

THÉATRE COMPLET

DE

FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Théâtre complet

TEXTES REMANIÉS PAR L'AUTEUR
AVEC L'HISTORIQUE DE CHAQUE PIÈCE
SUIVIS DES SOUVENIRS DE L'AUTEUR

TOME II

L'ENVERS D'UNE SAINTE
LES FOSSILES



PARIS

ÉDITIONS GEORGES CRÈS ET Cie

21, RUE HAUTEFEUILLE

MCMXX

IL A ÉTÉ TIRÉ :

35 exemplaires sur vieux japon à la forme (dont 5 hors commerce), numérotés de 1 à 30 et 31 à 35.

13 exemplaires sur chine (dont 1 hors commerce), numérotés de 36 à 47 et 48.

260 exemplaires sur vélin de Rives (dont 5 hors commerce), numérotés de 49 à 303 et 304 à 308.

HISTORIQUE

DE

« L'ENVERS D'UNE SAINTE »

HISTORIQUE

DE

« L'ENVERS D'UNE SAINTE »

Sous ce titre : *l'Ortie*, j'ai écrit à Coin-Sur-Seille, entre le 5 et le 25 mai 1891, la pièce avec laquelle j'ai fait ma première apparition sur la scène du Théâtre-Libre, sans autre modification que celle du titre qui est devenu *l'Envers d'une Sainte*. J'ai oublié les circonstances qui ont provoqué dans mon esprit l'éclosion de ce drame, mais je me souviens que dès la première scène je me suis placé dans un intérieur bourgeois de petite ville lequel m'était bien connu et là, entouré de visages familiers, je n'ai eu qu'à écrire, en quelque sorte, sous leur dictée. Ainsi s'explique l'extrême rapidité de mon travail. Aussitôt terminé j'ai expédié mon manuscrit à l'Odéon, dont était directeur M. Marck, oncle d'un de mes amis. Je fondais sur cette parenté de grandes espérances qui furent vaines. *L'Envers d'une Sainte* me fut retourné sans le moindre encouragement, et le manuscrit dédaigné alla rejoindre ceux qui attendaient le jugement d'Antoine.

On sait que ce jugement fut favorable aux trois pièces qu'il avait entre les mains (1). Dès notre première entrevue je déclarais à Antoine que je m'en remettais à son expérience du soin de décider quelle pièce il valait mieux choisir. — Eh bien, choisissons *l'Envers d'une Sainte*, répondit-il sans hésiter. C'est une pièce qui, dans l'état actuel du théâtre, n'a aucune chance d'être acceptée ailleurs que chez moi, tandis que *Sauvé des Eaux* et *la Figurante*, que vous retoucherez certainement, se placeront aisément sur de grandes scènes. Nous jouerons donc *l'Envers d'une Sainte :* du coup vous serez classé comme écrivain, ce qui, pour un inconnu de la veille, ne laisse pas d'être un enviable résultat, mais on dira que vous n'êtes pas auteur dramatique, ce qui nous fera sourire, puisque vous savez que vos tiroirs renferment de quoi prouver le contraire... Les extraits de journaux, que je citerai plus loin, montreront à quel point Antoine avait été bon prophète.

Il y a trois semaines, au moment où, l'épée au côté, et revêtu d'un habit brodé sur toutes les coutures, je me levais pour lire, devant une imposante assemblée, mon discours de réception à l'Académie française, une rapide vision a glissé devant mes yeux : Me voici, rue Blanche, dans la salle du Théâtre-Libre ; je suis assis sur une chaise, un manuscrit à la main et devant moi, trente à quarante personnes, auteurs, acteurs, actrices, attendent fiévreusement la lecture de *l'Envers*

(1) *Cette année-là, Antoine avait emporté à Camaret et lu quatre cent soixante-douze manuscrits de pièces.*

d'une Sainte que, selon l'usage, je vais faire à mes futurs interprètes, avant d'entreprendre les répétitions. Depuis deux mois, Antoine raconte à qui veut l'entendre, qu'il a découvert un dramaturge de génie, et tout ceux qui, à n'importe quel titre, ont accès au Théâtre-Libre, sont accourus pour prendre la mesure du grand homme. Le voilà !... Il fourre le nez dans son chef-d'œuvre. Sa moustache et sa barbe tressaillent. Des sons inarticulés s'en échappent. A deux pas de lui à peine si on les entend. C'est la première fois qu'il s'adresse à un nombreux auditoire et il conserve le ron-ron sourd et monotone qu'il adoptait pour faire une lecture confidentielle à un ami discret. Les scènes de *l'Envers d'une Sainte* ne sont pas folâtres, mais représentez-vous ce qu'elles deviennent lorsqu'on les psalmodie sur le ton des lamentations de Jérémie. O souvenir cruel !... Le premier acte s'achève dans la consternation. Alors Antoine vient à moi, me retire le cahier des mains, en disant : « L'auteur ne sait pas lire, je vais continuer à sa place... » Je vous laisse à penser si je lui cède ma chaise avec joie. Bravement il entame le second acte.

Certes j'ai mérité ce qui m'arrive en lisant fort mal, mais horreur ! dès les premiers mots qu'il prononce, je découvre qu'Antoine ne lit pas mieux. Comment expliquer cela ?... Lui, un grand acteur !... Par la suite, j'ai eu maintes fois l'occasion de constater qu'un magnifique talent de comédien ne s'allie pas forcément à une virtuosité de lecteur. Seulement, l'apprendre à mes dépens ce soir-là... Enfin Antoine arrive au bout du troi-

sième acte dans une désolation générale, que des applaudissements, qui n'ont rien de frénétique, s'efforcent poliment de pallier. N'empêche que venant à moi il me dit avec une satisfaction sans mélange : « Vous voyez, tout le monde trouve, comme moi, votre pièce admirable... » J'en reste pétrifié.

Jamais répétitions ne furent plus laborieuses que celles de *l'Envers d'une Sainte.* En particulier, le rôle de Julie déroutait toutes les bonnes volontés. Je crois bien que nous avons essayé vingt-trois ou vingt-quatre Julies avant de nous arrêter à Mme Nancy Vernet. Les mois passaient, et les répétitions se succédaient interminablement. Dans l'entourage d'Antoine, certains petits confrères déclaraient que ma pièce n'était pas jouable, tout simplement parce que ce n'était pas une pièce, et ils ajoutaient en guise de refrain : « Antoine, vous voilà, pour la centième fois, victime d'un de vos emballements !... » Antoine laissait dire et poursuivait sa recherche d'une introuvable Julie. Parmi les nombreuses raisons que j'ai de garder à Antoine une inaltérable reconnaissance, je mets en première ligne ce fait que rien n'a jamais pu ébranler sa confiance en mon avenir. Comme tous les esprits très compréhensifs, il s'assimilait les idées d'autrui en y mélangeant beaucoup des siennes. Il avait l'emballement facile parce qu'il ne marchandait pas aux œuvres médiocres les somptueuses broderies de sa propre imagination. Mais le don de dépasser les œuvres médiocres ne peut qu'aider à en atteindre de plus hautes. Voilà pourquoi les enthousiasmes

d'Antoine loin de nuire à la carrière qu'il a parcourue, ont au contraire contribué à la rendre admirablement féconde. Il exerçait sur la troupe de son théâtre une prodigieuse influence, apôtre enseignant des doctrines nouvelles, et maître indiquant la manière de les appliquer. Ses moindres jugements étaient religieusement écoutés. Lorsqu'il annonçait la venue d'un homme de génie, autour de lui tous les regards s'illuminaient d'un éclat triomphal. Grâce à un petit acte joué au Théâtre-Libre, on avait, pendant un an, la sensation d'être un grand homme. Quant à moi, les heures glorieuses que j'ai vécues dans l'humble salle de la rue Blanche, restent les plus belles de mon existence littéraire. Ceux que j'ai connus là méritaient véritablement le nom d'artiste qu'usurpent tant d'illustres cabotins. Acteurs d'un théâtre qui ne payait pas, obligés de gagner leur vie en exerçant des métiers manuels, ils aimaient l'art d'une passion désintéressée, et jouaient avec tant de cœur qu'ils nous offraient des interprétations que les scènes les plus officielles étaient incapables d'égaler.

Tel était le milieu agité et vibrant dans lequel je me trouvai brusquement transplanté dès les premières répétitions. Quel contraste avec l'atmosphère confinée dont je sortais!... On conçoit que la réaction ait été vive. J'entendais parler familièrement des héros de la littérature dramatique de l'époque : Dumas fils, Sardou, Meilhac, Halévy, Zola, Goncourt, etc. Ceux que je regardais la veille comme des dieux lointains, séjournant au sein des

nuées, s'occupaient de moi, se faisaient raconter ma pièce, la discutaient d'avance. Antoine m'annonçait que mon titre était universellement condamné. Comment admettre *l'Envers d'une Sainte* puisque la contre-partie qui serait *l'Endroit d'une Sainte* ne saurait être tolérée? L'objection était de Mendès. Elle ne me persuada pas.

Malgré l'énervante durée des répétitions, le temps ne me sembla pas long grâce à l'imprévu de la vie que je menais. Chaque lundi nous réservait une nouvelle Julie qui s'effondrait le samedi sous les malédictions d'Antoine. Enfin Mme Nancy Vernet fut jugée de force à supporter ce rôle écrasant et *l'Envers d'une Sainte* fut jouée le même soir que *Blanchette* de mon ami Brieux.

Pour ce dernier la cérémonie se termina par un triomphe. Quant à moi qui avais sur la conscience d'avoir parfois égayé les pièces qui m'ennuyaient, ce fut mon tour de voir la mienne copieusement emboîtée. La sensation ne fut cependant pas trop amère. La figure satisfaite d'Antoine qui, pendant les entr'actes, recueillait les impressions des critiques, m'avertissait que la situation n'était pas désespérée. Il me disait en riant : « Une foule de jeunes gommeux qui sont mes abonnés, se soucient fort peu de régénérer l'art dramatique. Ils viennent chez nous pour s'amuser et, dame, vous leur offrez Bérénice ! La plaisanterie est vraiment un peu forte, et ils ne vous l'envoient pas dire ! »

Une pièce austère comme la mienne devait forcément mettre les boulevardiers en verve. Voulez-

vous quelques échantillons de ce qu'ils trouvèrent ? D'abord une agréable interversion : — Le cul d'une sainte par M. d'Enverel. Puis ceci : — La sainte dont on nous montre l'envers... Pour aboutir à des stupidités pures : — L'envers d'une sainte, — quelque chose comme l'omoplate, — de M. de Curel.

Voici sous quel aspect j'apparaissais à ces diseurs de bons mots : « *François de Curel.* — Bien bâti. Toute sa barbe qu'il tiraille nerveusement depuis le réveil jusqu'au coucher. Trente-huit ans, qu'il avoue. Très jovial, quoique faisant des pièces tristes. Actif : une pièce reçue à l'Odéon (?) et une autre déposée à la Comédie-Française. D'une grande simplicité bien qu'affligé d'une grosse fortune (!!!) N'est d'aucune école, ce qui lui donne une originalité. N'est pas encore jaloux de ses confrères, n'ayant débuté qu'hier. Signe particulier : a dans la vie une gaîté de vaudevilliste. » (*Figaro*, 3 février 1892.)

« *François de Curel.* — Trente-huit ans. Une figure effacée, calme, ronde de « petit chose » qui aurait enduré toutes les misères des humbles et n'a aucune confiance en soi-même. Les cheveux ras et toute la barbe. Des yeux tristes. Est cependant heureux dans la vie, bien né et renté à souhait. Navre d'ailleurs les siens par ses chimères d'artiste, ses essais de théâtre. Fut ingénieur avant de se lancer dans la littérature et de déposer inutilement des manuscrits dans les théâtres subventionnés. Débute brillamment au Théâtre-Libre et n'en restera pas là.

« Signe particulier : Grand chasseur, ne connaît pas de plus grande joie que de traquer et d'abattre quelque rude et dangereux ragot dans ses terres. » (*Gil Blas*, 4 févr. 1892.)

« ... Si vous voulez, pour finir, quelques renseignements complémentaires sur M. de Curel, je vous dirai que c'est en littérature un travailleur infatigable (!!!) doublé d'un clairvoyant et d'un obstiné. Dans la vie privée il se montre l'un des plus accueillants, des plus courtois gentilshommes de notre fin de siècle. Aussi agréable causeur, du reste, qu'admirable styliste. Il est très simple, très modeste et pas « traqueur » pour deux sous ! Il se rend à sa répétition générale comme il irait à ... celle d'un autre. »

Lorsqu'après avoir confronté ces différentes images de ma propre personne, j'ouvre un livre d'histoire et lis le portrait de ... Cyrus, je l'avoue, j'ai de la méfiance !...

Et maintenant quelques extraits d'articles montreront qu'Antoine, en me conseillant de lui laisser représenter *l'Envers d'une Sainte*, n'avait pas été mal inspiré :

Baüer écrit dans *l'Écho de Paris* du 4 février 1892.

« Mettez à la tâche durant cent mois cent vaudevillistes, au bout de leur effort commun ils s'avoueront incapables d'écrire vingt lignes dignes de la forme et de la pensée du noble ouvrage de M. François de Curel. Enfin nous voici remontés dans la vraie voie d'art et de littérature, au-dessus du réalisme purement plastique, des exceptions répugnantes, des brutalités faciles, des incidents tératologiques.

Un écrivain s'est produit qui, tout de suite, a affirmé sa maîtrise, non par la notation plus ou moins réelle des faits, mais en nous disant la *vérité sur une âme*, en analysant ses mouvements et ses affections, dans une langue forte, claire et nerveuse, forme d'artiste et de penseur. Hier nous ignorions jusqu'à son nom ; il vaut désormais pour nous comme sa pièce ; ce beau drame psychologique aura permis aux artistes de se compter et demeurera une des plus hautes et plus curieuses œuvres manifestées au Théâtre-Libre. »

Henry Fouquier dans *le Figaro* du 3 février :

« Il est plus difficile de rendre compte de la pièce de M. de Curel, *l'Envers d'une Sainte*. L'œuvre, à mon sens, est tout à fait supérieure, non pas comme pièce de théâtre, mais comme étude de psychologie. Seulement on ne va pas aisément contre l'opinion du public, et cette impression est que *l'Envers d'une Sainte* est un drame fort ennuyeux. Ceci ne peut être dissimulé. Les gens qui vont au théâtre pour être amusés ou pour être émus par de gros incidents dramatiques ne seront pas ici à leur affaire. Pour goûter *l'Envers d'une Sainte* il faut être de ceux qui trouvent que les *Liaisons dangereuses* sont un des plus beaux livres du monde et qui ne reculent même pas devant la lecture de Grandisson.

« Le drame en effet est sobre d'incidents, pauvre de péripéties. Il est joué presque exclusivement par des femmes, des femmes dévotes et en deuil qui n'ont pas le moindre petit mot pour rire, comme *les Corbeaux*, auxquels je n'hésite pas à le trouver

très supérieur. Car son amertume ne vient pas de la scélératesse et de la platitude de quelques coquins ou de quelques êtres vulgaires, mais de l'aventure intérieure, — peut-on-dire, — d'une âme tourmentée de passion et qui, par deux fois, se donne à Dieu et se reprend à lui. »

Henry Céard dans *l'Événement* du 4 février :

« La comédie de M. François de Curel témoigne d'une rare délicatesse d'esprit, d'une perspicacité psychologique tout à fait originale, d'une grande sincérité de sentiment et d'un grand respect pour la littérature. Les fabricants dramatiques pourront émettre toutes les justes observations qu'ils voudront, ils ne me persuaderont pas que cet auteur-là est dépourvu d'entente scénique qui a su rendre sensible les péripéties d'une action tout intellectuelle et rendre intéressantes les complications d'une intrigue sans manifestions extérieures et qui existe seulement dans le cerveau des personnages. »

Léon Bernard-Derosne dans *Gil-Blas* du 4 février :

« *L'Envers d'une Sainte* n'est point une œuvre parfaite, et il s'y trouve bien des maladresses et des invraisemblances. Malgré cela je n'hésite pas à dire qu'il y a dans cette pièce des parties tout à fait supérieures où se révèle une élévation de pensée peu commune. Il est vraiment fâcheux qu'une pareille œuvre n'ait pas été représentée devant le public. »

Jean Jullien dans *le Paris* du 4 février :

« ... Tel est le scénario de cette pièce, la plus originale et la plus forte que nous ayons vue depuis

longtemps. On peut contester la charpente du drame, on ne peut contester l'étude des caractères si vivants et si vrais, on ne peut nier certaines qualités scéniques, on ne peut refuser à *l'Envers d'une Sainte* d'être une œuvre littéraire de premier ordre. »

Il est difficile de donner un large extrait de Jules Lemaître, les appréciations étant mêlées au récit de l'action, voici la conclusion de l'article :

« C'est égal, le drame est vraiment beau et d'une qualité exquise, et s'il avait été signé Ibsen... » (Jules Lemaître, *les Débats*, 8 février.)

De Sarcey dans *le Temps* du 8 février :

« Il n'y a qu'un mot, et je le prends dans la langue verte pour qualifier *l'Envers d'une Sainte* : C'est crevant ! Je n'ose pas dire que c'est sans talent parce qu'il y a là-dedans certaines qualités de style sobre et ferme qui marquent un écrivain. Mais un écrivain dramatique, jamais !... »

Henri de Bornier dans *la Patrie*, 8 février.

« *L'Envers d'une Sainte* est donc l'œuvre d'un penseur et d'un lettré ; avec peu de changements elle serait l'œuvre d'un auteur dramatique. »

René Doumic dans *le Moniteur Universel* du 8 février :

« ... Toutes ces réserves faites, il reste que *l'Envers d'une Sainte* se recommande par les qualités les plus rares : une conception de l'art très élevée, une belle curiosité des secrets de la vie intérieure, une hardiesse à mener jusqu'au bout l'étude d'un cas de psychologie, une vigueur d'analyse poussée à fond et enfin ce don qui consiste à souffler la vie à un être d'imagination. M. de Curel n'avait encore

rien fait représenter. C'est un début qui le classe tout de suite en belle place. Ce nouveau venu n'est pas le premier venu, il s'en faut. »

De Verhaeren, lorsque Antoine a joué *l'Envers* à Bruxelles en 1892 : « Des deux pièces jouées lundi soir, la première seule valait. Aussi l'a-t-on accueillie avec froideur. Quelques-uns affirmaient : « Si c'est là du théâtre libre qu'on n'en parle plus ! » En vérité on devrait ne parler que de celui-là. *L'Envers d'une Sainte* est une œuvre toute serrée de psychologie. C'est un drame dans une conscience. M. de Curel a parfaitement et intelligemment procédé en choisissant une préfecture quelconque pour milieu. Et son étude d'ex-religieuse est forte et minutieuse. Aucune exagération, aucune ficelle. C'est le train ordinaire des choses, le quotidien travail d'un souvenir dans une conscience, les modifications et souvent les volte-faces qu'amènent certaines conversations et certaines confidences qui nouent l'intérêt de l'œuvre. Tout se meut lentement, pas à pas. Les caractères sont montrés sous différents aspects de vice ou de vertu sans qu'il y ait rhétorique ni mots d'auteur. Chaque personnage trempe en son milieu d'âme, les doux, les pardonnants, les scrupuleux, les raisonnables, les vindicatifs, les exaltés. Pas de vertus, ni de vices extrahumains. Chacun a ses torts, même l'admirable Jeanne Laval, et chacun ses vertus, même la terrible Julie Renaudin. Celle-ci, au reste, domine les trois actes. Elle est fouillée dans sa volonté, dans son orgueil, dans son astuce, dans son amour et dans sa chair. Ce qu'elle a fait là-bas, dans le

couvent, on le devine; ce qu'elle va accomplir dans le monde, on le prévoit. Tous ces changements de situation d'âme sont amenés logiquement par des moyens très simples, jusqu'à cette dernière fureur, jusqu'à l'étranglement cruel d'une petite fauvette que sa mère lui amène des champs pour qu'elle l'élève et la soigne. Dans ce dernier acte qui loin d'être futile est très explicite, le fond essentiel de cette maîtresse femme, de volonté méchante et de cœur étouffé, une définitive fois, apparaît. »

Bref, tout le monde était d'accord pour attribuer à mon œuvre un réel mérite, mais aussi pour constater qu'elle était d'une digestion pénible. Sarcey n'avait pas tort : « Une pièce crevante ! » Les acteurs qui la jouaient en tournée étaient unanimes à en convenir.

De plus, en relisant ma pièce après bien des années, je faisais une découverte : le caractère de Julie n'était pas du tout celui que j'avais eu l'intention de peindre. Ma plume, alors novice, avait trahi ma pensée. A vrai dire j'aurais dû m'en apercevoir plus tôt, car les avertissements ne m'avaient pas manqué. Celui-ci entre autres : A l'époque où Mme Pasca jouait *l'Invitée* avec un admirable talent, il m'arriva de lui dire que son succès dans le personnage de Mme de Grécourt me donnait l'immense désir de la voir dans le personnage de Julie. Sans hésiter elle répliqua : « Oh ! cela, jamais !... Je serai fière de jouer tous les rôles que vous me confierez, tous, excepté celui de cette méchante femme !... »

Méchante femme, la malheureuse Julie !... Ma sainte !... En écoutant cette énormité je pensai : « Mme Pasca est une sotte !... Elle n'a rien compris ! » Hélas ! elle n'avait que trop bien compris, et le sot c'était moi. Lorsque j'intitulais ma pièce *l'Ortie* je constatais, implicitement, un fait sur lequel je me suis obstiné, pendant des années, à ne pas ouvrir les yeux : dans la version de *l'Envers d'une Sainte* représentée au Théâtre-Libre, Julie est incontestablement une méchante femme. Il n'y a pour s'en rendre compte qu'à lire les scènes que je vais citer ici.

Christine vient de remettre un portrait trouvé dans la boue à Julie. Celle-ci l'avait autrefois donné à son fiancé, père de Christine, et croyant que l'infidèle a jeté son image aux ordures elle reçoit un coup au cœur et veut aussitôt se venger. Tandis qu'elle médite longuement les regards fixés sur la vieille peinture, Christine l'observe, et voici comment la scène se poursuit :

ACTE II. — SCÈNE IV.

CHRISTINE, l'observant.

Julie, vous n'êtes guère plus forte que maman contre les vieilles histoires.

JULIE, levant la tête brusquement.

Moi ?

CHRISTINE

Je ne suis qu'une petite fille, pourtant vous devriez avoir confiance en moi, autant que moi en vous. Est-ce que je ne vois pas vos mains qui tremblent ?... et des larmes ?... Chère Julie, j'ai eu tort d'apporter cela...

JULIE

Nullement... Merci au contraire !... En effet, il y a de vieilles, très vieilles histoires qui me font pleurer... j'en suis quitte pour une courte émotion, comme vous voyez.

CHRISTINE

Ainsi c'est un chagrin qui vous a fait entrer au Sacré-Cœur ?

JULIE

Le bon Dieu ne m'a pas envoyé la grâce d'une vocation naturelle... Il a fallu de lourdes peines pour me pousser dans ses bras... Ce portrait date de la même époque : voilà toute la chose.

CHRISTINE

Une personne que vous aimiez a eu des torts envers vous ?

JULIE

Je ne puis répondre.

CHRISTINE

Vous jugez bien que je n'obéis pas à une curiosité ordinaire... Arrivons à n'avoir jamais de secrets l'une pour l'autre... Voulez-vous, Julie ?... J'ai donné l'exemple...

JULIE

Mon passé est un livre fermé pour tout le monde... Je n'oserais même pas le rouvrir pour moi seule.

CHRISTINE, **avec une câlinerie suppliante.**

C'est une défaite... Donnez-moi cette preuve d'amitié...

JULIE, **avec emportement.**

Ah ! vous venez de m'en donner une qui exige un tout autre retour !

CHRISTINE

Comment ?

JULIE

Il n'y a pas une heure, j'étais seule dans cette chambre, et je luttais contre les souvenirs auxquels ce portrait se rattache... Je cherchais à leur échapper... sans grand espoir, car pour moi cette ville est peuplée de visions attristantes qui me guettent à chaque coin de rue. Je me disais qu'un simple hasard, une allusion, pouvait me livrer d'une façon si poignante au spectre qui me poursuit, que je perdrais la tête et serais capable, dans mon trouble, de saisir la première créature qui me tomberait sous la main, et de la briser !...

CHRISTINE

Je suis consternée de ma légèreté... et puis, j'ai eu tort d'insister, je le sens bien...

JULIE, sombre.

Très tort... (Avec un sourire étrange.) Si j'avais perdu la tête, comme je le craignais, vous étiez la première créature à me tomber sous la main, et je vous brisais.

CHRISTINE, se pressant contre elle.

Oh cela, je ne le crains pas !

JULIE, menaçante.

Parce que vous me croyez bonne... Ne vous fiez pas au préjugé que le chagrin épure les âmes... (Avec un nouveau sourire.) J'avais une nouvelle assez fâcheuse à vous communiquer et je n'ose presque plus maintenant... Vous allez croire, si je vous blesse au cœur, que je me venge !

CHRSITINE

Julie, quelle singulière façon vous avez de me juger... Et puis vous dites cela d'un air méchant !... Une nouvelle... qui concerne mon mariage ?... C'est sans doute l'idée de me tourmenter qui vous rend tout à coup si brusque ?...

JULIE, durement.

Christine, le bonheur que vous attendez me semble compromis... Si vous vous sentez faiblir, arrêtez-moi. J'affirme qu'il n'y a rien d'absolument grave. La plupart des jeunes filles mondaines en souriraient... Mais, telle que je vous connais, trop noble et fière pour accepter certaines hontes, je prévois que vous gravirez résolument le calvaire.

CHRISTINE

Qu'y a-t-il donc ?

JULIE

Je me suis procuré ce que votre mère avait omis de prendre : des renseignements sur votre fiancé. Cela m'était facile. Une de mes anciennes élèves, Louise Darcier, est fille d'un professeur au Collège de France. Elle fréquente, par conséquent, beaucoup le monde universitaire. Je lui ai écrit. Je ne pouvais m'adresser mieux. Elle est en relation avec M. Georges Pierrard et fort au courant de la vie qu'il mène. Voici sa réponse. (Elle déplie la lettre.) Je passe le commencement qui m'est personnel... Ceci vous regarde. (Lisant.) « Je rencontre souvent M. Pierrard chez mon père. M. Pierrard est un homme charmant et plein d'avenir. La jeune personne qui l'épouse a toutes les garanties du bonheur... Vous insistez sur sa conduite... Votre cousine appartient, dites-vous, à une famille très pieuse, d'une grande sévérité de principes. Mon Dieu, Madame, il est certain que M. Pierrard s'est un peu amusé ; tous les hommes de son âge à Paris, et en province aussi, je pense, en font autant. Dans le monde, on ne prend guère ces choses-là aussi tragiquement qu'on le ferait au Sacré-Cœur. Où en serait-on ?... Lorsqu'une jeune fille trouve dans son fiancé de l'intelligence, de l'énergie et une bonne éducation, elle doit s'estimer heureuse. Le reste, c'est elle qui l'apporte au ménage. Par le temps qui court, il y aurait quelque puérilité à se

montrer plus exigeante. » Et voilà ce qu'on appelle une honnête femme ! Ma chère enfant, cette lettre est un bien précieux enseignement quoique douloureux. Aussi j'irai jusqu'au bout. Vous allez entendre de bien vilaines choses, qui vous montreront à quel point est méprisable notre pauvre espèce, dès qu'elle s'éloigne de Dieu. (Elle reprend sa lecture.) « Pour le moment, je ne crois pas que M. Pierrard ait ce qu'on appelle une liaison. On ne parle pas de sa conduite et toute conduite dont on ne dit rien, je la trouve bonne. Il y a quelques années, ses camarades le plaisantaient sur sa fidélité à une petite actrice de l'Odéon. Mais on me jure qu'il n'y a plus rien. En un mot, c'est un jeune homme sérieux, très estimé, d'une correction de tenue parfaite, et dont je suis heureuse de n'avoir à dire que du bien. » Consacrez donc votre vie à former des mères de famille, pour arriver à produire de pareilles poupées.

CHRISTINE, très pâle, avec fermeté.

Je sais comment vous agiriez à ma place... Si j'osais... Vous pourriez me rendre un grand service.

JULIE

Disposez de moi, mon enfant.

CHRISTINE

Parlez-lui... Je suis courageuse, mais s'il suppliait, je crains de perdre la tête... Ayez soin, pour commencer, de n'avoir pas l'air d'y croire... Qu'il ait toute facilité de se défendre... Justement, parce que le monde est méprisable, on doit, jusqu'à preuve du contraire, le traiter en calomniateur... Dites à Georges les bruits qui courent. Demandez-lui ce qu'il y a de vrai... S'il avoue, alors...

JULIE

Il avouera tout... et en riant !... A ses yeux, ce genre de

fautes ne compte pas... Vous venez d'entendre ce qu'en pense Mme Darcier... Ces gens-là n'ont pas de sens moral...

SCÈNE V

JULIE, CHRISTINE, GEORGES

Barbe introduit Georges et se retire.

GEORGES, saluant Julie

C'est ma bonne étoile qui m'amène... Christine m'envoie vers vous, sa meilleure amie, Madame, et je la rencontre à point nommé pour me présenter. (**Il regarde les deux femmes, surpris de leur attitude glaciale.**) Pardon !... Christine, venez à mon secours si je fais un impair... N'ai-je pas l'honneur de parler à Mme Julie Renaudin ?...

CHRISTINE

Georges, je vous laisse avec elle... Répondez-lui sincèrement, je vous en supplie.

GEORGES

Je n'ai pas l'habitude de mentir, et rien à cacher... Mais, mon Dieu, que vous êtes pâle, et quelle figure !... Qu'y a-t-il ?

CHRISTINE

Épargnez-moi de le dire... Julie veut bien s'en charger... Retenez seulement une chose : dans mes idées très arriérées, probablement, le mari et la femme doivent s'entr'aider à devenir meilleurs... Voilà le vrai mariage chrétien ! Je n'épouserai jamais quelqu'un sans la certitude que son affection m'élèvera l'âme.

GEORGES

Mais ce sont de très belles ambitions auxquelles je m'associe volontiers.

CHRISTINE, **fondant en larmes.**

En les trouvant niaises! Des subtilités auxquelles ne vous ont pas habitué les actrices de l'Odéon.

GEORGES, **fixant les yeux sur Julie.**

Ma chère Christine... Je vois d'où vient le coup.

CHRISTINE, **sanglotant dans les bras de Julie.**

Vous voyez!... C'est donc vrai!... Me tromper ainsi!...

GEORGES

Me suis-je jamais donné pour un saint ?

CHRISTINE

Oh, je n'en puis plus!... Julie, je me réfugie dans votre chambre... Expliquez-lui ce que je suis puisqu'il s'en doute si peu! **(Elle sort.)**

SCÈNE VI

JULIE, GEORGES

GEORGES

M'expliquer ce qu'elle est... Pardi cela saute aux yeux : folle.

JULIE

Le moment est mal choisi pour plaisanter, Monsieur.

GEORGES

Je n'en ai guère envie... Je dis qu'elle est folle, parce que je le crois.

JULIE

D'après vous, c'est folie que rêver dans le mariage l'association des cœurs pour tendre à la perfection.

GEORGES

Où prenez-vous que j'aie dit cela?... On dénonce à Christine comme une chose inouïe, que je participe aux

faiblesses humaines. Elle en est très surprise, la pauvre enfant, et me juge indigne d'être aimé. Voilà où je me permets de trouver son raisonnement en défaut. Si j'étais parfait d'avance, ne voit-elle pas qu'il lui serait impossible de m'améliorer par le mariage ? Le but qu'elle se propose serait en partie manqué. Moi seul, pourrais remplir ma mission d'époux, en la rendant meilleure.

JULIE

C'est cela !... Continuez à railler... Meilleure !... Vous avez dit meilleure !... Elle, un ange !...

GEORGES

C'est précisément en cela qu'elle pèche !... Mieux vaudrait cesser d'être ange pour rester femme... Vous connaissez le mot de Pascal ?

JULIE

Qui fait l'ange fait la bête... Un mot que Pascal se serait gardé de prononcer, s'il avait prévu qu'on s'en servirait pour taxer de bêtise ceux qui s'élèvent au-dessus de l'universelle lâcheté.

GEORGES

Enfin, que me reproche-t-on ? Assurément, je suis à peu près renseigné, mais encore ai-je droit à une accusation précise.

JULIE

Est-il vrai que vous ayez fréquenté des personnes ?...

GEORGES

Que de détours, nous ne sommes pas au couvent ! Vous demandez s'il est vrai que j'ai eu des maîtresses ? Oui, Madame, et plusieurs. Christine parlait d'actrices de l'Odéon... En effet, j'ai été l'amant de Rose Chalmin... Enfin où voulez-vous en venir ?... Que diable ! vous avez eau sortir du Sacré-Cœur, il est impossible que vous

n'ayez pas une certaine notion de la vie... D'anciennes élèves vous écrivent... Que sais-je, moi ?... Ignorez-vous qu'il n'y a pas un homme, pas un, entendez-vous, à moins qu'il ne soit... souffrant, qui se marie tel que vous me reprochez de ne pas être... Je serais un phénomène... Encore, notez bien que parmi les jeunes gens, j'en suis un très vertueux... En ma qualité de bûcheur, mon laboratoire, mes livres, mes examens, mes élèves, — car j'ai aussi des élèves, et vous parlez à un confrère, — tout cela m'a jusqu'ici beaucoup plus occupé que les femmes. Elles m'ont pris quelques heures de récréation. Voilà-t-il pas un désastre ?

JULIE

Il est inutile, Monsieur, de consacrer un temps si précieux à prouver que l'homme capable de discerner le bien du mal est un phénomène. Il suffit que vous n'en soyez pas un. Nos renseignements nous le faisaient craindre. Christine ne veut pas d'une union qui mettrait son âme en danger. Quels que soient ses regrets, elle ne balancera jamais en présence d'un devoir... Elle me charge de vous le dire.

GEORGES

Mon congé !... Je ne l'accepte pas de vous !... Que Christine me le signifie devant sa mère et je partirai... très malheureux, car j'aime profondément ma fiancée. Je ne dirai pas que je n'ai jamais aimé qu'elle, mais je n'ai jamais aimé aucune femme comme je l'aime... Je ne pense pas qu'on puisse trouver un plus noble caractère ni un cœur plus pur... Vous le savez bien, vous, qui, je ne sais pour quel motif, cherchez à la détacher de moi. Ce n'est ni à son orgueil, ni à sa jalousie, ni à aucun sentiment égoïste que vous faites appel... Il a fallu lui montrer en moi l'ennemi de ses efforts vers le bien... Son erreur est touchante... Elle me fuit comme on recule d'horreur devant un vice.

JULIE, ironiquement.

C'est cela même !

GEORGES

Que de dédain !... Faut-il que vous me preniez pour un naïf !... Est-ce que j'essaie de me défendre, de vous communiquer ma conviction que Christine a mille chances de rencontrer un mari moins sérieux et moins dévoué que moi !... Au fond, vous en êtes parfaitement d'accord... Vous avez entrepris de dessécher l'âme de cette enfant... Pourquoi ? C'est ce que je commence à comprendre... On dirait que l'épanouissement de ce jeune cœur vous porte ombrage. Vous avez hâte de le mettre de moitié dans vos désillusions... Quand vous l'aurez bien flétri, ce sera un compagnon de haineuse envie contre les heureux par l'amour... Mais n'est-ce pas plutôt que vous poursuivez contre Christine une vengeance inexplicable ?

JULIE, tressaille et l'interrompt avec un calme affecté.

J'attends, Monsieur, que vous cessiez d'insulter mon affection pour Christine. Dans l'impossibilité où vous êtes de concevoir les angoisses d'une âme chaste, vous m'attribuez une influence dont je ne déclinerais pas la responsabilité, mais que je n'ai pas eu besoin d'exercer... C'est Christine qui veut rompre... Mon intervention ne vise qu'à lui épargner une scène pénible.

GEORGES

Je verrai sa mère... Ici je perds mon temps...

JULIE

Allez trouver Mme Laval... C'est votre droit... Je suis sûre de Christine.

GEORGES

Sûre qu'elle préférera vos conseils à ceux de sa mère ! A merveille !... Voilà qui en dit long ! J'ai pour alliée la femme d'intérieur qui a aimé son mari, a été chérie de

lui, est vénérée de tous, et peut être consultée en matière de famille... Celle qui me combat n'a pu s'attacher ni à Dieu, ni à l'homme... Nomade entre ciel et terre, elle persécute chez les autres le repos qu'elle n'obtiendra jamais pour elle-même. (**Il s'arrête comme craignant de dépasser les bornes, et sort rapidement.**)

JULIE, seule.

En suis-je donc là ! (**Elle se cache la figure dans les mains et sanglote.**)

SCÈNE VII

JULIE, CHRISTINE

Après quelques instants, Christine arrive sans être remarquée de Julie Elle voit sa désolation et court se jeter dans ses bras.

CHRISTINE

C'est donc fini!... Je suis seule, seule comme vous, Julie!... De votre chambre je l'ai vu partir à travers le jardin. Il gesticulait en se parlant à lui-même comme un insensé. J'ai été sur le point de le rappeler, tant il me faisait peine... Ah! je me rends bien compte que, livrée à mes propres forces, je n'aurais jamais eu le courage d'aller jusqu'au bout... A vous-même, il vous en a coûté... Encore maintenant, voilà que vous recommencez à pleurer... Bonne amie qui se tourmente à cause de moi !...

JULIE

Ah ! dans cette misérable vie, on a toujours plus d'une raison de se tourmenter.

CHRISTINE

Avez-vous découvert autre chose?... Pis encore?...

JULIE

Rien qui vous concerne... Je constate en moi-même

des violences qui datent de loin et qui m'affligent... De grâce ne m'interrogez pas !... M. Pierrard va trouver votre mère. Il s'en rapporte à sa décision.

CHRISTINE

Maman me laissera toute liberté. A ce point de vue, je suis tranquille... Je ne crains qu'une chose... Elle sera probablement blessée que j'aie pris une résolution aussi grave sans la consulter... Pauvre maman ! En fait de résolutions graves, peut-être que je lui ménage bien des inquiétudes... Ainsi Georges était bien réellement coupable ?... Au moins a-t-il témoigné du regret ?

JULIE

Aucun regret de ses fautes... Beauc up, je dois le dire de vous perdre. Il m'a vivement reproché de vous diriger dans une voie funeste.

CHRISTINE, lui prenant les mains.

Chère Julie !...

JULIE

Le chagrin l'affolait !

CHRISTINE

Sous quel prétexte vous accuser ?... Les scrupules qui m'éloignent de lui ne sont-ils pas assez clairs ?

JULIE

Mon enfant, ils sont clairs pour nous qui avons la foi.

SCÈNE VIII

JULIE, CHRISTINE, NOÉMIE.

NOÉMIE, en chapeau.

A quoi pensez-vous donc ?... Nous laisser faire seules tous les bouquets de la Fête-Dieu !... C'est maman qui n'est pas contente !...

CHRISTINE

J'y cours...

NOÉMIE

Il est bien temps !... Me voici prête à aller chez ta mère... Plus tard, je ne pourrais pas... Si tu veux que je te reconduise, décide-toi.

CHRISTINE

Patientez deux secondes. Je ne puis pas m'en aller sans avoir dit adieu à cousine Renaudin.

NOÉMIE

Reviens vite. (Christine sort.)

SCÈNE IX

JULIE, NOÉMIE

NOÉMIE

Que se passe-t-il ? Elle a les yeux rouges et toi aussi...

JULIE

Une maladresse que j'ai faite. Je ne sais plus à quel propos, je me suis un peu trahie... L'idée que ma félicité laisse à désirer l'a beaucoup émue, pauvre petite !

NOÉMIE

Elle a un excellent cœur... En sa présence, tu devrais t'observer davantage. Il ne faut pas que ton intimité lui soit nuisible, ce qui arriverait infailliblement si elle était mise sur la trace de tes crises... Ces secrets-là ne sont pas de son âge... Sans compter toutes sortes de raisons de famille.

SCÈNE X

JULIE, NOÉMIE, CHRISTINE, Vve RENAUDIN

Vve RENAUDIN, à Julie, en la menaçant du doigt.

Je dirai à M. le curé que ton retour prive la procession d'une ouvrière.

CHRISTINE, d'un ton particulier.

Le bon Dieu n'y perdra rien, allez ma tante.

NOÉMIE, riant.

Tu n'es pas à l'âge où il fera de très brillantes affaires avec toi.

CHRISTINE, mystérieuse.

On ne peut pas savoir ! (Elle embrasse la veuve Renaudin, puis elle et Julie se quittent dans une étreinte silencieuse.)

Vve RENAUDIN, à Christine qui sort.

Dis à ta mère que j'irai la voir demain. (Noémie et Christine sortent.)

SCÈNE XI

JULIE, Vve RENAUDIN

Vve RENAUDIN, les suivant des yeux.

Elle a mauvaise mine, cette enfant... Depuis quelques jours surtout... Tu ne devrais pas tant la faire causer. Avec son genre de nature, elle n'a pas besoin qu'on lui éveille trop les idées... Cela m'agace de voir s'éterniser vos colloques... C'est pour cela que j'ai grogné pour les bouquets... Ah ! si vous aviez fait une partie de volants sur la pelouse, je n'aurai rien trouvé à redire ! Mais du moment qu'il s'agit d'une conférence, je regrette qu'elle n'ait pas ficelé des fleurs au lieu de s'exalter avec toi.

JULIE

Oh ! s'exalter.

Vve RENAUDIN

Je maintiens le mot... Tu ne t'en aperçois pas... Avec ses dehors paisibles, c'est une tête chaude que cette fillette-là... Ne viens-tu pas de l'entendre ? « Le bon Dieu n'y perdra rien ! On ne peut pas savoir ! » Tu feras si bien qu'elle ira prendre ta place au couvent.

JULIE

Quand cela serait?

Vve RENAUDIN

Tu t'en es bien trouvée, n'est-ce pas ?

JULIE

Moi, je n'avais pas la vocation. Une foule d'autres l'ont.

Vve RENAUDIN

Et puis, songe à sa mère qui resterait seule. Sa position serait lamentable. Elle n'est pas de force à supporter l'isolement. Ce serait sa fin.

JULIE, les yeux étincelants, d'une voix molle.

Quelle idée !

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, JEANNE

Julie est seule. Elle fait du crochet. Entre Jeanne.

JEANNE

Comment allez-vous, Julie ?... Seule ?...

JULIE

Je garde la maison. Ma mère et ma sœur sont allées à leur ferme de Belle-Fontaine pour des réparations.

JEANNE

Tant mieux... Nous serons tranquilles.

JULIE

Où est Christine?

JEANNE

Au jardin. Je l'ai priée de nous laisser un instant... C'est d'elle...

JULIE

Très bien... Vous avez reçu la visite de M. Pierrard?...

JEANNE

Hier, mon Dieu, je ne tenais pas énormément à ce mariage... Peu de fortune de part et d'autre. Une belle carrière il est vrai, du côté de Georges, mais on avance si lentement! C'est à lui que je m'attachais. Maintenant que nous le perdons, je sens que j'étais prête à le considérer comme un fils. Il aime tant Christine!... Pauvre garçon!... J'avais le cœur gros de ne pouvoir lui donner la moindre espérance... Et malgré ma bonne volonté, il n'y a pas à y songer... Christine paraît décidée à rompre... Tout cela est venu si brusquement, les raisons qu'elle allègue sont tellement invraisemblables, surtout avec son esprit sérieux, incapable de caprices!... je ne sais qu'imaginer pour expliquer sa conduite. Il y a des moments, — et cela me cause une inquiétude folle, — il y a des moments où je me figure qu'elle a des scrupules religieux... Ces choses-là ne sont pas très rares chez les jeunes filles pieuses. Christine est sombre, rude, comme frappée de terreur... Si on la laissait faire, elle ne quitterait plus l'église où elle prie avec une sorte de rage... Quelques mots qui lui sont échappés joints à tous ces symptômes, me font craindre un coup terrible.

JULIE

Qu'entendez-vous par là?

JEANNE

Ne vous a-t-elle pas laissé entrevoir l'intention de se faire religieuse?

JULIE, avec un sourire amer.

Ah! voilà le coup terrible?

JEANNE

Mon unique enfant!... Tout ce qui survit de mon bonheur!

JULIE

Elle ne m'a rien dit de précis.

JEANNE

Enfin, vous croyez cela possible?

JULIE

Probable même.

JEANNE, joignant les mains.

O Julie, rendez-la-moi!

JULIE

Qu'y puis-je?... C'est une affaire entre Christine et Dieu.

JEANNE

Dans laquelle vous jouez le rôle d'intermédiaire.

JULIE

Vous adoptez, à ce que je vois, la version de M. Pierrard?

JEANNE

Écoutez, Julie, je ne viens pas récriminer... Nous causons de bonne amitié, soucieuses avant tout du bien de ma fille... Je m'étonne qu'avec votre passé d'éducatrice, vous n'ayez pas remarqué à quel point Christine subit votre ascendant... Mériter votre approbation est devenu chez elle une idée fixe. Elle n'agit plus sans s'être demandé : « Que pensera Julie? » Eh bien, si vous aviez fait attention, vous auriez constaté que jusqu'ici votre influence n'est pas bonne. Christine, à tort, j'en suis sûre, vous croit impitoyable aux péchés les plus véniels et méprisante de nos petites existences sans vertus héroïques ni devoirs sublimes. Pour se mettre à l'unisson,

elle se montre difficile, mystique, chercheuse de complications morales... Rien ne satisfait plus ses aspirations... J'ai vu son caractère changer du jour au lendemain, et cela de l'instant où elle vous a connue. Avant, elle était si gaie, si gentille... Vous paraissez !... Adieu son air heureux, sa physionomie ouverte, la confiance qu'elle me témoignait... Vous ne savez pas ce que nous étions. Il ne lui était pas arrivé, depuis sa naissance, de me cacher une pensée ou une action... Et voilà qu'elle prend la résolution la plus grave de sa vie : renvoyer un honnête homme qu'elle avait promis d'épouser, sans même songer à m'avertir ! Même au physique, elle est méconnaissable. Ne la voyez-vous pas maigrir et changer à vue d'œil ? Sa fraîcheur d'il y a un mois, où est-elle ? A dix-huit ans, on dirait une de ces filles de vingt-deux ou vingt-trois ans, qui se dessèchent dans l'attente d'un mari !... Et c'est moi qui vous l'ai amenée ! N'avez-vous donc pas senti ce qu'il y avait d'affectueux dans ma façon d'agir ?... Nous ne pouvions pas devenir très liées... Il y avait entre nous une ombre... Et pourtant, je vous devinais si seule ?... Alors j'ai eu l'inspiration de vous donner en ma fille une charmante petite amie... Un rayon de soleil dans votre existence... N'éteignez pas le rayon ! J'en ai besoin pour vivre !...

JULIE, sèchement.

C'est très malheureux, je n'y puis rien...

JEANNE

Laissez-vous attendrir, Julie... L'empire que vous exercez sur ma fille, ne l'employez pas à faire mon malheur et le sien...

JULIE

Le vôtre, j'admets... Le sien, cela n'est pas prouvé...

JEANNE

Soutiendrez-vous qu'elle a la vocation ? Ah ! plût au

Ciel !... Je n'aurais du moins à pleurer que sur moi-même. Mais non ! Il fallait l'entendre il y a quelques semaines, toute au bonheur d'être fiancée ! Sa joie faisait plaisir à voir ! Je vous en réponds, elle ne rêvait ni de cloître, ni de cellule... Une vocation religieuse ne s'improvise pas en huit jours, à moins de catastrophe, de vie brisée... Dans les conditions ordinaires, un désir aussi subit de quitter le monde ne peut se justifier que par une excessive admiration pour une personne austère... Il y a eu un temps où moi-même j'étais enthousiaste de vous, Julie... Aussi n'est-ce point au hasard que je vous crois capable de monter la tête d'une jeune fille jusqu'à l'exaltation la plus folle. Christine est sous votre dépendance absolue... Voyez dans quel abîme vous la précipitez !... Pendant des années, malheureuse au couvent... Ou bien, si elle se décourage, une existence stérile parmi nous...

JULIE, amèrement ironique.

Tout à fait mon histoire !

JEANNE

C'est pour cela, Julie, qu'il faut épargner ma fille... Vous connaissez l'enfer qu'elle se prépare ! Sauvez-la !

JULIE, avec emportement.

A supposer qu'elle soit à sauver, et que je le puisse, pourquoi est-ce vous qui m'en priez ?... Vous !

JEANNE

Moi que vous n'avez jamais cessé de haïr, cela n'est que trop évident... Pour vous, je serai toujours celle qui a volé le cœur d'Henri... Hélas, combien alors j'étais loin de savoir que j'acceptais le bien d'une autre... Je croyais que quand on aime, c'est pour toujours ! Et quand même j'aurais été une méchante rivale, n'êtes-vous pas assez vengée ?... Me tuer presque, me condamner à des années

d'angoisse auprès du berceau de ma fille, compromettre mon bonheur par l'impossibilité où j'étais de donner un fils à Henri, n'est-ce pas suffisant?... Dieu lui-même vous est venu en aide, en m'arrachant autant de larmes que mes yeux pouvaient en verser... Ne suis-je pas veuve?... Que vous faut-il encore?... M'enlever ma fille... Ah non, c'est trop!... Souvenez-vous, Julie, après que vous m'avez eu poussée dans le ravin, quand on m'a rapportée mourante sur mon lit, ma première parole a été pour vous demander... J'accouchais... On croyait que je ne passerais pas la nuit... Vous êtes venue, hautaine, le cœur plein de révolte, bien près d'être provocante... Ai-je hésité au milieu de mes souffrances à vous tendre la main? Pourtant vous m'ôtiez une vie qui s'annonçait si belle! C'était de toute mon âme que je vous pardonnais, car je me croyais sur le point de paraître devant Dieu!... Et puis, la lumière était faite, je savais que vous aviez espéré être la femme d'Henri et je vous plaignais sincèrement. Vous l'avez compris... Vous avez été touchée... Ah n'essayez pas de nier! Vous étiez venue parce qu'il le fallait; plus disposée à m'achever qu'à compatir, et vous m'avez dit adieu, résolue à un sacrifice d'autant plus admirable que ma mort pouvait le jour même rendre à Henri sa liberté. Depuis, que s'est-il passé en vous? Pourquoi cette haine inexplicable? Julie, vous qui croyez en Dieu, comment avez-vous pu communier si souvent avec un grand ressentiment dans le cœur?

JULIE

Ma conscience était pure, mon renoncement sincère... Je ne vous détestais plus... Vous m'aviez désarmée à force de générosité...

JEANNE

Eh bien, alors?

JULIE

Mon unique consolation, le seul charme de ma triste

vie, était de penser qu'Henri gardait de moi un touchant souvenir. C'était mon illusion dernière... Une faiblesse inguérissable, le péché auquel on ne renonce pas... J'espérais qu'Henri regrettait parfois un cœur si dévoué!... Et s'il y avait faute d'entretenir un pareil sentiment dans une âme de religieuse, je n'osais ouvrir les yeux tant elle était douce! Je rapportais ici ce bien modeste rêve... Je le berçais avec un redoublement de passion... J'en attendais le couronnement de ma longue pénitence... Il me semblait certain qu'Henri n'était pas mort sans avoir chargé quelqu'une de mes parentes d'un message de paix pour son inconsolable amie... J'accourais au-devant de ce mot qui devait renouer à travers la tombe notre lien d'autrefois... A mon arrivée, au lieu du message si ardemment souhaité, qu'est-ce que j'apprends de votre bouche? Que vous avez tout raconté à Henri! Qu'à ses yeux j'ai perdu mon auréole de sainte, pour n'être plus qu'une repentie. Je le hantais. Ma figure sacrifiée lui faisait-elle simplement pitié? En tout cas, elle vous semblait redoutable encore. Vous l'avez transformée en objet d'horreur... D'avoir fait cela, voyez-vous, je vous en veux mortellement... C'était un droit, vous n'aviez rien à céder de votre dignité d'épouse, soit... Mais on ne se fait pas baiser les mains dans un élan de reconnaissance par une créature affolée, on ne l'envoie pas murer sa jeunesse dans un cachot, pour qu'elle découvre ensuite qu'elle s'est pâmée devant une magnanimité de carton, qui n'attendait qu'une occasion pour la trahir... Tâchez, à présent, de m'apitoyer sur vos soucis maternels.

JEANNE

Ainsi vous vous vengez?

JULIE

Je me dispense de vous secourir... Lorsque Christine

m'a demandé conseil, je l'ai remise dans la bonne voie, avec la rigueur de principes qui existe au couvent. J'apporte dans le monde ma sévérité de recluse. Tant pis pour le monde si j'y suis un fléau! M. Pierrard prétend que n'ayant été agréée ni de Dieu, ni des hommes, je reste nomade entre ciel et terre... Nuage menaçant, alors !... nuage qui dévaste le printemps sur lequel il passe! Est-ce qu'une trombe se venge ? N'est-ce pas Dieu qui la pousse ?

JEANNE

C'est le démon qui vous mène... Lui seul peut inspirer la vilaine action de perdre une enfant qui se confie à vous, pour torturer sa mère, mais sa mère la défendra.

JULIE, ironiquement.

Nous allons la voir à l'œuvre... Voici Christine.

Il n'y a pas à en douter, Julie se venge de propos délibéré et goûte un plaisir infernal à se venger. Certes, un pareil caractère n'a rien d'improbable et l'accueil fait à ma pièce prouve qu'elle ne heurtait pas la vraisemblance. Je crois cependant qu'une pieuse femme qui, pendant des années, s'est consacrée au service de Dieu d'un cœur sincère et dont l'âme est pétrie de nobles sentiments, ne doit pas pécher avec un grossier cynisme. Si elle commet une faute, ce qui est fort possible puisque « le juste, pèche sept fois par jour », elle subira l'entraînement des passions, que la nature a mises en elle et frémira d'horreur aussitôt qu'elle aura conscience d'avoir failli. Voilà ce que dès l'origine, j'avais prétendu montrer. J'ai donc écrit cette nouvelle version de *l'Envers d'une Sainte* en me proposant de peindre une femme volontairement sainte, crimi-

nelle inconsciente, sacrifiée et passionnée, réclamée par l'homme et confisquée par Dieu. En même temps je me suis efforcé de rendre ma pièce moins ennuyeuse en l'allégeant de beaucoup de redites, et en supprimant une confidente inutile, tante Noémie. Le personnage de Georges Pierrard a également disparu. On ne le voyait que dans la scène citée plus haut, et il était d'ailleurs triomphalement accueilli par le public ravi de lui entendre jeter à la face de Julie de dures vérités. Comme j'espère que Julie ne mérite plus qu'on les lui dise, j'ai pensé que l'intervention de Pierrard n'était plus justifiée et le drame ne comporte plus que des rôles de femmes.

Dans la version primitive le dénouement était provoqué par le touchant récit que faisait Christine des suprêmes volontés exprimées par son père à son lit de mort. Julie en apprenant que son ancien fiancé était mort en la regrettant, sentait ses désirs de vengeance faire place au repentir. Un critique déclarait que rien n'empêchait Christine de raconter cela dès le premier acte et qu'alors il n'y avait plus de pièce. Eh bien, c'est, à présent, dès le premier acte que se place la confidence de Christine, et la pièce n'en va pas moins son petit bonhomme de chemin, ainsi, d'ailleurs, que le critique, lequel continue à distribuer le blâme et l'éloge.

Lucerne, juin 1919.

L'ENVERS D'UNE SAINTE

Pièce en trois actes, représentée pour la première fois à Paris, au Théâtre-Libre, le 25 janvier 1892.

PERSONNAGES

JULIE RENAUDIN, 38 ans.

Veuve RENAUDIN, sa mère.

CHRISTINE LAVAL, 18 ans.

JEANNE LAVAL, 36 ans.

ODILE DE FRÉVOIR, 23 ans.

BARBE.

Artistes de la création : Georges PIERRARD : GRAND. — Julie RENAUDIN : Nancy VERNET. — Noémie DULAC : BARNY. — Christine LAVAL : MEURIS. — Jeanne LAVAL : Irma PERROT. — Veuve RENAUDIN : GARNIERI. — BARBE : Luce COLAS.

L'ENVERS D'UNE SAINTE

DÉCOR DES TROIS ACTES

Intérieur bourgeois de petite ville. Salon cossu, parquet ciré, rideaux empesés, mobilier banal. Ordre méticuleux. Carrés de guipure sur le dossier des meubles, tapis ronds en losanges de toutes couleurs devant chaque fauteuil. Cave à liqueurs, jeu de tric-trac, album de photographies. Ni livres ni journaux. Sujet de pendule : Muse accordant sa lyre.

Au fond, fenêtres sur la rue. A gauche, fenêtre sur le jardin. A droite, porte des appartements et vestibule. On se trouve au rez-de-chaussée.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

Vve RENAUDIN, BARBE

Vve Renaudin, toilette soie noire à volants, surannée et sévère, non sans prétentions à l'élégance Chapeau à rubans violets et ornements de jais. Prête à sortir. Barbe est une bonne à tout faire, entre deux âges.

Au lever du rideau, Mme Renaudin fait le guet à a fenêtre. Entre Barbe.

BARBE

Comment, Madame est déjà prête ?...

Vve RENAUDIN

Je me suis habillée de façon à n'avoir plus qu'à filer aussitôt après l'avoir embrassée... et si elle n'arrive pas avant dix minutes, elle ne me trouvera plus...

BARBE

Madame sortirait sans avoir revu sa fille !...

Ve RENAUDIN

Vous oubliez que Monseigneur m'attend...

BARBE

Mademoiselle est partie depuis des années, et pour une fois qu'elle revient... Oh ! ça ne serait pas à faire !...

Vve RENAUDIN

Entre deux devoirs dont l'un touche à la religion, c'est naturellement ce dernier... (Tirant sa montre.) Une demi-heure de retard !... (Elle se penche à la fenêtre.)

BARBE

Pas la peine de regarder... Quand la diligence arrive sur le mauvais pavé du bout de la rue, il y a un vacarme que les vitres en tremblent.

Vve RENAUDIN

Pensera-t-elle seulement à crier au cocher d'arrêter devant la maison ?

BARBE

Mademoiselle Julie, qu'on dit qu'a tant d'esprit, réfléchira bien sûr que si on n'arrête pas devant chez nous, je serai forcée d'aller avec une brouette chercher sa malle au bureau.

Vve RENAUDIN

Pour l'esprit elle ne craint personne, mais une

religieuse qui vient de passer dix-huit ans sans bouger du couvent doit être terriblement empêtrée lorsqu'elle roule tout à coup sur la grand'route.

BARBE

Dix-huit ans !... C'est un bail !... Il y a pourtant des gens qui se souviennent encore d'elle... Paraît qu'elle allait volontiers en soirée et qu'elle n'était pas la dernière à rire et s'amuser...

Vve RENAUDIN

Oui, elle avait beaucoup d'animation... (On entend au loin le bruit sourd de la diligence.)

BARBE

La diligence !... Madame entend ?

Vve RENAUDIN

Vraiment ?... Vous avez l'oreille fine...

BARBE

Maintenant... à moins d'être sourde... (Courant à la fenêtre.) Elle sort du tournant, devant l'épicerie... Regardez !... Il y a un militaire sur l'impériale... Le fils Léonard, probablement... On l'attendait...

Vve RENAUDIN, auprès d'elle, à la fenêtre.

A la portière de gauche, est-ce qu'on ne dirait pas ?... Elle !... C'est elle !...

BARBE

Si c'est la dame qui secoue son mouchoir, elle n'a pas l'air empêtrée...

Vve RENAUDIN

Courez vite en avant pour faire signe au cocher au cas où elle oublierait... (Barbe se précipite suivie de sa maîtresse. Le fracas de la voiture cesse brusquement. Remue-ménage d'une arrivée. Baisers. Exclamations de tendresse. Choc d'une malle sur le dallage du vestibule.)

SCÈNE II

Vve RENAUDIN, JULIE

Elles entrent, Julie suspendue au bras de sa mère. Julie en robe noire, sans ornements, très simple, coiffée d'une capote noire, garnie sur le devant d'un bandeau blanc. Elle se débarrassera de ce chapeau pendant les premières répliques et restera en cheveux, avec des bandeaux plats sur le front.

Vve RENAUDIN, embrassant Julie.

Oh, ma fille, après dix-huit ans !...

JULIE

Il me semble que c'est un rêve... que j'ai tout quitté hier !... (Allant à la fenêtre de gauche.) Le jardin n'a pas changé... Ah si, pourtant... Là-bas, le long du mur, on a planté des lilas... Il y avait autrefois une haie de charmille...

Vve RENAUDIN

Il a fallu l'arracher après le gros hiver.

JULIE

Comme dans le jardin du Sacré-Cœur : la gelée a fait périr toute une allée de marronniers... Conti

nuant son inspection.) La poulerie, toujours à la même place... Et dans la niche, plus de chien?... Phanor, qu'est-il devenu?

Vve RENAUDIN

Y penses-tu?... A ton départ il était déjà vieux?

JULIE

C'est vrai!... Je retarde!...

Vve RENAUDIN

Julie, tu vas déjeuner, n'est-ce pas?...

JULIE

Merci maman... J'ai pris du chocolat au buffet de Dijon, il y a deux heures... (Riant.) Par exemple, quand le garçon m'a remis l'addition, j'ai eu un geste d'insolvable... Pas moyen de me mettre dans la tête que j'ai un porte-monnaie... Ma main ne sait plus payer...

Vve RENAUDIN

Enfin, pour une personne qui ne sortait jamais, tu te tires pas mal d'affaire... Moi qui croyais que tu te perdrais en route!...

JULIE

On ne se perd pas lorsqu'on revient vers sa maman, même si c'est une méchante maman, qui n'est pas venue me voir une seule fois...

Vve RENAUDIN

Et le pouvais-je, avec ton père infirme à soigner?... Il fallait tout le temps quelqu'un pour le servir...

Les derniers mois il n'y avait plus en lui de vivant que les yeux.

JULIE, montrant une porte,

C'est dans la chambre à côté, n'est-ce pas, qu'il est mort.

Vve RENAUDIN

Oui. (Elle s'essuie les yeux.) Pendant sa dernière heure, j'ai dit ton nom, tout haut... Julie !... Il a ouvert les yeux et m'a regardée...

JULIE

Alors sa connaissance jusqu'à la fin ?...

Vve RENAUDIN, faisant signe que oui.

Et si résigné à la volonté du bon Dieu !...

JULIE

Cher papa !... (Elle se dirige vers la porte.) Je voudrais dire une prière au pied du lit... (Elle entre dans la chambre voisine. Un silence. Sa mère la regarde en s'essuyant les yeux. Julie du dehors :) Tout est resté comme autrefois.

Vve RENAUDIN

Jusqu'à sa montre sur la table de nuit... Je la remonte chaque soir...

JULIE, reparaissant.

Je le vois encore ! (Se tournant vers la porte ouverte.) Là, dans son fauteuil !... Toujours si patient !... (Un silence. Elle se couvre la figure de ses deux mains.) Ah ! les morts !...

Vve RENAUDIN

Quand on y pense !... Tous ceux que tu ne retrouveras plus !... Tes deux grand'mères... Tante Mélanie !... Tante Louise !...

JULIE

Vous oubliez le plus jeune... le plus nécessaire aux siens...

Vve RENAUDIN

Laisse-moi le temps !... J'ouvrais la bouche pour en parler...

JULIE

Il y a trois mois j'ai appris qu'il était mort et c'est tout !... Il n'a pas été longtemps malade, n'est-ce pas ?...

Vve RENAUDIN

Quelques jours. Une pneumonie qui l'a, pour ainsi dire, foudroyé.

JULIE

Et ses derniers moments ?

Vve RENAUDIN

Très courageux... Mais, tu sais, il pratiquait peu... C'était un homme de la génération nouvelle... Pas comme ton père...

JULIE

Il a reçu les sacrements cependant ?

Vve RENAUDIN

Oui, oui... Et il s'est éteint doucement entre sa femme et sa fille...

JULIE

Sa fille!... C'est elle, précisément, qui m'a écrit la triste nouvelle, et en termes si tendres, pour moi qu'elle n'avait jamais vue!... Cela m'a paru étrange!... Ensuite, à votre tour, vous m'avez envoyé l'annonce toute sèche de l'événement. Pourquoi si peu?...

Vve RENAUDIN

Je respectais ton habit en n'en disant pas davantage...

JULIE

Toujours votre ancienne idée que j'ai eu pour mon cousin une passion contrariée?...

Vve RENAUDIN

Mon idée n'était pas si bête!... J'en ai acquis la certitude par un aveu que m'a fait Henri lui-même... C'était le jour de la première communion de sa fille... Après déjeuner on prenait le café devant sa maison, sous le gros sapin. Je me suis trouvée à l'écart, je ne sais comment, avec ton cousin. Il me montrait sa fille, jolie comme un cœur dans son nuage de mousseline, et il l'appelait en riant « sa petite mariée ». Mais aussitôt il est devenu grave : « Ma petite mariée toute blanche, me fait songer à une autre personne, là-bas, toute noire... Je n'ai jamais commis qu'une vraiment vilaine action, mais c'est un poids que j'ai là!... » (Elle se frappe la poitrine.)

JULIE

Ah je suis touchée !... Oui, c'est bien lui, je le retrouve !... Il ne pouvait m'avoir oubliée !... Mais il n'en est pas resté là ?...

Vve RENAUDIN

Il m'a raconté votre roman, dont je n'avais pas le moindre soupçon... J'avais bien entrevu qu'il te plaisait, mais quant à deviner qu'avant son séjour à Paris vous aviez échangé des serments...

JULIE

Oui, au départ, fiancé à moi et au retour marié à Jeanne... Ah ! ce retour avec une femme de là-bas !... qui le couvait des yeux... le tutoyait... Et moi... folle !...

Vve RENAUDIN

Il savait à quoi s'en tenir... Pour lui ton entrée en religion était un coup de désespoir... Il me l'a dit ce jour-là en me priant de t'exprimer ses remords et d'obtenir son pardon. Bien entendu, j'ai refusé.

JULIE, *faisant un effort pour se contenir.*

Cela va de soi...

Vve RENAUDIN

Ses regrets ne pouvaient que te troubler sans le moindre résultat pratique. Quant au pardon, j'ai pris sur moi de déclarer qu'avant ton départ tu m'avais autorisée à le lui transmettre plein et entier si l'occasion s'en présentait.

JULIE, avec violence.

Là, pour le coup, maman, vous avez fait du zèle ! (Reprenant son sang-froid.) Mais à quoi bon récriminer !... Il est parti !... parti sans qu'entre lui et moi un souvenir ait été échangé !... Et cela par votre faute, maman !...

Vve RENAUDIN

Je n'ai qu'à t'entendre pour être convaincue d'avoir sagement agi...

JULIE

Sachant ce qu'il avait été pour moi, vous auriez pu deviner qu'à l'heure où ici on le portait au cimetière, dans notre chapelle je sanglotais sous mon voile.

Vve RENAUDIN

Tu aimais encore ton cousin !...

JULIE

J'ai été une fidèle religieuse, je vous jure !... Jamais je n'ai pensé à Henri qu'en priant, mais jamais je n'ai prié sans penser à lui.

Vve RENAUDIN

Une religieuse ne doit offrir à Dieu qu'une âme remplie de Lui.

JULIE

C'est précisément parce que ma vie intérieure n'était pas conforme à ma vocation que j'ai demandé à être relevée de mes vœux. Lorsque, de-

vant les difficultés que je rencontrais, je vous ai suppliée d'obtenir l'appui de votre évêque, vous ne l'avez pas réclamé de bon cœur. Vous voyez pourtant que j'avais de sérieux motifs pour désirer ma liberté.

Vve RENAUDIN

J'avoue, qu'en effet, je n'ai ressenti aucune joie lorsque tu m'as écrit que, dans l'intérêt même de ton salut tu devais quitter la sainte maison où tu n'étais plus à ta place... Peut-être, si j'avais mieux compris... Certainement je suis heureuse de revoir ma fille, mais ta position sera bien difficile... Quand on aura dit : c'est une défroquée ! les pharisiens se signeront. Enfin nous tâcherons de t'organiser une petite vie supportable en t'occupant des pauvres, des œuvres... Au fond sais-tu ce qui m'inquiète le plus ?

JULIE

Dites-le.

Vve RENAUDIN

Jeanne vient ici tous les jours, surtout depuis qu'elle est veuve. Elle mène une existence très retirée, et je suis pour elle comme une mère.

JULIE, avec une froide ironie.

En effet, il vous manquait une fille... Ainsi elle est ici chez elle ?...

Vve RENAUDIN

A peu près... Comment la supporteras-tu ?... Voilà ce qui me tourmente, surtout depuis que je

constate à quel point le souvenir de son mari te poursuit encore.

JULIE

Rassurez-vous... L'idée de revoir Jeanne... je ne peux pas dire qu'elle m'enchante, mais, je dissimulerai parfaitement. La règle m'a disciplinée. Mes élèves me trouvaient très douce.

Vve RENAUDIN

Je rêve que Jeanne et toi vous soyez comme deux sœurs. Jeanne s'y prêtera... C'est une nature très simple, incapable d'arrière-pensée. Elle s'est toujours beaucoup intéressée à toi... Ton exil, dont elle a probablement soupçonné la cause, te revêt à ses yeux d'une teinte romanesque. Elle s'exprime sur ton compte avec un véritable enthousiasme.

JULIE, *ironiquement*.

Vous m'étonnez !...

Vve RENAUDIN

C'est pourtant comme cela... Elle m'a prévenue ce matin qu'elle viendrait te présenter sa fille aussitôt après ton arrivée... Elles seront l'une et l'autre très intimidées... Reçois-les bien...

JULIE

Puisque je suis destinée à rencontrer Jeanne tous les jours, je voudrais m'expliquer avec elle, dès notre première entrevue, sur certains points délicats. Aussi, maman, m'obligerez-vous beaucoup

en emmenant la fille, sous un prétexte quelconque, pour me laisser seule avec la mère.

Vve RENAUDIN, très ennuyée.

Mon enfant, quelle explication veux-tu avoir?... Jeanne vient à toi la main tendue, donne-lui la tienne, et que ce soit tout! Si son mari t'a manqué de parole, elle en est bien innocente, la pauvrette.

JULIE

Je n'ai pas l'intention de lui reprocher quoi que ce soit.

Vve RENAUDIN

Laisse donc la Providence arranger les choses; elles n'en vont que mieux et on s'épargne bien des tracas.

JULIE, avec fermeté.

Cela ne fait rien maman, délivrez-nous, pour un instant, de la jeune personne.

Vve RENAUDIN, légèrement embarrassée.

Écoute, Julie, je suis obligée de sortir... Tu vois, je t'attendais en toilette, et à présent que tu as repris pied dans la maison, je n'ai plus qu'à me sauver au plus vite.

JULIE

C'est donc un devoir bien impérieux qui vous réclame?

Vve RENAUDIN

Nous avons cet après-midi réunion générale des Enfants de Marie et grande exposition annuelle des

ornements que nous avons brodés pour les églises pauvres du diocèse. Monseigneur a fait le voyage exprès pour l'inaugurer et comme présidente de l'œuvre, c'est à moi de faire les honneurs. Pas moyen de me dérober !... C'est ennuyeux, tout de même !...

JULIE, avec un sourire un peu pénible.

Voilà !... Les grandeurs !... Pourquoi Jeanne, qui doit être Enfant de Marie, ne vous accompagne-t-elle pas ?...

Vve RENAUDIN

Elle assiste aux réunions de travail, mais aujourd'hui c'est grande fête... (Montrant sa toilette.) Nous sommes toutes en falbalas, et son crêpe, au milieu de nos splendeurs... (Entrent Jeanne et Christine.)

SCÈNE III

Vve RENAUDIN, JULIE, JEANNE, CHRISTINE

Jeanne arrive, suivie de sa fille. Elles sont en grand deuil. Julie va au-devant de Jeanne et l'embrasse. Elles restent un instant la main dans la main, très émues, Jeanne ayant peine à contenir ses larmes.

JEANNE, poussant Christine vers Julie.

Ma chère Julie, je vous présente ma fille. Dix-neuf ans... Une grande personne.

JULIE, embrassant Christine.

En ai-je élevé, de ces grandes personnes !... J'espère que celle-ci remplacera toutes celles qui ont été mes filles et que le monde m'a prises l'une après l'autre...

JEANNE, souriant.

Il est à craindre qu'un jeune inconnu nous la prenne aussi, tôt ou tard.

JULIE

C'est vrai !... Le renoncement... il faut toujours en venir là... Le renoncement ! Un grand mot, n'est-ce pas, Christine, que vous n'avez pas beaucoup médité ? (Christine lève les yeux sur elle et ne répond pas.)

JEANNE

Vous l'intimidez énormément.

JULIE

Eh bien, elle se remettra en accompagnant maman un bout de chemin et, dans dix minutes, elle reviendra pleine de courage faire connaissance avec moi.

Vve RENAUDIN

Eh bien alors, viens, Christine. Dépêchons-nous, je suis en retard. (Elle sort accompagnée de Christine.)

SCÈNE IV

JULIE, JEANNE

JULIE

Toute une vie, Jeanne, depuis notre séparation.

JEANNE

Oh ! pour moi, c'est sûr, l'existence est finie ! Il n'y a plus que ma fille.

JULIE

Mon existence, à moi, qu'est-ce qu'il en reste? ... Une conscience douloureuse...

JEANNE

A tout prix chassez cette vilaine pensée, chère Julie... Une minute d'égarement est plus que rachetée par des années d'abnégation... Car vous n'étiez pas attirée vers la vie religieuse... Évidemment non!... Ce que vous avez fait est bien!... Je n'aurais pas eu l'énergie de persévérer ainsi contre mes goûts...

JULIE

Mais je ne persévère pas...

JEANNE, bas.

Je devine pourquoi... Vous revenez parce qu'il n'est plus!... (Elle fond en larmes.) Je ne suis pas forte quand on parle de lui...

JULIE, luttant contre une émotion pareille.

Ah! je comprends tous les chagrins!...

JEANNE

Vous êtes bonne!...

JULIE, avec raideur

La bonté n'entre pour rien là-dedans... Communauté de peines, compréhension réciproque. (Un silence.) Comme vous l'avez fort bien deviné, je rentre dans le monde parce que je n'y rencontrerai plus

Henri... Grâce à votre générosité j'ai pu lui dire adieu, mais aussi mon adieu devait être éternel...

JEANNE

Où voyez-vous tant de générosité ?...

JULIE

Vous étiez enceinte... Nous traversions le ravin sur une planche étroite, moi derrière vous... Un faux pas qui me précipite sur votre dos... Vous tombez... Toutes les apparences d'un accident y étaient... Maman a été prise au petit cri que j'ai poussé, comme quand on glisse et qu'on se raccroche à sa voisine. Pendant que nous nous empressions autour de vous, mon regard a rencontré le vôtre, et j'y ai lu ces mots : Elle a voulu me tuer !...

JEANNE

J'ai senti que votre poussée n'était pas involontaire. Alors, en effet, j'ai eu la révélation de tout : votre amour, votre jalousie...

JULIE

Mon crime... Et pourtant vous avez gardé le silence... Sans votre grandeur d'âme je passais en cour d'assises et au lieu du Sacré-Cœur j'arriverais de Nouméa.

JEANNE

Julie !...

JULIE

Je vous dois de n'avoir pas été chassée comme une malfaitrice sous les yeux de celui dont je tenais

par-dessus tout à conserver l'estime. Vous m'avez sauvée d'un de ces désespoirs auxquels on ne survit pas... Je perdrais mon temps à vouloir exprimer par des mots combien je suis votre obligée, mais j'apporte la résolution bien arrêtée de ne pas réclamer même une parcelle de la mémoire d'Henri. S'il faut promettre de ne pas aller sur sa tombe, j'y suis prête... Il a été à vous, il reste à vous... Je me suis donnée à Dieu et ne croyez pas que je me sois reprise...

JEANNE

Je suis loin de le croire !... Les personnes qui vous ont connue au couvent disent que vous êtes une sainte... Je suis si heureuse que vous soyez de retour parmi nous !... Figurez-vous qu'au moment où j'ai appris votre résolution de quitter le couvent, j'étais sur le point de tenter auprès de vous une démarche pour vous conjurer d'en sortir.

JULIE

Sous quel prétexte ?

JEANNE

Je ne supportais pas l'idée que vous restiez enfermée par expiation, c'est-à-dire, en somme, à cause de moi...

JULIE

Vous répondez précisément à un scrupule que j'ai eu, et je vous remercie humblement de tranquilliser ma conscience. Oui, je m'imposais une expiation... Mais pourtant, je n'ai pas tué... Dieu

veut-il que je meure ?... Cela serait arrivé... Je n'en pouvais plus !... J'éprouvais vis-à-vis de mes compagnes une sécheresse de cœur affreuse... Mes élèves, celles-là, je les aimais... Ah oui, beaucoup !... Il y en a eu quelques-unes à la formation desquelles je me suis vouée de toute mon âme. Mais la famille en les reprenant me brisait le cœur... On m'appelait « ma mère » et j'étais bien réellement mère, toujours en deuil de quelque fille... Voyez-vous, je n'ai jamais pu renoncer à être femme, douloureusement et humainement femme, parmi des anges qui ne me comprenaient pas...

JEANNE

La supérieure... lui aviez-vous confié quelque chose de votre passé ?...

JULIE

La supérieure ?... J'en ai eu trois, si bien façonnées par la règle qu'elles étaient absolument pareilles... On peut en parler au singulier : la supérieure !... Mon devoir était de tout lui dire : elle a connu ma faute.

JEANNE

Et rien de ce côté-là ?... Pas un peu de tendresse ?...

JULIE

Bonnes... les trois... également bonnes et indulgentes... De la tendresse ?... Non, certes pas !... mais de la charité envers le prochain... Toujours m'exhorter au repentir, prêcher une vie de péni-

tence... Et que faisais-je donc, grand Dieu ?... Au ciel je serai récompensée, consolée, choyée... Ah ! ce que j'ai souffert sur la terre !...

JEANNE, lui prenant la main.

Chère Julie !...

JULIE

Vous, au moins, Jeanne, avez-vous été heureuse ?...

JEANNE

Parfaitement heureuse, pendant longtemps, et ensuite il n'y a eu que de bien légers nuages... Nous étions si complètement unis !... Encore maintenant il n'a pas cessé d'être présent autour de moi... En ouvrant la porte de son bureau, mes regards vont tout de suite à la place où il s'asseyait... Je l'y verrais... Ah je n'aurais pas du tout peur !... Quelquefois, la nuit, je me réveille en sursaut croyant qu'il frappe à la porte...

JULIE, avec un léger dédain.

Tout cela est dans l'imagination.

JEANNE

Qui sait ?... Vous admettez, cependant, que les âmes restent en relation d'une vie à l'autre ?...

JULIE

Je suppose que les morts s'intéressent à nous qui pensons à eux... Ainsi votre union n'a pas été troublée un seul jour ?...

JEANNE

A peine... et si vous saviez par qui!... C'est une confidence étrange à faire, justement à vous... Mais n'est-ce pas donner la plus belle marque de respect qui soit en mon pouvoir que de vous traiter en personne supérieure à nos passions?...

JULIE

Délivrée de nos passions serait plus juste... Mais la confidence... voyons...

JEANNE

Sachez donc qu'à un certain moment votre image est venue se placer entre Henri et moi. C'était vers l'époque de la première communion de Christine... Mon mari n'était plus le même... Il songeait à vous, j'en ai eu la preuve.

JULIE, simulant l'incrédulité.

Je ne crois guère aux affections qui ressuscitent.

JEANNE

La froideur d'Henri s'accentuait de jour en jour... Tout de suite j'ai soupçonné qu'il pensait encore à vous... Mais ce n'était pas une certitude, car je le savais très contrarié de n'avoir pas de fils et depuis mon... accident, il m'était impossible d'espérer une nouvelle grossesse. J'ai fini par m'expliquer avec Henri... Je lui ai dit que son attitude me peinait d'autant plus qu'il m'en voulait probablement de ne pas lui donner de garçon... Il a répondu avec bonté que je n'étais pas responsable d'un malheur...

Je l'entends encore ajoutant avec un soupir : « — Vous devez être heureuse... S'il y a une punition du ciel, qu'elle retombe sur moi !... » Plus de doute, vous étiez bien réellement entre nous, et aussitôt ma résolution a été prise... J'ai tout raconté à Henri... Il a su que ce n'était pas un simple hasard qui m'avait condamnée à n'être plus mère... J'avais gardé le secret tant que ma dignité d'épouse n'était pas en jeu, mais puisque votre souvenir devenait menaçant, c'était mon droit de me défendre... Après avoir parlé, j'ai eu pourtant un léger remords. C'est lui qui me rendait pénible la pensée que vous étiez au couvent...

JULIE, *froidement.*

Je n'ai pas un reproche à vous adresser... Qu'a dit Henri ?

JEANNE

Il n'a pas répondu... Un trouble profond, qui a duré plusieurs jours, puis il est revenu à moi et je n'ai plus cessé d'être une très heureuse femme.

JULIE, *pâle, très hautaine.*

Tant mieux que j'aie pu m'acquitter envers vous.

JEANNE

Me voici récompensée de ma sincérité... Cet aveu qui pouvait fâcher contre moi une âme moins haute, nous rapproche au contraire... Rien ne s'oppose plus à ce que nous soyons comme deux sœurs.

JULIE

Ne l'espérons pas trop. Ma solitude était une préparation à la mort. Je viens ici pour achever de mourir sous vos yeux...

JEANNE

Allons donc !... La vie déborde en vous !...

JULIE

Croyez-moi, il y a une aridité d'âme qui ne se guérit pas... Je suis une recluse... L'habitude est prise de me renfermer en moi-même... Comprenez aussi que je dois, de mon mieux, continuer dans le monde une existence de religieuse.

JEANNE

Vous le pourrez en vous occupant de ma fille... Serez-vous bonne pour elle ?...

JULIE

C'est à moi qui faillit la tuer dès sa naissance que vous demandez cela ?

JEANNE

Oui, je le demande... Christine m'accable de questions sur vous... Deux ou trois pensionnaires du Sacré-Cœur qu'elle voit tous les étés pendant les vacances, lui ont dit que vous étiez adorée de vos élèves. C'est Christine qui a tenu à vous annoncer elle-même la mort de son père... Elle m'a suppliée

de lui abandonner ce soin avec une insistance inexplicable... (Entre Christine.)

SCÈNE V

JULIE, JEANNE, CHRISTINE

JEANNE, apercevant sa fille.

Déjà !...

CHRISTINE

En chemin nous avons rencontré plusieurs de ces dames et la tante a fini par être tellement entourée que j'ai disparu sans qu'elle s'en soit doutée.

JEANNE, à Christine.

Je rentre à la maison pendant que tu tiendras compagnie à ta cousine, si elle veut bien de toi.

JULIE, souriant.

Si elle veut !...

JEANNE

Alors à bientôt, Julie...

JULIE

Au revoir, Jeanne. (Jeanne sort.)

SCÈNE VI

JULIE, CHRISTINE

JULIE

Votre mère vous croit portée à m'offrir un peu d'affection... Est-ce vrai, Christine ?...

CHRISTINE, avec élan.

Beaucoup plus qu'un peu, ma cousine !...

JULIE

Je suis pourtant une inconnue pour vous.

CHRISTINE

Mais pas du tout !... J'entends vos anciennes élèves parler de vous avec enthousiasme. Mlle Dupré, entr'autres...

JULIE

Ne serait-ce pas Claire Dupré que j'ai eue pendant trois ans dans ma classe ?

CHRISTINE

Oui, justement... Elle est petite-fille de M. Dupré, l'inspecteur des forêts en retraite. Chaque fois qu'elle vient à demeure chez son grand-père nous parlons de vous... Elle prétend qu'aucune des dames du Sacré-Cœur ne vous va jusqu'à la cheville...

JULIE

Hélas ! en me séparant de ces dames je prouve qu'elles vivent à des altitudes qui me sont inaccessibles. Toujours est-il, Christine, que vous étiez renseignée sur mon compte, je le reconnais. De mon côté, du fond de ma solitude, je m'informais de votre santé. Le bruit courait qu'elle n'était pas très robuste. Il n'y paraît guère.

CHRISTINE

J'ai été excessivement délicate... Peu de temps après ma naissance on a craint me perdre.

JULIE, étourdiment.

Des convulsions ?

CHRISTINE

Non, un accident... La nourrice m'a laissé tomber...

JULIE

Ah !... (Un silence.) On m'écrivait aussi que vous étiez très sage et travailleuse... Vos études, cela intéressait une maîtresse d'école... C'est votre mère, n'est-ce pas, qui vous donnait vos leçons ?...

CHRISTINE

Oui, excepté celles de piano qui regardent Walther, l'organiste de Saint-Martin.

JULIE

Maintenant que votre éducation est terminée, à quoi passez-vous le temps ?

CHRISTINE

Je dessine... La musique... Le catéchisme de persévérance... C'est moi qui tiens tous les comptes de maman... Il y a aussi les œuvres, les dames de charité... Je suis secrétaire des jeunes économes...

JULIE

Ainsi, pas une minute d'ennui ?

CHRISTINE

Oh ! cela jamais !... Surtout depuis que je suis grande... Autrefois il m'arrivait de trouver le temps long... A présent il vole...

JULIE, souriant.

Même quand vous n'avez rien à faire ?...

CHRISTINE

Oui... N'est-ce pas singulier ?...

JULIE

Mon enfant, je ne vois à cela rien d'extraordinaire... Lorsque vous êtes inoccupée, vous rêvez et c'est précisément ce qui vous absorbe le mieux... Et voici que vous rougissez, ma petite... Comme je n'ai pas le droit de surprendre vos secrets, il serait prudent de parler d'autre chose.

CHRISTINE, confuse et ravie.

Claire Dupré m'avait bien prévenue, ma cousine, que vous avez une façon, en causant, sans paraître y prendre garde, de tout vous faire dire... Elle prétend que vous êtes un peu sorcière... M'en voilà convaincue... Oui, j'ai un gros secret... Maman le sait... mais il n'y a qu'elle... Il y aura vous aussi... Je veux qu'avec ma mère vous soyez ma plus grande amie !

JULIE

J'accepte de bon cœur...

CHRISTINE

J'ai un fiancé : Georges Pierrard, le fils du juge Pierrard qui habite une maison que lui louait papa... Locataire, vous comprenez, cela crée des relations... Enfant, Georges était toujours fourré chez nous... Il jouait avec moi, comme autrefois papa et... (Avec un rire de gamine.) j'allais dire vous... C'est qu'il y a une petite différence : je n'ai pas la moindre envie d'entrer au Sacré-Cœur... Il a sept ans de plus que moi, ça lui fait vingt-six, ce n'est pas encore un bien grand âge, tout de même il est docteur ès-sciences et sur le point d'être nommé directeur d'une usine de produits chimiques qu'on a bâtie au bout de la ville. Pour le moment on l'envoie passer six mois à Paris où il expérimentera de nouveaux procédés... C'est le côté triste, mais bah !... six mois sont vite passés !... C'est il y a un an qu'il m'a demandé si je voulais l'épouser... Ma foi, pensez de moi ce que vous voudrez, je ne l'ai pas fait languir. Maman a été folle de joie. Elle ne vivait plus à l'idée qu'un jour un mari quelconque m'emmènerait au loin. La certitude que notre bonne petite existence va continuer, l'enchante. Car elle habitera chez nous : j'ai fait mes conditions. Le juge Pierrard se figure que, comme fortune, son fils aurait pu trouver mieux, mais il laisse faire. Il admire tellement Georges !... Nous n'avons rien dit à personne puisqu'il faut attendre au moins six mois... Vous verrez Georges avant son départ. Ne lui ménagez pas vos conseils pour se conduire à Paris.

JULIE, avec violence.

Paris !... Il y emporte la fleur de votre affection, l'espoir de toute une vie !... O mon enfant, Paris tue les âmes que nous lui confions. Les tentations y sont si grandes !... On y considère comme une chose très simple qu'un cœur admette à la fois trois ou quatre affections dont une seule remplirait ici toute l'existence... En ai-je connu des bonheurs détruits là-bas, tandis qu'en province un cœur fidèle attendait !

CHRISTINE, souriant.

Causez avec Georges : vous serez rassurée.

JULIE

Votre fiancé est la loyauté même, je le veux bien. Mais il y a des entraînements que vous ne soupçonnez pas, ma chère enfant. Avez-vous sur le passé de ce jeune homme des renseignements précis? Votre mère a-t-elle fait une rigoureuse enquête ?

CHRISTINE

Maman voit mon inclination pour lui, elle est sûre de sa tendresse pour moi. Ce sont des garanties de bonheur.

JULIE

Votre mère, pour des motifs très respectables mais tout personnels, désire vivement ce mariage... Cela n'est-il pas de nature à la rendre moins clairvoyante ?...

CHRISTINE, pensivement.

C'est vrai, pourtant !

JULIE

Vous ne voudriez assurément pas d'un bonheur avili... Plutôt se dessécher au fond d'un cloître, croyez-moi, et je ne suis pas suspecte de faiblesse pour le cloître, moi qui le déserte !

CHRISTINE

Que feriez-vous à ma place ?

JULIE

Je réfléchirai.

CHRISTINE

Merci de bien vouloir me guider... Je n'aurai jamais d'autre mari que Georges, mais je ne l'épouserai que si je le puis en conscience... Voyez quelle foi il faut que j'aie en votre jugement... Il ne tient qu'à vous de ruiner mon bonheur... (Avec une ardeur contenue.) Ce Georges... je l'aime tant !...

JULIE, le regard étincelant.

Répétez !...

CHRISTINE, très troublée et avec un sentiment profond

Je l'aime tant !...

JULIE, à elle-même.

Comme elle ressemble à son père !...

CHRISTINE

Vous trouvez ?...

JULIE

Même expression de visage... même ton... même phrase... Lui !...

CHRISTINE

Je sais que vous l'avez beaucoup connu, ma cousine. C'était votre ami d'enfance...

JULIE

Est-ce lui qui vous l'a dit ?

CHRISTINE

C'est plutôt maman... Depuis que papa est mort, dans nos conversations, le soir, elle raconte sa jeunesse, comment elle s'est liée avec papa quand il habitait Paris. De fil en aiguille, elle décrit les personnes qui, dans le temps, vivaient autour d'eux... Vous en première ligne.

JULIE

Lorsque vous avez perdu votre père, où avez-vous pris l'inspiration de m'écrire si gentiment pour m'annoncer la triste nouvelle ?

CHRISTINE, hésitante.

Comme parente, vous deviez être prévenue et il n'y avait que moi pour penser à tout, car maman était anéantie.

JULIE, la regardant fixement.

Êtes-vous bien sûre qu'elle était anéantie au point de m'oublier ?

CHRISTINE, rougissant et détournant la tête.

Peut-être pas, mais...

JULIE, lui prenant la main.

Christine, on ne s'adresse pas aussi tendrement à une parente quelconque... Un motif que je voudrais connaître a dicté votre lettre...

CHRISTINE

Eh bien c'est vrai, j'ai écrit, pour ainsi dire, de la part de celui que...

JULIE, au comble de l'émotion.

Parlez donc, malheureuse enfant, vous me brûlez à petit feu !

CHRISTINE

Presqu'à la fin de sa maladie, alors qu'on n'avait déjà plus d'espoir, un matin que j'étais seule auprès de papa, il m'a fait signe de me pencher sur son lit, m'a serrée dans ses bras de tout ce qui lui restait de forces et m'a dit : « Christine, écoute et n'oublie jamais... Il s'agit de ta cousine Julie, la religieuse... Elle a eu à se plaindre de moi et je le regrette profondément. Je meurs en pensant à elle... Si, un jour, tu crois la consoler en le lui disant, fais-le... Pourtant je t'engage à t'assurer d'abord que tu ne réveilleras pas inutilement de douloureux souvenirs. En tout cas, je veux que tu ne négliges aucune occasion de lui témoigner une grande amitié... Sois comme sa fille... Tu comprends, c'est une espèce de réparation dont

je te charge. »... (Julie écoute haletante, le regard fixe, les poings crispés. A la fin du récit, elle attire à elle Christine et l'interroge avec une ardeur fébrile.)

JULIE

Christine, répétez-le, votre père n'est donc pas mort en me maudissant ?...

CHRISTINE, surprise et un peu effrayée

Lui, vous maudire !... Vous voyez bien que la lettre où je vous annonçais sa fin, j'y avais mis toute son âme avec la mienne... Lorsque je l'écrivais, il n'était pas encore enseveli... J'exécutais, sans perdre un instant, sa volonté.

JULIE

Ah ! j'avais besoin de vous entendre !...

CHRISTINE

Si vous me trouvez prête à vous obéir en tout, c'est parce que je crois fermement que de loin, papa veille sur moi et me confie à votre sagesse. (Entre Mme Renaudin essoufflée et radieuse.)

SCÈNE VII

JULIE, CHRISTINE, Vve RENAUDIN

Vve RENAUDIN, se laissant tomber dans un fauteuil

Ouf ! Je n'en puis plus !... Quelle journée !... Monseigneur a parlé. (A Julie.) Tu sais qu'il est un de nos premiers orateurs... Il a eu pour la Présidente un compliment délicieux... Il m'a comparée à la reine des abeilles au milieu de ses ouvrières... Ces

dames ont applaudi frénétiquement... Je ne savais plus où me mettre.

CHRISTINE

Ma tante, quel triomphe !... Je me réjouis de le raconter à maman

Vve RENAUDIN

Eh bien, dépêche-toi d'aller la rejoindre... Tu oublies complètement ta leçon de piano. En passant devant chez vous, je viens de voir ce brave Walther qui y entrait.

CHRISTINE

C'est vrai, je suis en retard ! (A Julie.) Le temps ne compte pas auprès de vous !... (Lui faisant un signe d'intelligence.) A demain, n'est-ce pas ?... (A Mme Renaudin.) Au revoir, ma tante ! (Elle lui tend le front.)

Vve RENAUDIN

Allons, file vite !...

CHRISTINE

Oh ! je n'ai pas peur d'être grondée... Je trouverai maman déchiffrant ses éternelles *Noces de Jeannette* avec Walther... C'est encore moi qui attendrai ! (Elle sort.)

SCÈNE VIII

JULIE, Vve RENAUDIN

JULIE

Maman, dites-moi où je pourrais trouver un confesseur ?

Vve RENAUDIN

J'y ai déjà réfléchi, ma fille, et j'en ai plusieurs en vue... Nous avons le temps d'y penser.

JULIE

Non, Maman... C'est tout de suite que je voudrais me confesser, n'importe où, à un prêtre quelconque... Je ne me coucherai pas ce soir avant d'avoir obtenu l'absolution.

Vve RENAUDIN

Perds-tu l'esprit ?... Tu ne parlerais pas autrement si tu avais sur la conscience un énorme péché mortel.

JULIE

J'en ai un.

Vve RENAUDIN

Voilà bien vos scrupules de religieuses !...

JULIE

S'abandonner à une colère affreuse, qui ne se manifeste pas à l'extérieur, mais qui vous fait souhaiter la mort de quelqu'un, ne croyez-vous pas que ce soit une faute grave ?...

Vve RENAUDIN

Si, mais... Autour de toi, qui peut, mériter une haine pareille ?...

JULIE

Ne cherchez pas, et indiquez-moi un confessionnal où je sois sûre d'être écoutée tout de suite...

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, Vve RENAUDIN

Julie est assise près de la fenêtre, les mains inoccupées, le visage tourné vers l'extérieur, le regard vague. Elle est seule. Au bout d'un instant arrive Mme Renaudin, sans corset sous sa robe de toile écrue et coiffée d'un vaste chapeau de paille. Elle est munie d'un sécateur et d'un grand panier.

Vve RENAUDIN

Je vais cueillir des fleurs pour le reposoir... Viens-tu m'aider, Julie ?...

JULIE, sans tourner la tête.

Une autre fois, Maman... Je ne me sens pas le cœur à l'ouvrage...

Vve RENAUDIN

Encore à broyer du noir !...

JULIE

Non... Je pensais à une petite sœur que nous avons

perdue l'hiver dernier... A peine vingt-trois ans !... Une figure d'enfant avec de grands yeux résignés !... Elle s'en allait de la poitrine et jamais un murmure... Ses parents habitaient dans les environs et la voyaient baisser de jour en jour. Sa mère disait : « Si seulement elle pouvait s'éteindre au milieu de nous !... Si on me la rendait pour les derniers jours !... Et qui sait ?... En bon air, peut-être qu'on la prolongerait ! » On n'aurait pas demandé mieux ; mais une sœur appartient à Dieu tant qu'elle respire et on aurait été bien reçu à lui proposer d'aller finir loin du couvent !... Mais voilà qu'une petite conspiration s'organise... Nous avons découvert le moyen de procurer à notre chère compagne le bonheur de revoir le foyer paternel. Nous expliquons la chose au médecin. Il approuve et déclare qu'une promenade en voiture est indispensable à la guérison... La mère supérieure sourit... Elle regrette que la communauté soit pauvre... Ses ressources ne lui permettent pas de promener les sœurs en carrosse... Si pourtant Mme la Comtesse voulait bien prêter son landeau... Vous jugez si la pauvre mère était contente... Et la supérieure continuait avec le même sourire : « Votre fille est prévenue qu'elle restera cloîtrée, comme l'exige la règle, tant qu'elle ne franchira pas les portières de la voiture... Moyennant cela, vous pourrez la promener autour du château. Par les fenêtres ouvertes, elle reverra les appartements où elle a grandi... Mais surtout qu'elle ne mette pas pied à terre, à moins, bien entendu, d'accident. » L'expédition a lieu... Mère et fille sont dans l'équipage... Les voici

dans le parc... la comtesse a donné ses instructions au cocher et en arrivant au petit pas dans la cour du château, une roue se détache et la voiture verse mollement sur le seuil défendu. Il y a cas de force majeure... La dame pousse un cri et entraîne sa fille dans cet intérieur où elles ont vécu. Quand notre petite malade nous est revenue le soir, elle était, pour la première fois, lasse et découragée. Le lendemain, elle me disait : « Voyez-vous, sous aucun prétexte, je ne sortirai plus... Ma pauvre mère a cru me procurer un grand bonheur et c'est tout le contraire... Ce retour parmi des personnes attachées à la vie ne m'a pas été bon. Il m'a fallu prier toute la nuit pour me retrouver joyeuse d'être ici. Qu'on m'y laisse mourir en paix, ce sera la meilleure façon d'avoir pitié de moi ! » Maman, elle avait raison, notre petite sainte. Il ne faut pas ramener son regard sur la terre après avoir pendant des années contemplé le ciel.

Vve RENAUDIN

J'avais bien prévu que tu serais mal à l'aise parmi nous.

JULIE

Dites mieux, j'y suis très malheureuse.

Vve RENAUDIN

Là, pour le coup, tu exagères !

JULIE

Non, vous ne voulez pas comprendre qu'au couvent nos sentiments sont enfermés avec nous et

qu'après des années ils nous étreignent avec la même furie. Vous souriez des anciennes douleurs, tandis qu'elles nous rongent !...

Vve RENAUDIN

Il n'y a plus de raison pour que tu sois rongée, puisque tu n'es plus enfermée avec tes vieux sentiments... Fais comme nous, moque-toi d'eux.

JULIE

Ah ! c'est facile à dire !... Je heurte à chaque pas ce mort et je dois l'accueillir de sang-froid !... Des impressions que je croyais à jamais éteintes renaissent. Je suis assaillie de toutes parts... (S'approchant de la fenêtre.) Ce jardin, tenez, il n'est pas un détour d'allée, pas un arbre, pas une touffe de lilas qui n'évoque un souvenir... Là il me disait tout ce qu'on peut rêver de tendre avant son séjour à Paris... Là, il passait quelques mois après, nous amenant Jeanne en visite de noces... Ah ! son regard honteux pendant qu'il me la présentait. C'était près du magnolia : je vois d'ici la place... Et chez lui, donc ! Il m'environne, il m'affole !... Au point que moi, une chaste fille, dont la pensée fuyait jusqu'au soupçon même de certaines choses, quand Jeanne m'a menée dans la chambre où il a rendu l'âme, je n'ai pas pu prier au pied du lit, sans entendre des baisers d'époux passer dans l'air où flottait encore son dernier souffle !... Et puis des scènes ridicules et navrantes. Par exemple, Jeanne et moi traversons l'appartement. J'arrive à l'endroit où je lui ai serré une dernière fois la main en le

quittant pour toujours... Mes regards sont rivés sur ce coin du salon : Il est là !... C'est lui !... Jeanne a surpris mon émotion, et ne voilà-t-il pas qu'elle s'avise de la partager ! « Vous êtes comme moi ! s'écrie-t-elle. Je ne peux pas m'y faire ! » Qu'a-t-elle donc dans les veines, cette femme-là ?... Je l'aurais étranglée !

Vve RENAUDIN, *ironiquement.*

Rien que cela !... Dis-moi la vérité, Julie. C'est contre Jeanne que, dès le premier jour, tu t'es mise dans une colère tellement affreuse que tu as dû t'en confesser le soir même ?

JULIE

Oui, Maman.

Vve RENAUDIN

Pourquoi cette fureur ? Jeanne est incapable de peiner volontairement quelqu'un.

JULIE

Oui, Jeanne est un agneau... C'est moi qui autrefois l'ai attaquée la première... lâchement... J'ai un crime sur la conscience.

Vve RENAUDIN

Mais ne raconte donc pas de pareilles absurdités !... Il y a des gens qui seraient assez bêtes pour te croire... Ne vois-tu pas que vos consciences de serres chaudes, dressées à crier miséricorde pour la moindre imperfection, finissent par radoter ?

JULIE

Si j'entrais dans les détails, vous verriez...

Vve RENAUDIN

Je t'en supplie, ne me trouble pas la cervelle avec le récit de tes vieux péchés. Dieu, qui est infiniment bon, doit t'avoir pardonné depuis des années. Reposons-nous sur lui.

JULIE

C'est cela... Retenez seulement que j'ai été coupable envers Jeanne qui a tout supporté avec une si admirable sérénité que je pouvais me demander si elle savait... Il a fallu m'accuser moi-même pour acquérir la certitude que je ne lui apprenais rien.

Vve RENAUDIN

Ta colère s'explique de moins en moins... Si tu l'as, comme tu le prétends, lâchement attaquée, elle a été très généreuse...

JULIE

D'une générosité à faire vomir !... Tandis qu'elle dérobait ma faute aux regards du monde entier, elle révélait l'odieux secret à une personne, rien qu'une, mais précisément la seule dont je redoutais le jugement : elle disait tout à Henri... Je m'étais enterrée vive pour emporter l'estime de cet homme, et Jeanne a voulu me perdre dans son esprit. Le jour de la première communion de sa fille, il s'était

souvenu de moi avec émotion... Eh bien, à la même époque sa femme s'inquiétait de ce qu'il m'oubliait si peu. Ne pouvant anéantir ma personne, elle tuait ma réputation.

Vve RENAUDIN

C'est abominable de parler comme si entre elle et toi la partie était égale... Jeanne a été unie à Henri par un sacrement... (Long silence.)

JULIE, frappée de terreur, à voie basse

Unie à lui par un sacrement... Tout est là !... Merci, Maman, de me le faire comprendre !... Une fois de plus je suis coupable et j'en demande humblement pardon à Dieu !... Jeanne a usé d'un droit sacré, et en le lui reprochant je me conduisais comme une misérable pécheresse. A l'avenir elle sera ma sœur, je vous le promets... J'y mettrai toute ma bonne volonté.

Vve RENAUDIN

Tu réussiras, j'en suis certaine.

JULIE

Je serai soutenue par la pensée qu'elle n'est pas arrivée à me rendre odieuse à Henri, dont la dernière parole a été pour ordonner à sa fille de se confier entièrement à moi.

Vve RENAUDIN

Jeanne est loin de faire obstacle à la réalisation

de ce vœu... Preuve qu'au lieu de chercher à te nuire elle a été d'accord avec son mari pour mettre un intérêt dans ta vie...

JULIE

C'est encore vrai !... Prions Dieu de m'éclairer et de faire triompher en moi son esprit de justice...

Vve RENAUDIN

Et surtout qu'il te fasse apprécier ce qu'il y a d'agréable dans ta situation qui s'arrange beaucoup mieux que je n'espérais... On t'a fait partout le meilleur accueil... Ton entrée aux Enfants de Marie a été un véritable triomphe... Tu seras présidente après moi... (Julie hausse les épaules.) Laisse-toi donc aller à sourire une fois !... (Entre Barbe.)

SCÈNE II

JULIE, Vve RENAUDIN, BARBE

Vve RENAUDIN

Qu'est-ce qu'il y a, Barbe ?

BARBE

Une belle visite pour mademoiselle Julie... Une jeune dame, oh mais, tout ce qu'il y a de chic... (Tendant une carte à Julie.) Et puis, voilà son nom...

JULIE, lisant.

Marquise de Frévoir!... O quelle joie!... Odile de Saint-Hilaire, qui a épousé le marquis de Frévoir...

Vve RENAUDIN

Une de tes anciennes élèves?

JULIE

Oui... Celle que j'ai le plus aimée!...

Vve RENAUDIN

Je te laisse pour aller récolter mes fleurs (Mettant d'énormes lunettes bleues.) Tu vois, je m'équipe contre le soleil... (Faisant un mouvement pour s'en aller, puis revenant sur ses pas.) Mon sécateur que j'oubliais... Oh non, il est dans le panier... Quand elle sera partie, viens me raconter les nouvelles...

JULIE, qui grillait d'impatience de voir disparaître sa mère, pendant qu'elle s'éloigne.

Barbe, voyons... Vous restez là, plantée... Mais appelez-la donc... Où est-elle?... (Au même instant, une jeune femme, élégante, jolie, rieuse, moqueuse, bouscule Barbe qui sort et accourt vers Julie.)

SCÈNE III

JULIE, ODILE

ODILE, se précipitant au cou de Julie.

Ici!... (Julie se penche vers la figure d'Odile et presse successivement ses deux joues sur les deux joues qui lui sont offertes.) Oh!

non !... Pas comme ça !... Vous embrassez encore comme les nonnes, en jouant des cymbales avec vos joues... Ce n'est pas de jeu, ma... j'allais dire ma mère... A-t-on jamais vu ?... Au fait, comment dire ?

JULIE

On m'appelle Mademoiselle.

ODILE

Eh bien, voici pour vous, Mademoiselle. (Elle applique deux baisers retentissants sur les joues de Julie.) A l'avenir, prenez modèle là-dessus... Hein, c'est mon tour de vous faire la leçon...

JULIE, souriant.

Toujours la même !...

ODILE

Il y a six mois vous avez répondu à la lettre où je vous annonçais mon mariage, que j'étais à jamais perdue pour vous... Je l'étais si peu que nous sommes voisines.

JULIE

Pourtant votre château n'est-il pas dans les Vosges ?

ODILE

Nous recevons l'hospitalité d'un vieil oncle de mon mari, à trois lieues d'ici... Un de ces oncles qu'on soigne... Tant que nous ne lui aurons pas fermé les yeux nous ne le quitterons guère.

JULIE

Comment avez-vous appris mon changement d'existence ?

ODILE

Claire Dupré se trouve en ce moment chez son grand-père le conservateur des forêts, qui est ami de notre oncle et administrateur de ses bois. Hier nous avions à déjeuner le conservateur et Claire. Pensez si elle et moi nous avons parlé de vous !...

JULIE

C'est très mal à elle de n'être pas encore venue me voir !...

ODILE

Ne l'accusez pas... Elle était arrivée le matin et son grand-père lui avait à peine laissé le temps de se débarbouiller avant de nous l'amener.

JULIE

Arrivée le matin et déjà renseignée sur mes faits et gestes !

ODILE

Elle avait eu de vos nouvelles par Christine Laval, votre parente, qui lui écrit souvent. Il paraît que la jeune fille, ainsi que nous toutes, a été prise à vos séductions.

JULIE, blessée.

Je ne sais ce que vous entendez par mes séductions... Christine sent que je lui suis attachée, comme je l'ai été à d'autres, vous en particulier, pour mon malheur...

ODILE, riant.

En quoi ai-je mérité ce coup de griffe ?

JULIE, souriant.

En me quittant pour aller vers la vie... Christine également m'abandonnera.

ODILE

Est-elle vraiment fiancée avec M. Georges Pierrard, comme on le prétend ?

JULIE

Je crois, en effet, qu'il est question d'un mariage.

ODILE

C'est ce que nous a dit Claire. Alors l'oncle nous a raconté un fait-divers tragi-comique dont ce M. Pierrard vient d'être le héros. Il avait pour maîtresse la fille d'un de nos métayers à laquelle il a signifié son congé dès qu'il s'est occupé de votre cousine. La délaissée a fait semblant de s'empoisonner avec des allumettes, mais l'indigestion qu'elle a réussi à se donner a été guérie en cinq minutes par une cuillerée d'ipéca. Son père menaçait de laver dans le sang le déshonneur de sa fille qui en était à son vingt-cinquième amant. On avait eu tant de fois l'occasion de le calmer, ce papa féroce, qu'on savait la façon de s'y prendre. Une petite somme versée par le délinquant lui a procuré la liberté de se consacrer à son nouvel amour.

JULIE

Ce monsieur Pierrard est un homme abominable !...

ODILE, gaîment.

Mais non !... Il est à l'âge où l'on s'amuse.

JULIE, amèrement.

Il sème la haine et le désespoir : ne blâmez pas : il s'amuse !...

ODILE

L'été dernier, dans l'arène de Saint-Sébastien, je voyais un taureau ruisselant d'une sueur d'agonie, le mufle barbouillé d'une bave sanglante, et prêt à fondre sur un de ses persécuteurs, lequel se trouvant pris de trop court, criait à ses compagnons, en leur montrant l'animal exaspéré : « Amusez-le pendant que je recule un peu... » C'est ce qu'ils firent en plantant quelques banderilles dans le cuir de la bête... Il y a, croyez-moi, bien des manières de s'amuser.

JULIE

Vous parlez avec une légèreté !... Et vous étiez parmi nos meilleures !...

ODILE, riant.

On frémit à l'idée de ce que deviennent celles qui étaient parmi les pires !...

JULIE, tristement.

Cette vision vous paraîtrait moins drôle si vous

aviez perdu votre jeunesse à vouloir former des chrétiennes.

ODILE

Si nous sommes des chrétiennes tièdes, nous vous conservons une chaude affection... C'est consolant!... Quant à M. Pierrard, je suis désolée que mes bavardages lui aient fait tort dans votre estime.

JULIE

Ce tort n'est peut-être pas irréparable... Je sais, hélas! que bien des hommes deviennent d'excellents pères de famille après de scandaleuses jeunesses... Croyez-vous, au moins, que M. Pierrard aime sérieusement Christine?

ODILE

Cela, oui!... Le courage qu'il a eu d'affronter d'assez grands ennuis pour appartenir exclusivement à ses espérances, le prouve... De l'avis de tous ceux qui le connaissent, il rendra sa femme très heureuse...

JULIE

Voilà qui me rassure un peu... (Entre Christine.)

SCÈNE IV

JULIE, ODILE, CHRISTINE

JULIE

Précisément celle dont nous parlions... Venez, Christine, que je vous présente à une autre de mes

enfants, Odile de Saint-Hilaire... Je devrais dire : Mme la marquise de Frévoir...

CHRISTINE, à Odile.

Je vous connais déjà, Madame. Je ne rencontre jamais Claire Dupré sans qu'elle me cite vos spirituelles reparties.

ODILE, montrant Julie.

Pourvu que cette personne austère ne vous les fasse pas prendre en grippe !...

CHRISTINE

Je vous assure que ma cousine a le caractère très gai et ce n'est pas elle qui nous empêchera de plaisanter lorsque vous viendrez goûter avec Claire et moi. Vous voyez, je parle déjà comme si nous étions amies...

ODILE

Si cela dépend de moi, nous le serons... Cependant...

CHRISTINE

Vous en doutez?...

ODILE

Je vous expliquerai mon hésitation un jour où je serai moins pressée. Pour le moment, il faut que je vous quitte... Mon mari m'a donné un quart d'heure à passer ici, pendant qu'il portait chez l'armurier un fusil qu'il a détraqué !... Il m'attend avec une patience qui n'est pas à toute épreuve... (A Julie.) Au revoir ma mère... Ah zut !... Je suis

incorrigible !... (Se jetant au cou de Julie.) Au moins que je vous embrasse : c'est toujours de saison... (A Christine.) A bientôt, Mademoiselle... Ne vous dérangez pas, je connais le chemin. (Elle sort.)

SCÈNE V

JULIE, CHRISTINE

JULIE

Croyez-moi, ce n'est pas une amie pour vous... La pernicieuse influence du monde ne l'a pas épargnée...

CHRISTINE

Vous faites bien de me prévenir... La prochaine fois, je l'accueillerai plus froidement. Ma chère Julie, — vous voyez, je vous obéis en vous appelant par votre petit nom, — ma chère Julie, hier soir, mon fiancé est venu à la maison, et, vraiment, il a été si charmant que je me suis sentie toute gênée pour lui répondre. Je me disais que son inclination méritait d'être payée de retour, mais vous m'avez rendue prudente en me montrant la nécessité d'être mieux renseignée sur sa conduite et ses sentiments religieux... Il en est résulté que le pauvre garçon est parti désolé de m'avoir trouvée maussade. J'en suis moi-même navrée et pourtant je ne laisserai pas mon affection s'exprimer librement, tant que je ne saurai pas s'il en est digne. Vous m'avez promis de vous informer. Avez-vous appris quelque chose ?...

JULIE, embarrassée.

Rien de décisif... Attendons...

CHRISTINE

Heureusement vous êtes là pour m'encourager... Je ne puis plus me passer de nos longues causeries... Mon âme ne s'ouvre complètement que pour vous.

JULIE

Il ne faut pas que cette confiance fasse tort à l'autorité de votre mère.

CHRISTINE

Maman, je l'aime beaucoup, mais il entre dans sa tendresse trop de souci de mon bonheur matériel, tandis que vous préparez mon éternité! Je sens qu'auprès de vous mon âme s'élève et s'ennoblit. Je m'estime davantage depuis que je vous vois tous les jours. Vraiment, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Si seulement une trouvaille que j'ai faite hier pouvait vous intéresser. En ce moment on met à sec, pour la nettoyer, la petite pièce d'eau qui se trouve devant notre maison...

JULIE

Que de fois, lorsque j'étais enfant, je m'y suis amusée à jeter du pain aux poissons rouges.

CHRISTINE

Pendant le déjeuner des ouvriers, je flânais par à et j'ai aperçu un objet qui sortait de la vase, un

objet un peu brillant... Je l'ai ramené avec un rateau... C'est une miniature sur bois, dans un cadre autrefois doré ; miniature qui vous ressemble autant qu'on en peut juger, car l'humidité l'a fortement détériorée.

JULIE

Qu'en avez-vous fait ?...

CHRISTINE

Voici... (Elle tend à Julie un petit paquet, enveloppé d'un journal qu'elle tenait à la main.)

JULIE, après avoir déballé le paquet et regardé le contenu. Froidement.

Ceci a été mon portrait.

CHRISTINE

Je m'en doutais... Est-ce qu'il n'y a pas eu quelque chose d'écrit, au dos ?... (Elle reprend le portrait.) Donnez, que je nettoie la boue. (Elle mouille de salive un coin de son mouchoir et frotte le revers du portrait.) Décidément, c'est effacé... Tout de même, ne dirait-on pas le mot : Henri... Tenez, là...

JULIE, affectant un calme dédaigneux

Henri, oui... Henri Laval, votre père... Je me souviens de lui avoir donné mon portrait accompagné d'une phrase quelconque.

CHRISTINE

Mais ce portrait au fond de l'eau... Pourquoi ?

JULIE

La peinture s'était peut-être abîmée. On vend maintenant des couleurs si peu solides.

CHRISTINE

C'est égal!... Je suis scandalisée de voir jeter à l'eau l'image d'une cousine, comme un petit chat crevé.

JULIE, souriant.

Une véritable profanation!... Avez-vous montré ce débris à votre mère?

CHRISTINE

Non... Elle est encore si triste!... Cela n'aurait qu'à réveiller une vieille histoire.

JULIE

Vous avez bien fait. (Reprenant le portrait.) Puis-je le garder?

CHRISTINE, riant.

Le beau cadeau!

JULIE, très sombre.

Il a sa valeur! (Long silence. Julie s'absorbe dans la contemplation du portrait.)

CHRISTINE, l'observant.

Julie, vous n'êtes guère plus forte que maman contre les vieilles histoires.

JULIE, levant la tête brusquement.

Moi?

CHRISTINE

Est-ce que je ne vois pas vos mains qui tremblent ? ... et des larmes?... J'ai eu tort d'apporter cela.

JULIE

Il y a, en effet, de vieilles, très vieilles histoires qui me font pleurer. J'en suis quitte pour une courte émotion, comme vous voyez. (Elle s'efforce de sourire.)

CHRISTINE

Est-ce que je me trompe? Il me semble qu'un chagrin a dû vous pousser dans le temps à entrer au Sacré-Cœur.

JULIE

Le bon Dieu ne m'a pas envoyé la grâce d'une vocation spontanée... Il a fallu de lourdes peines pour me conduire à lui. Cette peinture est de la même époque. Voilà toute la chose.

CHRISTINE

Un homme que vous aimiez a eu des torts envers vous?

JULIE

Je ne prononcerai pas un mot de blâme contre une personne à laquelle mon affection restera fidèle jusque dans l'autre vie.

CHRISTINE

Il s'agit de mon père, n'est-ce pas ?

JULIE

Oui. Que cela vous serve de leçon, Christine. Vous savez combien il était noble et bon, malgré cela j'ai cruellement souffert par lui. Jugez du danger que court une jeune fille qui s'attache à un être vulgaire, esclave des plus bas instincts.

CHRISTINE

Mon Dieu, est-ce qu'en disant cela, vous penseriez à Georges ?

JULIE

Pour vous répondre avec une franchise absolue, j'aurais besoin de mieux connaître votre caractère... Êtes-vous la femme forte qui fait passer l'intérêt de son salut avant les affections périssables d'ici-bas ?

CHRISTINE

Je l'espère... Le plus grande obligation que je vous ai, c'est de m'avoir éclairée sur l'énergie dont je serais capable pour sauver mon âme si elle était en péril.

JULIE

Supposez pourtant que votre fiancé soit l'ennemi...

CHRISTINE

Aucun motif humain ne me ferait renoncer à Georges, mais nos devoirs envers Dieu sont au-dessus de toute discussion.

JULIE

Bien, mon enfant !...

CHRISTINE

Seulement, je ne vois pas comment, auprès de Georges, mon salut serait compromis.

JULIE

La vie conjugale comporte une terrifiante intimité. Votre mari parlant de vous dira : ma moitié... Avec l'air de plaisanter, il énoncera une vérité sinistre. La vierge pure risque d'être la moitié d'un débauché, la créature née pour la vie éternelle se rive à un cadavre.

CHRISTINE

En revanche, quel bonheur si on devient la moitié d'un héros ou d'un saint !...

JULIE

Oh! quant à cela, d'accord !... Moi-même, j'avais rêvé de m'unir à votre père. Appuyé sur lui j'aurais trouvé moins aride le chemin du ciel. Oui, le sacrement du mariage est une institution divine. Seulement le mari et la femme vivent dans une dépendance mutuelle si complète que l'un ne peut pas commettre un péché sans que l'autre subisse une flétrissure. A eux deux, ils n'ont plus qu'une conscience. Accepteriez-vous d'arriver devant le juge suprême avec les responsabilités d'un infâme séducteur... Voilà pourtant ce qui vous menace...

CHRISTINE

Au cas où j'épouserais Georges?... Vous disiez à l'instant que vous n'aviez rien appris de décisif.

JULIE

J'ai lâchement reculé devant le chagrin que j'allais vous faire. Mais la vue de ce portrait me rappelle au sentiment du devoir. Si l'être délicat qu'était votre père a jeté aux ordures un souvenir sacré, de quoi sera capable celui qui se signale par son inconduite ? Un M. Pierrard, par exemple...

CHRISTINE

Je suis au supplice !... Apprenez-moi ce que vous savez.

JULIE

En m'écoutant, vous allez peut-être sourire, comme tout à l'heure mon élève préférée pendant qu'elle me révélait le scandale. Un jeune homme s'amuse... Quoi de plus naturel ?...

CHRISTINE, *tirant son mouchoir et s'essuyant les yeux.*

Ayez pitié... Est-ce que Georges en aime une autre ?...

JULIE

Bien au contraire, pour le quart d'heure, c'est vous qu'il aime. Vous lui plaisez tellement qu'il s'est dégoûté d'une jeune fille dont il avait fait sa maîtresse. La pauvre abandonnée a voulu se suicider, et n'a pas réussi... Son père allait la venger, mais on l'a désarmé... La fille désespérée et le père en courroux sont d'un ridicule classique... Quant à vous, Christine, vous êtes le personnage applaudi, la rivale heureuse, la triomphatrice. Voyons, courage ! Ne pleurez pas !

CHRISTINE, se raidissant contre la douleur

Je serai forte, mais le premier moment...

JULIE

Est rude !... Assister à l'effondrement d'un idéal... Je connais cela...

CHRISTINE

Je sais ce que vous feriez à ma place.

JULIE

Oui, mais j'agirais en contradiction avec le genre humain. M. Pierrard est un homme sérieux, plein d'avenir, très estimé et que la plupart des mères de famille s'empresseraient de choisir pour gendre.

CHRISTINE

N'avoir qu'une conscience avec lui !... Être de moitié dans ses crimes !... Quelle horreur !... Merci, Julie, de m'avoir ouvert les yeux !...

JULIE

Vous, du moins, vous êtes une vraie chrétienne avec laquelle je n'ai plus à redouter les déceptions que m'ont apportées tant de jeunes filles !...

CHRISTINE

Mon chagrin est très grand, mais votre approbation me soutiendra jusqu'au bout. C'est maman qui m'inquiète. Elle tenait énormément à ce mariage... Comprendra-t-elle mes raisons de le rompre... J'ai peur qu'elle ne les trouve pas assez graves.

JULIE

Mon enfant, elles sont de la plus haute gravité pour nous qui avons la foi...

SCÈNE VI

JULIE, CHRISTINE, Vve RENAUDIN

Cette dernière revient avec son panier rempli de fleurs, son grand chapeau, de vieux gants, les lunettes bleues, et tout en parlant se débarrasse de son attirail de jardinage.

Vve RENAUDIN

Eh bien, c'est du joli !... Laisser une vieille femme s'exténuer au grand soleil pendant que vous restez à ne rien faire !... (A Christine.) Je travaillais pour le bon Dieu, tu n'aurais pas dû l'oublier !

CHRISTINE, avec un sentiment profond.

Le bon Dieu n'y perdra rien, allez, tante !...

Vve RENAUDIN

Oui, on dit cela... Tu n'es pas à l'âge où il fera de bien brillantes affaires avec toi.

CHRISTINE, d'un ton mystérieux.

On ne peut pas savoir !... (Consultant la pendule.) Mon Dieu, déjà cinq heures ! Maman doit se demander ce que je deviens...

Vve RENAUDIN

Reste encore un peu ; elle viendra te chercher et nous aurons le plaisir de la voir.

CHRISTINE

Non, il vaut mieux que j'aille la rejoindre... Au revoir, tante. (Elle lui tend le front. A Julie.) A demain, n'est-ce pas ?...

JULIE

Oui, Christine, à demain. (Elles s'embrassent. Christine sort.)

SCÈNE VII

JULIE, Vve RENAUDIN

Vve RENAUDIN, la suivant des yeux.

Elle est toute pâlotte, cette petite... On devrait la purger... Et puis, tu la rendras nerveuse à force de causer. Cela m'agace de voir s'éterniser vos colloques. C'est pour cela que je l'ai grondée de n'être pas venue m'aider à cueillir mes fleurs. Si vous aviez fait une partie de volants sur la pelouse, je me serais bien gardée de vous déranger.

JULIE

Nos conversations ne peuvent que la pousser au bien.

Vve RENAUDIN

Tu ne t'en aperçois pas, avec son air tranquille, c'est une tête chaude que cette fillette. Ne viens-tu pas de l'entendre ?... « Le Bon Dieu n'y perdra rien !... On ne peut pas savoir ! »... Prends garde qu'elle n'aille prendre ta place au couvent.

JULIE

Quand cela serait!...

Vve RENAUDIN

Tu t'en es bien trouvée, n'est-ce pas ?

JULIE

Je n'avais pas la vocation. Une foule d'autres l'ont.

Vve RENAUDIN

Et puis songe à sa mère qui resterait seule. Sa position serait lamentable. Elle n'est pas de force à supporter l'isolement. Ce serait sa fin.

JULIE, les yeux étincelants, mais la voix molle et d'un ton neutre.

Quelle idée !

RIDEAU

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

JULIE, JEANNE

Julie est seule, faisant du crochet. Entre Jeanne.

JEANNE

Comment allez-vous, Julie ?... Seule ?

JULIE

Je garde la maison. Ma mère est allée à sa ferme de Belle-Fontaine pour des réparations.

JEANNE

Cela tombe à merveille. Nous pourrons causer tranquillement.

JULIE

Où est Christine ?

JEANNE

Je l'ai laissée au jardin... comme il s'agissait précisément d'elle...

JULIE, affectant la surprise.

Ah !...

JEANNE

Il faut bien l'avouer, je tenais énormément à ce mariage. Peu de fortune de part et d'autre, mais une belle carrière du côté de Georges, et, vraiment, depuis que nous sommes en danger de le perdre, je m'aperçois que je le considérais déjà comme un fils. Il aime tant Christine!... Pauvre garçon... Il est venu me confier ses peines... J'avais le cœur gros de ne pouvoir lui donner la moindre espérance, puisque la résolution de Christine paraît irrévocable. Il s'est expliqué très franchement sur son aventure. On ne peut pas lui reprocher d'avoir séduit une jeune fille honnête. Celle qu'il fréquentait avait un déplorable passé. Elle a maladroitement joué une comédie de suicide qui n'a trompé personne. Quant au père, c'est un triste individu qui s'entend avec sa fille pour exploiter ceux qu'elle attire. Vous voyez que tout cela est bien banal. J'ai essayé de le faire comprendre à Christine. Elle a répondu par des phrases d'un mysticisme tellement exalté que j'en suis restée follement inquiète. Elle est sombre, rude, comme frappée de terreur. Quelques mots qui lui sont échappés me font craindre qu'elle n'ait le projet d'entrer en religion.

JULIE

Elle ne m'a rien dit de précis à ce sujet.

JEANNE

Enfin, croyez-vous cela possible ?

JULIE, *avec un regard dur.*

Probable même.

JEANNE

Vous le dites sans frémir !... Soutiendrez-vous qu'elle a la vocation ?... Ah ! plût au Ciel !... je n'aurais à pleurer que sur ma propre solitude... Mais non !... Il fallait l'entendre, il y a quelques semaines, toute à la joie d'être fiancée !... Je vous le garantis, elle ne songeait guère au cloître. Et puis voilà qu'une brusque apparition des tristes réalités de la vie anéantit en elle tout espoir de bonheur... Quel avenir devant elle !... Pendant des années malheureuse au couvent, ou bien, si elle renonce, un retour désolé parmi nous qui ne la comprendrons plus.

JULIE, *avec un sourire amer.*

Tout à fait mon histoire !...

JEANNE

Raison de plus pour avoir pitié !... Sauvez-la !...

JULIE

Est-ce donc sauver Christine que l'empêcher de se donner à Dieu ?... Si je n'ai pas su correspondre à la grâce est-ce un motif pour que votre fille s'en montre également indigne ?...

JEANNE

Une femme qui n'apporte pas à Dieu un cœur intact ne se plie pas à la vie religieuse. Vous le savez mieux que personne.

JULIE

Je pourrais, au contraire, citer plusieurs de mes anciennes compagnes qui, venues à Dieu avec des cœurs brisés ont goûté dès cette vie le bonheur des élus. Je serais la pire ennemie de votre fille en m'opposant à ses projets si elle se sent appelée par Dieu.

JEANNE

Ce n'est pas Dieu qui l'appelle mais vous...

JULIE

Étrange affirmation!...

JEANNE

C'est vous qui avez révélé à Christine les torts de son fiancé. Elle ne veut pas en convenir, mais elle n'avait parlé qu'à vous, le jour où je l'ai vue revenir à la maison toute bouleversée. En causant avec elle on discerne facilement que l'idée de sacrifice lui est inspirée par le désir de mériter l'approbation d'une personne austère dont elle est la fervente admiratrice. Le temps n'est pas loin où moi-même j'étais enthousiaste de vous, Julie. Aussi n'est-ce pas au hasard que je vous juge capable de monter la tête d'une jeune fille jusqu'à l'exaltation la plus folle. Observez attentivement Christine et vous constaterez que votre influence n'est pas bonne. Elle se figure que vous êtes impitoyable aux péchés les plus véniels et que vous méprisez nos modestes petites existences, sans vertus héroïques ni désirs sublimes. Pour se mettre à l'unisson elle

se montre exigeante et chercheuse de complications morales. Avant de vous avoir connue elle était si gaie et gentille! Vous paraissez!... Plus d'air heureux, de physionomie ouverte!... Entre elle et moi plus d'intimité... Vous ne savez pas ce que nous étions... Il ne lui était pas arrivé une fois depuis sa naissance de me cacher une pensée ou une action... Et voilà qu'elle prend la résolution la plus grave de sa vie: renvoyer un honnête homme qu'elle avait promis d'épouser, sans même songer à m'avertir!... Et c'est moi qui vous l'ai amenée! N'avez-vous donc pas senti ce qu'il y avait d'affectueux dans ma façon d'agir? Nous ne pouvions pas devenir très liées, et pourtant je vous devinais si seule!... Alors j'ai eu l'inspiration de vous donner en ma fille une charmante petite amie... Un rayon de soleil dans votre existence!... N'éteignez pas le rayon!...

JULIE

Oui, vous faites l'aumône d'un sourire d'enfant à une existence dévastée par vous.

JEANNE

A vos yeux je serai donc éternellement celle qui a volé le cœur d'Henri?... Hélas, combien alors j'étais loin de savoir que j'acceptais le bien d'une autre!... Je croyais que quand on aime c'est pour toujours... Et quand même j'aurais été une méchante rivale, n'êtes-vous pas assez vengée?... Dieu lui-même vous est venu en aide en m'arrachant autant de larmes que mes yeux pouvaient en ver-

ser. Ne suis-je pas veuve?... Que vous faut-il encore?... M'enlever ma fille?... Ah non, c'est trop!... Souvenez-vous, Julie... quand on m'a rapportée sur mon lit, mourante par votre faute, ma première parole a été pour vous demander... On croyait que je ne passerais pas la nuit... Vous êtes venue, presque provocante, résolue à braver l'accusation que vous me supposiez prête à porter contre vous. Je vois encore votre figure convulsée lorsque silencieusement je vous ai tendu la main. Toute autre femme à votre place, comprenant que je pardonnais, n'aurait pas pu réprimer un mouvement de joie. Mais si vos colères sont terribles, votre âme, lorsqu'elle est touchée, va jusqu'au bout de l'héroïsme. Simplement, sans phrases, vous m'avez annoncé votre entrée au couvent et souhaité une heureuse guérison... Nous nous sommes quittées sur une impression de mutuelle réconciliation. A votre retour vous m'avez parlé presque tendrement. Pourquoi, tout à coup, êtes-vous contre moi? Vous ai-je peinée sans le vouloir?...

JULIE

Mon unique consolation était de penser qu'Henri gardait de moi un touchant souvenir. C'était une illusion dernière, une faiblesse inguérissable, et s'il y avait faute à entretenir un pareil sentiment dans une âme de religieuse, je n'osais me l'avouer tant elle était douce... Je rapportais ici ce bien modeste rêve... Il me semblait certain qu'Henri n'était pas mort sans avoir envoyé un message de paix à son inconsolable amie... A mon arrivée,

qu'est-ce que j'apprends de votre bouche ?... Que vous avez tout raconté à Henri... Je le hantais... Ma figure sacrifiée vous semblait redoutable encore... Vous avez tenté d'en faire un objet d'horreur...

JEANNE

Si cela était, je m'y serais bien mal prise... Christine m'a confié ce que son père mourant l'avait chargée de vous dire...

JULIE

Votre tentative a échoué, mais l'intention y était... Certes vous n'aviez rien à céder de votre dignité d'épouse... Je ne conteste pas votre droit... Mais confondue par votre générosité je suis allée murer ma jeunesse dans un cachot et vous m'avez laissé faire. A mon retour je vous ai exprimé mon admiration en termes enflammés et vous m'avez laissé dire... Malgré mon désir d'être charitable, je ne puis pas me dissimuler que je me suis pâmée devant une magnanimité de carton...

JEANNE

Comment pouvez-vous communier chaque jour avec un pareil ressentiment plein le cœur ?...

JULIE

Chaque fois que je m'approche de la sainte table, je supplie mon Sauveur de fortifier en moi l'esprit de justice qui veut que je supporte tout de vous après que vous avez tant souffert par moi. Je

suis exaucée, car je ne découvre pas dans mon cœur le moindre ressentiment.

JEANNE

Pourtant Christine expiera l'erreur de sa mère.

JULIE

Ma conduite à l'égard de Christine s'inspire des intérêts les plus élevés de son âme. Je vous plains si vous ne le comprenez pas... (On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête devant la maison.)

JEANNE, écoutant.

Sans doute votre mère qui revient de la campagne?...

JULIE, allant à la fenêtre.

Non, c'est la marquise de Frévoir, mon ancienne élève... Je l'attendais... Un mot arrivé ce matin par la poste me prévenait de sa visite.

JEANNE

Quand elle sera partie, il faut que nous causions encore... Je vais attendre dans la chambre de ma tante.

JULIE

Comme vous voudrez... (Jeanne sort, Julie va ouvrir la porte, semble surprise de ne pas voir immédiatement Odette, qui arrive au bout d'un instant.)

SCÈNE II

JULIE, ODETTE

JULIE, avec impatience.

Arrivez donc !... Où étiez-vous passée ?... (Elles s'embrassent.)

ODETTE

La porte du jardin était ouverte, et supposant que, par ce beau soleil, vous y étiez peut-être, j'y ai jeté un coup d'œil... Mal m'en a pris : je me suis trouvée nez à nez avec la jeune Christine Laval.

JULIE

Vous vous en plaignez ?...

ODETTE

Je prenais mon air le plus affable pour aller à elle... Mais elle m'a carrément tourné le dos.

JULIE

Elle ne vous a pas reconnue.

ODETTE, haussant les épaules.

Allons donc !... Il faut en prendre mon parti !... Votre cousine ne se soucie pas d'entrer en relations avec moi. Dites-lui de ma part qu'elle est une pimbèche.

JULIE

Je me garderai de lui appliquer une épithète

qu'elle ne mérite pas. Elle a en ce moment des préoccupations qui ont pu la rendre distraite.

ODETTE, ironiquement.

Distraite au point de me toiser avec sa mine la plus dédaigneuse avant de me tourner le dos. Et savez-vous pourquoi elle me regardait ainsi du haut en bas ?... Tout simplement, ma bonne demoiselle, parce que vous l'avez persuadée de mon indignité... J'ai été au couvent une de vos enfants chéries, et je n'ai qu'à me rappeler comment vous nous gouverniez pour deviner ce qui se passe entre Christine et vous... Lorsque vous vous empariez d'une jeune âme vous prétendiez régner sur elle sans partage... Vous aviez toujours une ou deux préférées, dont vous vous occupiez avec un dévouement admirable mais tyrannique. M'arrivait-il, en promenade ou en récréation, de ne pas causer exclusivement avec vous, j'avais à subir de véritables scènes.

JULIE, protestant.

Oh ! par exemple !...

ODETTE, riant.

Oui, j'exagère... Vous vous borniez à être d'une humeur massacrante. Chaque fois que je prenais une camarade en amitié, vous opériez aussitôt un savant déballage de ses défauts qui me détournait d'elle. Ne suis-je pas en droit d'en conclure que les mauvaises dispositions de Christine à mon endroit viennent de ce que vous avez étalé à ses yeux mes petits travers ?...

JULIE

C'est exact... J'ai fait cela !...

ODETTE

Je l'aurais parié!... Je savais également que loyale et franche comme vous l'êtes, vous n'hésiteriez pas à le reconnaître...

JULIE

J'ai la volonté de toujours dire la vérité, mais vous m'apprenez comment on peut être menteuse sans le savoir, car je n'avais pas conscience de vous avoir fait un tort immérité dans l'estime de Christine, pas plus qu'autrefois je ne m'étais aperçue des accès de mauvaise humeur dont vous aviez à souffrir.

ODETTE

Vous étiez bien trop bonne pour faire souffrir... On vous voyait jalouse et on souriait...

JULIE

Parlez, parlez!... J'ai besoin de savoir!... On souriait, dites-vous ?...

ODETTE

Oh ! pas méchamment, je vous assure... Pas une maîtresse n'était plus aimée et respectée que vous... Votre esprit nous charmait et malgré notre inexpérience nous comprenions ce que vos vertus vous coûtaient.

JULIE

Vous soupçonniez donc que je n'avais pas la vocation ?...

ODETTE

On nous apprenait qu'une religieuse doit être morte au monde et nous étions déjà suffisamment femmes pour saluer en vous le plus passionné des cœurs de femmes.

JULIE

La passion que Dieu a mise en moi, je l'appliquais à des œuvres pieuses avec un tel acharnement que ma santé déclinait. Mon ardeur qui me soutenait en ce monde, m'emportait dans l'autre.

ODETTE

Cela non plus, ne nous échappait pas : aussi vous regardions-nous comme une sainte.

JULIE

Ah ne profanez pas ce nom en l'appliquant à une pauvre pécheresse !... Considérez seulement que je sacrifiais ma vie à la sanctification de vos âmes et pardonnez-moi mes colères lorsqu'il m'arrive de découvrir qu'une de mes anciennes élèves n'est pas fervente chrétienne... Vous, par exemple, Odette, que n'ai-je pas fait pour asseoir vos convictions sur des fondements inébranlables ?... Vous êtes remarquablement intelligente, et c'est à votre intelligence que je m'adressais...

ODETTE

Oui, pendant que les autres mères nous enjoi-

gnaient de croire sans même essayer de comprendre, vous me faisiez un véritable cours de philosophie...

JULIE

En nous accordant la raison, Dieu n'a-t-il pas voulu nous fournir un moyen d'arriver jusqu'à lui ?... Vous l'avez constaté vous-même, lorsque, sans recourir à la révélation, nous avons conclu à l'existence de Dieu et à l'immortalité de l'âme.

ODETTE, riant.

C'est vous qui avez conclu ma chère et bonne maîtresse, moi pas.

JULIE

Pourtant vous sembliez intéressée par nos recherches.

ODETTE

Au plus haut point... Seulement, j'avais, quand nous les avons entreprises, une foi pleine de sécurité, et à la fin je me débattais au milieu d'innombrables objections.

JULIE

Pourquoi ne m'en avoir pas dit un mot?

ODETTE

Oui, pour vous affoler, nous précipiter dans de cruelles discussions, et nous rendre l'existence impossible !... J'ai préféré vous regarder voguer à pleines voiles vers la certitude bénie, pendant que je ramais péniblement vers le doute.

JULIE

Et cela, parce que mon caractère emporté vous faisait peur ?

ODETTE

Peur, non pas pour moi, mais pour vous qui preniez tout tellement à cœur...

JULIE

Le doute qui vous tourmentait alors, en êtes-vous guérie ?...

ODETTE

J'observe ma religion... Ce n'est pas à des gens comme nous de renier le passé.

JULIE

Ainsi vous n'êtes plus qu'une chrétienne d'occasion... Et cela par ma faute, parce que dans mon orgueil je me suis crue capable de guider votre esprit jusqu'à des hauteurs qui ne m'étaient pas accessibles... J'ai causé à votre âme un tort d'autant plus irréparable, qu'à vos yeux ce n'est peut-être pas un tort... Si je me jetais à vos pieds, comme j'en suis tentée, pour vous demander pardon, vous me regarderiez comme une folle.

ODETTE

Ce qui subsiste de meilleur en moi vient de vous !

JULIE

Ne cherchez pas à me rassurer : Dieu vous

envoie pour m'aider à voir clair dans les réduits obscurs de ma conscience... Ce n'est pas à vous seule que j'ai fait du mal. Mon caractère jaloux, mon ardeur conquérante qui, autrefois, provoquaient les sourires de mes élèves, m'ont rendue odieusement criminelle. Odette, je vous en prie, laissez-moi... Venez demain... Plus tard vous risqueriez de ne plus me trouver...

ODETTE

Oui, demain...

JULIE

Merci, et maintenant partez ! partez !... Dieu m'attend !... (Elle tombe à genoux, accoudée à l'assise d'un fauteuil, la figure dans les mains. Odette se penche, l'embrasse sur le haut du front, puis s'éloigne sans que Julie ait fait le moindre mouvement.)

SCÈNE III

JULIE, puis JEANNE, CHRISTINE

Au bout d'un instant, entre Jeanne suivie de Christine. Elles viennent jusqu'au milieu de l'appartement sans apercevoir Julie, masquée par le dossier du fauteuil contre lequel elle est toujours prosternée

JEANNE

Je l'ai prévenue que je reviendrais... Elle doit avoir accompagné la visiteuse jusqu'à sa voiture... Attendons-la...

CHRISTINE

Si vous y tenez, Maman...

JEANNE

Je veux la confondre en ta présence.

CHRISTINE

Encore une fois, elle n'est pas responsable de ma résolution.

JEANNE

Tu n'es pas d'âge à mesurer la perfidie humaine. On se sert de toi pour crucifier ta mère...

JULIE, relevant la tête, mais restant agenouillée.

Elle a raison, Christine... Je suis indigne de la confiance que vous m'accordez... Je vous ai poussée dans une direction funeste. Je m'en accuse à genoux...

CHRISTINE, courant à elle.

Julie, vous écoutiez!... Ma chère Julie!... Voyons, relevez-vous!... Vite, ou bien je ne veux rien entendre!... (L'obligeant et l'aidant à se lever.) Comment m'auriez-vous poussée dans une direction funeste?... Vous ne me donniez pas de conseils. En causant de mon avenir vous m'avez fait envisager la beauté du mariage chrétien et dépeint l'horreur des unions mal assorties. Si j'ai réfléchi et pris une résolution héroïque...

JULIE, interrompant.

C'est que j'étais à vos côtés comme un mauvais génie...

CHRISTINE

Cela jamais!

JULIE

Odette, piquée de votre froideur qu'elle attribue à mon influence, vient de me présenter une peinture de mon caractère d'après ses souvenirs du couvent. J'avais entrepris de démontrer à de pieuses jeunes filles les grandes vérités de la foi, avec l'unique secours des maigres notions de philosophie que j'avais péniblement acquises. Dans mon orgueil je croyais armer pour le bon combat de ferventes chrétiennes. Eh bien je sais, à n'en pouvoir douter, que mon enseignement troublait de jeunes âmes dans la sécurité de leur foi. Quelle épouvantable vision!... J'ai éloigné de Dieu des cœurs qui lui appartenaient!... J'ai été leur mauvais génie!...

CHRISTINE

Elles n'ont pas été à votre hauteur!

JULIE

Écoutez ce que m'a encore appris Odette... Lorsque je m'intéressais à une élève, je l'entourais de soins infinis. J'imitais le Bon Pasteur qui porte sa brebis sur ses épaules. Seulement, à mes élues, il n'y avait plus qu'une amitié permise : la mienne. Ma préférée témoignait-elle de l'affection à une camarade, aussitôt je trouvais moyen de la lui rendre odieuse. Oh je ne calomniais pas, je ne médisais même pas, si ce terme implique la volonté de nuire à la réputation du prochain... Je remplissais le devoir de mettre l'âme qui m'intéressait, en garde contre un péril. Je n'avais pas conscience d'être ce que tout le monde savait que j'étais... Diabolique-

ment jalouse !... Christine, reconnaissez-vous la femme que vous avez vue à l'œuvre ?... Odette va devenir votre amie... Prévenue par moi, vous lui tournez le dos... Vous adorez votre fiancé... Je creuse un abîme entre lui et vous...

CHRISTINE

Sa mauvaise conduite est pourtant une réalité...

JULIE

Il y a plusieurs façons d'envisager une même réalité... Au moment où Odette m'a dénoncé les égarements de Georges, je l'ai plaint d'avoir offensé Dieu sans songer le moins du monde que son mariage avec vous devenait impossible, et il ne me semblait même pas utile de vous répéter ce que j'étais en train d'apprendre... Mais vous m'apportez ce portrait que votre père avait jeté dans la boue et aussitôt voilà mes dispositions changées... (Tout en parlant elle a montré le portrait resté sur une table.)

JEANNE, reconnaissant le portrait.

Julie, j'étais inquiète... Je souffrais... Un jour ce portrait m'est tombé sous la main... Il était chez mon mari, au fond d'un tiroir... Je l'ai fait disparaître...

JULIE

Si j'avais su !... Mais j'ai cru qu'Henri avait profané mon image... Sous le coup de l'injure je me suis révoltée... Christine m'avait à peine montré sa trouvaille que je ripostais en me voilant la face devant les abominations dont je chargeais son fiancé.

Ce que je puis dire pour ma défense, c'est qu'il n'est pas sorti de ma bouche une parole qui ne fût sincère... Lorsque je vous adjurais, au nom du salut de votre âme, de renoncer à une alliance avilissante, je n'étais pas hypocrite. Il a fallu pour m'ouvrir les yeux sur la vraie nature de mon indignation, l'ironie complimenteuse d'Odette qui affirmait en souriant que malgré les exigences de mon caractère passionné, j'étais une sainte. Ah misérable sainteté, dont le Tentateur se fait un allié pour nous perdre !... Vertu à double tranchant qui à la bonne parole associe la calomnie !... Oui, Christine, j'ai calomnié votre fiancé lorsque je prétendais que votre conscience ne pourrait pas se conserver pure auprès de lui. J'aurais dû proclamer qu'au lieu de subir la contagion de ses défauts, vous étiez sûre de rencontrer en lui une tendresse respectueuse de vos croyances et un attachement qui vous permettrait de l'entraîner vers Dieu. Votre mère m'a suppliée de le juger avec moins de rigueur, elle a essayé de m'inspirer un peu de l'indulgence que Jésus témoignait à la pécheresse, je l'ai repoussée durement. C'est elle pourtant qui avait raison. Elle a de la vie et du monde une expérience que je n'ai pas. Vous ne pouvez pas savoir à quel point elle est digne d'admiration. Il y a dans mon passé un crime dont elle a été victime et dont je n'ai pas porté le déshonneur grâce à sa générosité. Et cependant pour voir pleurer cette admirable femme, je vous ménageais un lamentable avenir. Tout ce qu'il y a de noble dans votre âme, je l'exaltais à rebours. Je prétendais qu'une honnête

fille n'accepte pas un cœur qui s'est déjà donné. Je disais cela, n'est-ce pas ?... et vous m'avez vue mendier les miettes du cœur de votre père, un cœur qui se détournait de moi et me laissait vieillir dans l'abandon.

CHRISTINE, se jetant dans les bras de Jeanne.

Maman je devine tout !... A l'avenir je n'écouterai plus d'autres conseils que les vôtres...

JULIE, à Jeanne.

Elle vous est rendue... Mon passage ne laissera pas de ruines.

CHRISTINE, à Julie.

Oh ! quant à ça, n'ayez aucune crainte... (Montrant sa mère.) Sous sa protection je suis sûre d'être heureuse... Partons-nous, Maman ?...

JEANNE, montrant Julie.

Christine... embrasse-la... N'oublie jamais le dernier vœu de ton père... (Christine, qui déjà s'éloignait, revient sur ses pas et embrasse Julie avec une gêne marquée.)

JULIE

Merci, Jeanne !... Je ne vous demande pas d'autre pardon... A une âme comme la vôtre, ce serait faire injure... Adieu !... Ne revenez pas avant deux ou trois jours...

JEANNE

J'attendrai votre appel. (Christine est déjà dehors, sa mère la rejoint.)

SCÈNE IV

JULIE, puis Vve RENAUDIN, BARBE

Julie, presque défaillante, va se réfugier dans l'embrasure d'une fenêtre, le front appuyé contre un carreau. Après quelques instants, se fait entendre l'arrivée d'une voiture qui s'arrête devant la maison, puis l'envahissement de celle-ci par les voyageurs. Paroles dans le vestibule, claquements de portes, recommandations, exclamations, et, pour finir, entrée tumulteuse de Mme Renaudin escortée de Barbe. Elles apportent des paniers, des volailles, des branchages, des légumes.

Vve RENAUDIN

La belle journée !... Tu as été bien sotte de rester toute seule à t'ennuyer... Ne dis pas le contraire !... Le temps t'a paru long !... Tu fais une figure !... Est-ce que tu es malade ?...

JULIE

Non, je vous assure.

Vve RENAUDIN

Cela t'aurait amusée de voir tous les changements qu'on a faits à la ferme... Un véritable petit palais, maintenant... Ah c'est que les fermiers sont des messieurs exigeants !... Il leur faut des peintures à l'huile et des plinthes... Et justement il y avait à l'étable un veau, né hier, pas beaucoup plus gros qu'un chat... Et regarde tout ce que nous apportons : des œufs, du beurre, d'excellentes salades, du muguet, des asperges... La fermière a obtenu qu'on lui bâtirait une laiterie neuve, mais nous l'avons pillée de fond en comble.

BARBE, triomphante.

Et puis, Mademoiselle, voici le plus joli pour la bonne bouche... Devinez quoi... (Elle s'approche de Julie et présente ses deux mains réunies de façon à former comme une boite, l'une servant de couvercle à l'autre.)

JULIE

Un oiseau !... Je vois son bec entre vos doigts.

BARBE

Justement !... Un petit merle... (Entr'ouvrant légèrement les doigts). Voyez... Est-il mignon !...

JULIE, tendant la main pour le prendre.

Donnez.

BARBE, le faisant glisser avec précaution dans la main de Julie.

Attention !... Ne le laissez pas échapper... Malgré qu'il ne mange pas encore seul, il vole déjà bien.

JULIE, regardant l'oiseau

Comme son cœur bat !...

BARBE

C'est qu'aussi vous le tenez à pleines mains...

JULIE, à l'oiseau.

Pauvre petit, on va te mettre en cage... prisonnier, toute la vie !... Sautiller du perchoir à la mangeoire et de la mangeoire au perchoir... et tristement chanter !...

BARBE

Tenez, rendez-le-moi...

JULIE, offrant sa main ouverte sur laquelle l'oiseau est mort.

Le voilà !...

BARBE

Vous l'avez tué !...

JULIE

En serrant si peu ! Il a moins souffert qu'à étouffer pendant des années.

BARBE

Ah bien merci !... On vous en donnera des bêtes à soigner !... (Elle sort furieuse.)

SCÈNE V

JULIE, Vve RENAUDIN.

Vve RENAUDIN

Vraiment Julie, tu n'as pas de cœur !... Quelle cruauté !...

JULIE, avec emportement.

La cruauté c'est d'enfermer entre des barreaux une créature née pour voler à tire d'ailes... (Se dominant.) Maman, je viens de vous mettre en colère pour la dernière fois... Ne me grondez pas trop... J'ai longuement réfléchi... La liberté ne me réussit pas... Pendant trop d'années j'ai été un instrument docile

entre les mains des supérieures ; je ne sais plus faire usage de ma volonté... J'ai pris une grande résolution.

Vve RENAUDIN

Rentrer au Sacré-Cœur ?

JULIE

Oui...

Vve RENAUDIN

Raconte tout ce que tu voudras : tu te sauves devant un mort... Si tu avais vu mettre dans le cercueil et descendre dans la fosse les restes de ce pauvre Henri, tu ne te souviendrais plus de lui que dans tes prières... Mais pour toi il continue d'habiter la ville... Eh bien, s'il te gêne parmi nous, pourquoi n'irais-tu pas t'établir dans notre ferme de Belle-Fontaine ?... Nous y avons un appartement de maître qu'on vient justement de repeindre à neuf.

JULIE

Si je cherchais un refuge contre le souvenir d'Henri, j'accepterais. Mais, quand je commets un crime, c'est au couvent que je vais l'expier...

Vve RENAUDIN

Allons bon ! Te voilà de nouveau criminelle... Toujours ces maudits scrupules qui te mettent la cervelle à l'envers !...

JULIE

Admettons, Maman... Mon scrupule me chassera d'ici ce soir même...

Vve RENAUDIN, l'embrassant et s'essuyant les yeux.

Ah, mon enfant, encore une croix que le bon Dieu m'envoie !... Enfin, j'ai tant à faire avec mes œuvres que je n'ai guère le temps de dorloter mes peines. Quant à toi, une vie très occupée est nécessaire à ta nature ardente. Tes élèves te manquaient.

JULIE

Je n'aurai plus d'élèves... Je m'emparais des jeunes âmes trop pour moi-même et pas assez pour Dieu. Je serai sœur converse...

Vve RENAUDIN

J'espère bien que la supérieure n'admettra pas qu'avec tes grandes qualités tu deviennes sœur lingère ou tourière... D'ailleurs, qu'on fasse de toi ce qu'on voudra, je vais encore te perdre !... Seulement, comme ton pauvre père n'est plus là pour me réclamer, j'irai te voir...

JULIE

Vous logerez au couvent... On y reçoit quelques dames en chambre...

Vve RENAUDIN

D'abord je m'y sentirai bien plus chez moi qu'à

l'hôtel, et puis vois comme ce sera gentil !... Nous aurons pendant plusieurs jours la sensation que tu me donnes l'hospitalité dans ton ménage... (Un silence.) Tu permets... Je vais jeter un coup d'œil à la cuisine... Barbe range toujours les provisions en dépit du bon sens... Je reviens... (Elle s'en va.)

JULIE, seule.

Ah s'il n'y avait pas l'autre vie !...

RIDEAU

HISTORIQUE

DE

« LES FOSSILES »

HISTORIQUE

DE

« LES FOSSILES »

En 1893 vivait un marquis de X..., habitant une grande partie de l'année la terre dont il portait le nom, nom très ancien et très beau. Le marquis était grand chasseur ainsi que ses trois fils et moi-même. Notre passion commune nous rendait bons camarades. Un jour la comtesse de G..., fille du marquis, me raconta ceci : — Vous savez que mon père n'a pas grande fortune, et l'idée qu'à sa mort aucun de ses fils ne sera assez riche pour prendre dans sa part d'héritage la terre de X... le met au supplice. Songez donc !... Vendre la propriété à laquelle est attaché son nom ! Aussi a-t-il supplié ses enfants de renoncer à une partie de sa future succession en faveur de leur frère aîné, de façon à le laisser maître du château et du domaine. Mon mari m'a généreusement autorisée à consentir, mes frères qui sont très attachés à nos souvenirs de famille, n'ont pas hésité devant le sacrifice qui leur était demandé. A coup sûr, la résolution que nous avons prise va per-

mettre à mon frère de faire un beau mariage, et de rendre à notre maison son ancienne splendeur. Mon père est fou de joie !...

— Et si votre frère n'a pas d'enfants, ou s'il n'a que des filles, à quoi auront servi vos belles combinaisons ?

— Dieu, si papa vous entendait! s'écria la comtesse. Il en perdrait le sommeil...

— Il me fait rire, cet homme, avec ses idées d'un autre âge !... Si vraiment son fils ne lui fournissait pas un petit-fils pour perpétuer sa race, il serait capable de fabriquer lui-même un garçon à une femme de chambre de madame votre mère, et viendrait à bout, à tout prix, de le greffer sur la souche stérile...

Je disais là une énormité, car le brave marquis était un excellent époux et rien dans son passé n'autorisait pareille supposition. Le sujet des *Fossiles* n'en tenait pas moins tout entier dans ma réponse à la comtesse, et j'étais bien placé, dans le milieu qui m'avait vu naître, pour en tirer parti.

Cela se passait précisément à une époque où j'étais remplir d'ardeur au travail. *L'Envers d'une Sainte* entrait en répétitions au Théâtre-Libre. Les cerveaux ont, comme les volcans, des périodes d'activité... Eh bien, mon cerveau était, à ce moment-là, en pleine éruption. *Les Fossiles* ont été écrits à Paris, du 5 au 27 octobre 1891, pendant que j'assistais aux efforts désespérés d'Antoine pour découvrir la cabotine géniale capable de jouer ma sainte défroquée.

Le titre primitif de ma pièce fut : *Mortel Hiver*

et il resta tel aussi longtemps que je m'absorbai dans l'anecdote sur laquelle je construisais mon drame ; puis l'idée du rôle de la noblesse se dégageant peu à peu, il devint : *les Fossiles.*

Aussitôt après la représentation de *l'Envers d'une Sainte*, j'envoyai à la Comédie-Française le manuscrit de ma nouvelle pièce. Je l'adressais à Claretie avec l'idée que mon récent succès littéraire serait d'un grand poids sur sa décision. Il me répondit sèchement que la Comédie-Française n'admettait que des pièces pouvant être écoutées par ce qu'on appelait autrefois « les honnêtes gens » et *les Fossiles* n'étant pas, selon lui, dans ce cas, il me les renvoyait.

Il fut alors convenu entre Antoine et moi que ma pièce serait jouée par la troupe du Théâtre-Libre au commencement de la saison suivante. C'est ce qui eut lieu. La pièce fut mise en répétitions dès la rentrée, avec Mlle Bady dans le rôle de Claire et Antoine dans celui du duc, et la représentation vérifia une fois de plus l'exactitude des prévisions d'Antoine. Il m'avait dit, on se le rappelle, que *l'Envers d'une Sainte* me vaudrait une belle situation littéraire et me ferait dénier le don d'auteur dramatique, don que je manifesterais bientôt après de façon éclatante. Eh bien, Jules Lemaître avait placé *l'Envers d'une Sainte* au même niveau que les œuvres d'Ibsen, ce qui était, en ce temps-là, le plus beau compliment qu'on pût faire à un penseur. Fouquier avait mis ma pièce au-dessus des *Corbeaux* de Becque et au même rang que *les Liaisons dangereuses* alors portées aux nues par

un groupe de lettrés. Il est vrai que le même Fouquier reconnaissait que la pièce était très ennuyeuse, tandis que Sarcey, qui ne mâchait pas les mots, déclarait qu'elle était crevante. La première moitié de la prophétie d'Antoine s'était donc vérifiée, nous allons voir comment se réalisa la seconde. C'est Sarcey qui va nous fournir un amusant échantillon du revirement qui se manifesta. A la fin de son feuilleton sur ma première pièce l'infaillible oracle avait formulé ce jugement sans appel : « Je n'ose pas dire que c'est sans talent parce qu'il y a là-dedans certaines qualités de style sobre et ferme qui marquent un écrivain ; mais un écrivain dramatique, jamais !... » Cependant il se trouvait en présence d'un fait indiscutable : La représentation des *Fossiles* avait été profondément émouvante. Comment le constater sans se donner tort à lui-même ? Lorsqu'on tient le sceptre de la critique on ne se déjuge pas d'un trait de plume. Il faut procéder par gradations. Voici la première étape de la conversion de Sarcey :

« Le Théâtre-Libre nous a donné la première représentation d'un drame en quatre actes, *les Fossiles*, de M. François de Curel. *Les Fossiles* ne sont pas la première œuvre de M. F. de Curel. Nous avions eu déjà de lui *l'Envers d'une Sainte*, une pièce qui nous avait paru quelque peu nébuleuse, mais qui ne nous avait pas laissés indifférents. Nous en avions conclu que M. de Curel, s'il n'était pas un homme de théâtre, si les idées chez lui ne prenaient pas naturellement la forme dramatique, possédait au moins ce mérite d'avoir

des idées à lui, des idées rares et curieuses, au service desquelles il savait mettre une prose subtile tout ensemble, et énergique.

« M. de Curel sera-t-il un écrivain dramatique, a-t-il le don ? Je n'en sais rien encore après avoir entendu *les Fossiles*. Il est vrai de dire que la pièce a été si mal jouée qu'il était presque impossible d'en saisir le sens. Les acteurs, au lieu de nous traduire les personnages aux yeux, semblaient prendre à tâche de nous les dénaturer ou de nous les cacher...

« Il y a dans ce drame beaucoup de maladresses, beaucoup de longueurs, beaucoup d'obscurités, mais ce n'est pas une œuvre indifférente. Elle est, à mon avis, bien supérieure à *l'Envers d'une Sainte*, et peut-être, si elle eût été mieux jouée, si une main experte eût corrigé quelques gaucheries, émondé par-ci par-là le dialogue, peut-être aurait-elle remporté un succès éclatant. Elle nous laisse encore incertains, non sur la qualité d'esprit de M. de Curel, qui est de premier ordre, mais sur ses aptitudes au théâtre. Il n'a pas encore trouvé sa forme, mais rien ne nous dit qu'il ne la trouvera pas. Je jurerais, au contraire, que M. Hervieu, l'auteur des *Paroles restent*, ne fera jamais de théâtre de sa vie. Pour M. de Curel je suis encore dans le doute. » (*Le Temps*, 5 décembre 1892.)

Est-ce assez habilement préparé ?... « J'avais dit jamais ; à présent je dis peut-être ! » Reste à décréter : « Ça y est !... » Admirez par quel savant détour il y parvient :

« J'ai reçu, à propos de mon dernier feuilleton sur

les Fossiles, une lettre du directeur du Théâtre-Libre, et comme elle m'a paru intéressante, je lui ai demandé l'autorisation de la reproduire dans le journal. La voici :

« Mon cher maitre,

« Oui, vous avez mille fois raison, et tout le monde avec vous ; nous avons indignement massacré la pièce de Curel. Au reste, nous ne nous faisons guère d'illusions à ce sujet, ni lui, ni moi.

« Et, voici pourquoi :

« C'est que le Théâtre-Libre ne peut pas avoir de troupe. Comment voulez-vous que je puisse ainsi, avec les très maigres ressources dont je dispose et qui suffisent à peine à payer la salle, les décors et du papier pour les programmes, réunir et grouper une véritable troupe ?...

« Nous sommes, au début de cette année, complètement démontés. Faites le compte de ceux de l'an dernier qui commençaient à se sentir les coudes :

« Grand est au Vaudeville ;

« Janvier à l'Odéon ;

« Luce Colas au Vaudeville ;

« Damoye à l'Odéon ;

« Mlle Valdey à Bordeaux ;

« France à la Porte-Saint-Martin, etc., etc.

« Aussitôt que l'un de mes camarades commence à marcher un peu, on me l'enlève et il me reste à en chercher d'autres.

« L'interprétation ne devrait donc avoir chez nous qu'une importance secondaire. Je suis bien plus content de vous avoir découvert *les Fossiles* dans

un tas de manuscrits et de vous avoir amené de Curel que vexé d'avoir mal joué la comédie. Moi, là-dedans, je suis comme ces petits boutiquiers établis qui n'ont pas le moyen de se payer un employé ; je balaye la boutique et je porte les lettres. L'essentiel, c'est de continuer à garder pour les jeunes gens la certitude d'être lus et joués, même très mal, ce qui vaut mieux que de ne l'être pas du tout. Ils trouveront des comédiens de talent ailleurs.

« Vous êtes tout de même bien aimable pour nous. Vous pouviez nous traiter plus sévèrement, et vous savez combien je vous suis profondément reconnaissant de tout ce que vous faites pour nous.

« Votre

ANTOINE. »

« Il y a du vrai, et beaucoup de vrai dans les doléances d'Antoine. Les artistes en quête d'engagements viennent le trouver, jouent une ou deux pièces avec lui et lui faussent compagnie aussitôt que, s'étant fait au Théâtre-Libre un petit nom, ils trouvent à gagner de l'argent autre part. Mais je ferai remarquer à Antoine que, depuis le jour où il a fondé le Théâtre-Libre, il s'est trouvé aux prises avec les mêmes difficultés, ce qui ne l'a pas empêché de nous donner parfois des pièces extrêmement bien jouées.

« Il doit donc y avoir à cet échec, qu'il reconnaît de si bonne grâce, d'autres raisons qu'il ne soupçonne pas ou qu'il ne veut pas dire. Il y en a d'autres, en effet, et si j'y insiste, c'est que les réflexions

que je vais présenter visent plus haut et portent plus loin que le Théâtre-Libre.

« Antoine s'est évertué de son mieux à supprimer ce que nous appelions autrefois l'art de la diction. C'est lui qui a le premier, avec beaucoup d'intelligence, d'ailleurs, et une merveilleuse ténacité, appliqué le principe qu'il faut parler sur le théâtre comme on parle dans la vie. Est-ce que dans la vie on parle très haut, quand on est seul avec un ami ou que l'on cause avec une femme ? Est-ce que l'on prend la peine d'articuler toutes les syllabes et de donner aux mots de valeur une accentuation particulière ? Y a-t-il même des mots de valeur dans la conversation ordinaire ? Qu'est-ce que c'est que ça, des mots de valeur ? On dégoise sa phrase, comme elle vient, le plus vite qu'on peut ; l'autre comprend toujours, suppléant par le sens général à ce qu'il n'a pas entendu, et parfois même, s'il n'a pas saisi, interrompant l'interlocuteur par un : « Vous dites ? » qui l'oblige à recommencer. Mais il n'y a pas de mal à cela. Dans la vie on a le temps.

« Ce procédé, ou plutôt, cette absence de procédés, dans la façon de dire, peut n'avoir aucun inconvénient dans certaines pièces où l'on ne cherche, en effet, à transporter sur le théâtre que les réalités vulgaires et plates de la vie. Il est clair que s'il ne s'agit que de dire, comme le Bourgeois gentilhomme : « Nicole, apportez-moi mes pantoufles et me donnez mon bonnet de nuit, », on peut précipiter le débit : la phrase, comme il le remarquait lui-même ingénûment, est de la prose et une prose qui ne mérite pas qu'on s'y arrête.

« J'accorderai même que dans ces œuvres-là le « bafouillement » — pardon de ce terme, mais c'est le terme technique de l'argot du théâtre ! — j'accorderai donc que le bafouillement fasse merveille, car il y a une harmonie secrète entre le texte et la façon dont il est dit. Quand une ménagère surveille son pot-au-feu qui bout, goûte le bouillon, et regrette de n'y avoir pas mis assez de carottes ou de navets, car la soupe est meilleure quand il y a beaucoup de légumes, — je lui sais gré d'exprimer entre haut et bas cette vérité incontestable et si la moitié m'en échappe, c'est une perte médiocre.

« Le système d'Antoine est donc excellent, — il est admissible, tout au moins, — dans la plupart des pièces qu'il a jouées ; mais il est insuffisant, il est même détestable, aussitôt qu'on veut l'appliquer à des œuvres où l'auteur ne s'est pas contenté de jeter sur la scène une tranche de vie. *Les Fossiles*, il n'y a pas à dire, c'est un drame « idéaliste ». Jules Lemaître a dit le vrai mot dans son feuilleton, c'est une tragédie. Eh bien ! on ne peut pas, on ne doit pas dire une tragédie comme une scène populaire de Henri Monnier.

« Au premier acte, vous vous rappelez peut-être que Robert de Chantemelle est phtisique et que les médecins appelés en consultation viennent de lui ordonner le climat de Nice, sans autre espoir que de prolonger ses jours de quelques mois. C'est une observation que tout le monde a pu faire : dans la maison d'un malade, tout le monde, instinctivement, baisse la voix en parlant et marche d'un pas suspendu. Comme au Théâtre-Libre il s'agit tou-

jours de serrer le plus près possible la réalité, les personnages en scène parlent tout bas et fort vite. Il n'y aurait pas grand mal, en effet, s'ils n'avaient à se dire, comme dans les autres pièces du même théâtre : « La tisane est-elle chaude ?... L'avez-vous bien sucrée ? S'il ne veut pas la boire, insistez. Le médecin a recommandé qu'il la prît », et autres balivernes naturalistes.

« C'est que, point du tout, M. de Curel expose dans ce premier acte l'idée philosophique de sa pièce et la situation d'où il tirera tous les développements ultérieurs. Impossible d'en saisir un traître mot. Là ce n'est pas seulement à l'insuffisance des acteurs qu'il faut s'en prendre, c'est le système que j'accuse. Un système déplorable, contre lequel je ne cesserai de protester, car il fait en ce moment de grands ravages dans tous nos théâtres, et la Comédie-Française, elle-même, a de larges taches phylloxériques. Oui, voilà que sur cette vaste scène, devant ce public qui s'étage à quatre rangs de loges, il se trouve des artistes qui, lorsqu'on s'avise de poser une phrase, s'écrient ironiquement : « Ah le vieux jeu, alors ! Il n'en faut plus ! Vous n'êtes pas dans le train ». Sous prétexte de naturel, ils parlent comme on parle, quand on parle mal ; ils se fourrent le plus loin de la rampe qu'ils peuvent pour causer dans les petits coins de leurs affaires sans se soucier du public qui est venu pour les entendre. Le public, pour eux, n'existe pas. Est-ce que, dans la vie réelle, il y a un public ? Eh bien ? Le théâtre c'est la vie réelle. Ils font donc abstraction du public, sauf pourtant, j'imagine, à

l'heure où il s'agit de dresser les comptes et de partager les bénéfices.

« Antoine a donc eu le tort d'appliquer son système de diction à un genre d'ouvrages qui ne le comportait pas, qui même y était réfractaire. Il a également soumis la pièce de Curel à ses procédés ordinaires de mise en scène, il a eu tort. Dans les œuvres qu'il nous joue habituellement il est nécessaire qu'il pousse jusqu'à la minutie le soin des accessoires, qu'il suspende, par exemple, s'il vous transporte chez un boucher, de vrais quartiers de viande aux crocs de la boutique ; mais qu'a-t-on besoin, dans une pièce purement et sévèrement idéaliste, de ces bahuts, de ces crédences, de tout cet attirail de mobilier qui exige pour être mis en place une grande demi-heure d'entr'acte ? Peignez-moi tout cela sur la toile, vous aurez un entr'acte de deux minutes et nous ne ferons attention qu'au dialogue, parce qu'il n'y a, dans ces sortes d'ouvrages, que le dialogue qui soit intéressant.

« Antoine qui est sans cesse obligé, comme il nous le dit, de renouveler sa troupe, aurait pu assurément trouver sur le pavé de Paris de jeunes artistes ambitieux d'imiter Mounet-Sully et Mme Sarah-Bernhardt ; il y en a de tels, et ceux-là, si insuffisants qu'ils eussent pu être, auraient au moins joué dans le ton et dans le mouvement, ce que les siens n'ont pas fait. Il aurait pu de même simplifier la mise en scène et la mettre en harmonie avec l'austérité de l'œuvre ; mais il est l'homme d'un système.

« Après cela, je ne puis lui en vouloir. C'est précisément parce qu'il a les idées très arrêtées qu'il est

arrivé, sans autres ressources que beaucoup d'intelligence et de talent, à remuer le monde dramatique, et à créer un mouvement d'esprits, qui, après dix années, ne semble pas encore avoir épuisé toute son énergie. Est-ce que nous le discuterions si passionnément si ce n'était pas un impresario de grande valeur ? Il a tout a fait raison quand il dit que mieux encore vaut avoir mal joué *les Fossiles* que de ne les avoir pas joués du tout. Il nous a ainsi engagés à les lire, car nous avons à cette heure la brochure entre les mains.

« Je ne suis pas éloigné de croire, après lecture faite, que si M. de Curel avait rencontré un Montigny et qu'il eût, sur ses indications, consenti à remanier la pièce, pratiqué des coupures, et corrigé quelques gaucheries d'exécution, *les Fossiles* auraient remporté un succès éclatant sur un grand théâtre. A cette heure, mieux vaut que l'auteur n'y songe plus et qu'il pense à nous en écrire une autre. Il y a déjà chez lui un progrès sensible de *l'Envers d'une Sainte* aux *Fossiles*. L'idée première, dans cette seconde œuvre, se dégage plus aisément et plus clairement ; le dialogue est plus scénique, la situation forme coup de théâtre. Nous croyons que pour M. de Curel le temps des épreuves est passé et que la nouvelle œuvre qu'il apportera aux directeurs se heurtera à des portes moins hermétiquement fermées. L'honneur en reviendra à Antoine. » (*Le Temps*, 12 décembre 1892.)

— Affreux Antoine ! Il est cause de tout, avec sa manie de parler bas et de choisir des acteurs qui marmottent entre leurs dents. Je n'avais rien en-

tendu ! C'est seulement à la lecture que j'ai découvert à quel point Curel est doué pour le théâtre. Pour lui le temps des épreuves est passé. Hardi ! La route est belle !

Passez, muscade ! Sarcey a enfin réussi à me sacrer dramaturge !...

La tâche de ceux qui m'avaient fait quelque crédit était plus facile et ils s'en tiraient à meilleur compte.

Fouquier disait dans *le Figaro :*

« Telle est cette œuvre en qui on trouve un réel sentiment de grandeur, un reflet des romanesques récits de Mme Sand sur les vieilles races qui disparaissent et les antiques maisons qui s'écroulent, quelque chose, en un mot, qui n'est pas le fait du premier venu et sort de la banalité trop routinière du théâtre. Je ne vois pas à faire de comparaison avec *le Prince d'Aurec :* ici on nous montre la noblesse se compromettant par son contact avec le monde facile ; là on nous la fait voir périssant de son orgueil et de son isolement. Ce n'est pas du tout la même chose. »

Jules Lemaître, dans *les Débats :*

« ... Car c'est bien une tragédie, et cornélienne, attendu que c'est une tragédie de la volonté et que la bonne nature et la simple morale y sont l'une et l'autre héroïquement immolées à une orgueilleuse chimère. Comme le jeune Horace sacrifie à la patrie les affections du sang, ou mieux encore, comme Rodelinde sacrifie l'amour maternel au devoir de la vengeance et comme Cléopâtre, plutôt que de descendre du trône, en jonche les degrés des cadavres

de ses deux fils, ainsi les personnages des *Fossiles* oublient fastueusement, les uns leurs sentiments naturels, les autres les règles les plus élémentaires de la morale bourgeoise, pour assurer la survivance du vieux nom des Chantemelle, survivance dont je ne puis dire à quel point nous nous moquons.

« Eh bien, non, j'ai tort, nous ne nous en moquons pas tant que cela ! Ce qui élargit l'intérêt du drame, c'est que le sentiment qui pousse tous les membres de la noble famille aux immolations inhumaines, est, dans son essence, un sentiment humain, plébéien, presque autant qu'aristocratique. On a vu des paysans et même des épiciers capables d'étranges choses pour l'avantage de se survivre dans un héritier mâle, porteur du nom. Et l'on comprend que ce sentiment s'exaspère jusqu'à la folie quand un nom est un beau nom, quand non seulement il a duré, mais qu'il a été publiquement connu pendant des siècles, quand il figure dans les manuels de l'histoire de France et quand ses derniers héritiers se trouvent placés dans les conditions particulières de vie privée et d'existence sociale que l'auteur des *Fossiles* a imaginées pour ses chers Chantemelle.

« Le drame est beau, logique, hardi, hautain d'allure. Il est l'œuvre d'une intelligence pénétrante et d'une imagination tournée au grand et même au très grand. Il est tout à fait digne de l'auteur de *l'Envers d'une Sainte*. Il a plus de dramatique extérieur que ce rare ouvrage et guère moins de dessous. Peut-être eût-il fallu, pour que le grand public le comprît et l'acceptât pleinement, nous expliquer dans un acte ou dans quelques scènes préliminaires

des personnages aussi exceptionnels, mais cette unique critique, ce n'est pas en mon nom que je la fais.»

René Doumic, dans *le Moniteur:*

« Les personnages de M. de Curel ne sont pas bâtis à notre taille et leurs sentiments excèdent la mesure commune. Héros et martyrs de l'orgueil aristocratique, ils sont des « monstres » à la façon dont les personnages de Corneille, héros de la volonté et martyrs du devoir, sont, eux aussi, des monstres. Les actes dont nous les voyons capables sont atroces. Le langage qu'on leur prête est plus éloigné du ton de la conversation qu'il n'est voisin du style d'une poésie hautaine. On a parlé, à propos de l'inspiration des *Fossiles*, de lyrisme et d'épopée. On en a parlé justement. Ce n'est ici ni une comédie ni un drame. C'est proprement une tragédie.»

J'ai raconté, à propos de *l'Envers d'une Sainte*, combien il était délicieux pour les jeunes auteurs d'être pris pour de grands génies par les acteurs du Théâtre-Libré. Nous étions des dieux et ils avaient la foi. Vingt ou trente ans avant d'avoir conquis la gloire on en peut mieux connaître la douceur que lorsqu'on la possède vraiment, les exaltations qui la préparent étant plus sincèrement démonstratives que les hommages qui lui font cortège. Je retrouve une interview de Mlle Bady, parue dans le *Gil-Blas* la veille de la première des *Fossiles*, et je ne puis résister au plaisir d'en citer quelques lignes qui feront passer à travers les pages de ce livre un souffle de l'atmosphère dans laquelle germaient nos célébrités.

« — Votre rôle vous ravit, n'est-ce pas ? »

« — Au delà de ce que je puis faire... Vous m'avez

parlé du *Prince d'Aurec* à propos des *Fossiles*. Mais il n'y a pas la moindre comparaison. *Les Fossiles*, entendez-vous, c'est un chef-d'œuvre... »

« Elle est toute droite, frémissante, statue provinciale de l'enthousiasme, n'ayant même pas vu mon sourire.

« Ah ! puissance de la suggestion !...

« — Vous avez quelque lecture ? »

« — Je vous avoue que je lis au hasard... Les jeunes premières de Dumas me révulsent... Tolstoï et Curel sont mes dieux. »

« — Et vos toilettes ?... »

« — Oh ! des robes à moi, toutes simples, très droites, que je portais autrefois. »

Si l'on veut bien considérer que pour me mettre au même rang que le gigantesque Tolstoï, Mlle Bady n'avait encore lu que les trois petits actes de *l'Envers d'une Sainte*, on trouvera que le journaliste avait mille fois raison de se ficher d'elle et de moi, par-dessus le marché. Mlle Bady, qui a parcouru la belle carrière que l'on sait, a le droit de sourire à son tour devant l'évocation de ce lointain souvenir, et, quant à moi, j'avais ri de bon cœur dès la première lecture de l'article.

En 1897, *le Repas du Lion*, qui venait d'être joué, avait fait sensation, et des amis que j'avais à la Comédie-Française m'informèrent que *les Fossiles* avaient les plus grandes chances d'être inscrits au répertoire de la maison, si je m'occupais de les y faire admettre. Je me conformai à ces indications. La pièce, lue au Comité par Le Bargy, fut acceptée. Il faut croire que « les honnêtes gens » de 1892 avaient

l'oreille plus sensible que ceux de 1897, auxquels cependant j'apportais une pièce considérablement modifiée, et pas dans le sens de la douceur. La version primitive des *Fossiles* montrait un domestique renvoyé se vengeant en apprenant à Robert que le duc, son père, avait été, en même temps que lui, l'amant de Mlle Vatrin. Faire dépendre une révélation aussi décisive d'une circonstance purement arbitraire, était une faute d'autant plus impardonnable que deux hommes énergiques et volontaires, tels que le duc et son fils, ayant l'un et l'autre de bonnes raisons pour s'attribuer la paternité d'un même enfant, devaient fatalement entrer en conflit. C'est guidé par ce raisonnement que j'ai écrit la grande scène entre le duc et Robert, scène douloureuse, que le public ne supporte pas sans souffrance, mais exigée par la situation et qui paraît si vraie que les plaintives exclamations des spectateurs ne se sont jamais transformées en cris de révolte.

La pièce était en répétitions au Théâtre-Français lorsqu'éclata l'incendie qui détruisit la salle de la rue de Richelieu. La Comédie-Française se réfugia au Théâtre de l'Odéon, et c'est là, pendant l'Exposition de 1900, que furent joués *les Fossiles* devant un public distrait, venu pour la grande kermesse et parfaitement incapable de prêter une attention soutenue à une œuvre âpre et violente. Aussi *les Fossiles* n'eurent-ils que 20 à 25 représentations. Ils n'ont jamais été repris depuis cette époque.

Lucerne, juin 1919.

LES FOSSILES

Pièce en quatre actes

Représentée pour la première fois, dans sa version primitive,
à Paris, sur le Théâtre-Libre, le 29 novembre 1892,
reprise, sous sa nouvelle forme,
par la troupe du Théâtre-Français, dans la salle de l'Odéon,
le 21 mai 1900.

PERSONNAGES

	En 1892.	En 1900.
	—	—
	MM.	
LE DUC DE CHANTEMELLE.	Antoine.	Paul Mounet.
ROBERT DE CHANTEMELLE.	Camis.	Le Bargy.
NICOLAS	Arquillière.	Laugier.
UN FERMIER	Pons-Arlès.	Ravet.
UN VOISIN DE CAMPAGNE .	Gémier.	Joliet.
UN DOMESTIQUE.	Verse.	Laty.
	Mmes	
LA DUCHESSE DE CHANTEMELLE	Besnier.	Pierson.
CLAIRE DE CHANTEMELLE.	Berthe Bady.	Bartet.
HÉLÈNE VATRIN.	Jeanne Dulac.	Wanda de Boncza.
UNE RELIGIEUSE	Méréane.	Delvair.

LES FOSSILES

ACTE PREMIER

A la campagne dans un manoir des Ardennes. Salle immense lambrissée de boiseries. A droite, fenêtres masquées par d'épais rideaux. A gauche, haute cheminée de pierre placée entre deux portes. Au fond, grande porte ouvrant sur un vestibule. Les murailles de la salle sont garnies de panoplies et de trophées de chasse, anciennes armures, arbres généalogiques, plans de domaines, etc.. Mobilier sévère, d'aspect féodal.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAIRE, puis UN DOMESTIQUE

C'est le soir, une seule lampe éclaire faiblement la salle. De temps en temps, le feu qui couve dans la cheminée jette de vives lueurs. Une tempête se lève : on entend par intervalles la plainte du vent.

Claire entre, regarde autour d'elle, va à la fenêtre et soulève le rideau pour voir au dehors, mais les volets intérieurs sont fermés. Gested' impatience. D'un pas rapide elle se dirige vers la porte du fond, et va sortir, quand arrive un domestique portant une charge de bois. Elle l'arrête et l'interroge.

CLAIRE

Il y a en bas un fiacre venu de la ville. Qu'est-ce que c'est ?

LE DOMESTIQUE

Les médecins, Mademoiselle.

CLAIRE

Comment, celui de Paris ?

LE DOMESTIQUE

Celui de Paris avec celui de la ville.

CLAIRE

Mais la consultation ne devait avoir lieu que demain ?

LE DOMESTIQUE

J'ai entendu ces messieurs raconter à Mme la duchesse que le docteur de Paris doit faire demain une communication à l'Académie des sciences. Alors il a télégraphié pour venir aujourd'hui. Sa dépêche n'est pas arrivée à cause du verglas qui a brisé les fils télégraphiques du côté de Sedan.

CLAIRE

Savez-vous si ces messieurs dîneront avec nous ?

LE DOMESTIQUE

Oh ! non, Mademoiselle. Ils n'ont même pas laissé dételer : pendant que je montais l'escalier en apportant du bois, on les entendait parler en bas avec Mme la duchesse. Ils doivent être partis.

CLAIRE

Mon père n'est pas rentré ?

LE DOMESTIQUE

Je n'ai vu personne.

CLAIRE

C'est bien ! (Elle va s'asseoir près d'une table placée au premier plan, et y reste accoudée, pensive. Le domestique pose la brassée de bois dans l'angle de la cheminée, met une bûche sur le feu et sort. Au bout d'un instant, Claire se lève, va ouvrir la porte du fond, écoute les bruits de la maison, puis revient à la cheminée et se chauffe debout, le front appuyé contre le linteau de pierre.)

SCÈNE II

LA DUCHESSE, CLAIRE

La duchesse entre par la porte du fond. Sa figure est très triste, ses yeux rougis d'avoir pleuré. Claire se retourne. La duchesse se précipite et la presse convulsivement dans ses bras.

LA DUCHESSE

Ton pauvre frère !

CLAIRE

Plus mal ?

LA DUCHESSE

Oh oui ! On l'envoie dans le Midi, mais il n'en reviendra pas, je le sais.

CLAIRE

Est-ce à ce point ?

LA DUCHESSE

Les médecins ne lui ont pas ménagé les belles promesses. J'ignore s'il les a crus. Pour moi, je voyais si bien qu'ils mentaient ! Je les ai suivis jusqu'à la voiture, et au moment où ils me disaient

adieu, sur le perron, les pieds dans la neige, sûre que Robert ne viendrait pas nous surprendre, j'ai exigé la vérité.

CLAIRE

Mais puisqu'on l'envoie dans le Midi !...

LA DUCHESSE

Il ne guérira pas !... Peut-être le climat de Nice le prolongera-t-il de quelques mois... peut-être !... (Dévorant ses larmes.) Ici, m'ont-ils dit, ce n'est plus qu'une question de jours... (Elle se laisse tomber sur une chaise, la figure dans son mouchoir. Claire, debout devant la cheminée, pleure aussi, mais en restant plus maîtresse d'elle-même.)

CLAIRE

Je veux encore espérer qu'ils exagèrent.

LA DUCHESSE

N'espérons plus qu'en Dieu !... (Un silence.) Ton père, quel coup pour lui !...

CLAIRE, sèchement.

Oui, très rude... Mais il trouvera moyen de l'adoucir... N'a-t-il pas son gibier, ses chiens, ses chevaux, que sais-je ?

LA DUCHESSE, sévèrement.

Claire, jamais tu ne laisses passer une occasion de dire quelque chose de désagréable pour ton père... Pourquoi ?... Cela ne date pas de loin... Autrefois tu parlais de lui avec adoration... D'où vient ce changement si brusque ?... D'où ?...

CLAIRE, avec embarras.

Mais non... aucun changement... J'ai peut-être une nature moins expansive que plus jeune, voilà tout... Soyez certaine que je n'en partage pas moins bien sincèrement la douleur qui attend papa.

LA DUCHESSE

Il aura un affreux chagrin, et tu as beau dire, ce n'est ni avec ses chiens, ni avec ses chevaux qu'il s'en distraira... D'abord, il aime beaucoup Robert, et puis... Peut-être pourrait-il se consoler, à la rigueur, et encore !... si Robert n'était pas fils unique, s'il avait un frère, pour que le titre de duc, le nom, ne s'éteignent pas... Tu comprends ?...

CLAIRE

Si je comprends !... (S'exaltant à mesure qu'elle parle) Les ducs de Chantemelle! Ils sont à toutes les pages de l'histoire de France !... C'est affreux que Robert soit si près de la fin, mais songer qu'après lui, toutes nos gloires, cette grandeur presque royale, ne seront plus qu'un souvenir !... J'ai beau n'être qu'une fille, j'étais si fière de m'appeler Chantemelle!... Autant que papa ! Ah ! tenez, oui, quand on y réfléchit, ce qu'il va souffrir tout à l'heure lorsqu'il rentrera et que nous lui dirons... Voyez-vous, Maman, je puis bien l'avouer, je comptais rester fille pour laisser à Robert ma part de tout... parce qu'un duc de Chantemelle doit soutenir son rang...

LA DUCHESSE

Vous êtes ainsi, ton père et toi... . et Robert lui-

même... Vous vivez dans le passé qui nous acclamait, sans comprendre à quel point le présent nous oublie... Les temps sont si changés !... Ah ! le duc de Chantemelle peut s'éteindre, il ne laissera aucun vide, aucun, vois-tu, que... (Elle sanglote.) que dans mon cœur de mère !

SCÈNE III

ROBERT, LA DUCHESSE, CLAIRE

Robert entre inaperçu pendant l'émotion des deux femmes. Mise très élégante. Figure pâle, aux yeux fiévreux, joues caves, poitrine rentrée. Décrépitude vaillante d'un phtisique qui lutte contre la mort. Il vient jusque tout contre la duchesse.

ROBERT

Allons, Maman, courage !... (Avec un sourire triste.) Je suis encore vivant !

LA DUCHESSE, se levant avec effroi.

Mon enfant !... Tu n'es nullement en danger... Ne va pas te figurer, au moins, que les médecins m'aient parlé en particulier. Tu sais ce qu'ils t'ont dit : l'hiver à Nice te fera beaucoup de bien... Une résurrection !

ROBERT

Le mot est de vous, Maman... Ils ont dit que l'hiver à Nice me ferait du bien, voilà tout... C'est déjà quelque chose... (Ironiquement.) Croyons-les !...

LA DUCHESSE

Mais oui, croyons-les. Ils l'ont répété en s'en allant.

ROBERT, avec impatience.

Bien !... bien !... Papa n'est pas rentré ?

CLAIRE

Non... Et il y a une neige !... Il fait un froid !...

ROBERT, avec un soupir.

Oh ! je devine ce qui est arrivé !... Ils ont eu au rapport des masses de sangliers ; à l'attaque ils en ont tué... oui, par un temps pareil, l'affaire était sûre... et puis probablement qu'ils en auront blessé un gros, et l'auront suivi au sang, jusqu'à la nuit, pendant des lieues... et à l'heure qu'il est je les vois exténués, traînant la guêtre, avec des chiens blessés sur le dos et des glaçons pleins la barbe. (Soupirant encore.) Dire qu'il y a un an, je faisais ce métier-là !...

CLAIRE, s'efforçant de rire

Tu regrettes de ne pas trébucher dans des trous glacés avec un chien geignant sur le dos ?

ROBERT

Oui, et je regrette le temps, ma petite Claire, où du printemps à l'automne nous galopions sur les prairies, nous sautions les fossés, les haies ; rien ne nous faisait peur... et maintenant je suis un cavalier démoli, qui voit sa camarade filer au diable à l'horizon, tandis qu'il se tâte piteusement les côtes.

CLAIRE, se retenant de pleurer.

Sa camarade... ne file pas... n'a guère envie de filer sans lui !... (Gagnée par les larmes, elle dit précipitamment.) Si la chasse a mal tourné, papa va rentrer d'une humeur de dogue ; je vais recommander qu'on fasse un bon feu dans sa chambre. (Elle sort vivement.)

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, ROBERT

ROBERT vient à la duchesse qui s'étudie à prendre une physionomie calme, s'empare de ses mains, la force à lever les yeux sur lui, puis au bout d'un instant.

À présent que nous sommes seuls, plus de cérémonies !... Il ne me reste pas la moindre illusion, ni à vous le moindre espoir !...

LA DUCHESSE

Je t'assure que...

ROBERT

Non, non, traitez-moi en homme... Je serais le premier Chantemelle à pâlir devant la mort !... Certes, j'en rêvais une autre, mais l'occasion n'en est que plus belle de montrer du courage, du courage moral, à la place de celui qui gagne des batailles.

LA DUCHESSE, bas

Ton sang-froid me fait mal... Cette résignation sous un coup contre lequel il n'y a pas de révolte permise... Moi, tiens, il y a des moments où cette

main que nous devons adorer quand elle frappe... (Éclatant.) Ah ! c'est trop !... C'est trop !...

ROBERT

La soumission me coûte moins que vous ne pensez... Le choc n'est pas imprévu... Il y a des semaines que je m'y prépare... Je me sens l'âme très libre...

LA DUCHESSE, avec un emportement douloureux.

S'il fallait partir, tu ne regretterais donc rien ?... Rien ?... Regarde autour de toi, pas de père ?... pas de mère ?... pas de sœur ?... Rien ?... (Elle sanglote.)

ROBERT

Ah si, mes regrets sont terribles !... je tremble d'en parler à un moment où j'ai besoin de toute mon énergie... C'est plus facile de fanfaronner ! (Il se jette épuisé et désolé dans un fauteuil, en se cachant la figure.)

LA DUCHESSE

Pauvre enfant !

ROBERT, relève la tête, anxieux, se parlant à lui-même.

Pourtant, je suis si malade, il faut bien y venir... Maman, c'est très grave, le repos de mes derniers jours dépend d'une promesse que je réclame.

LA DUCHESSE, se levant.

Laquelle ?

ROBERT

Il s'agit de Mlle Vatrin...

LA DUCHESSE, sèchement.

J'ignore ce que tu peux avoir à me dire... Mais je préférerais qu'il fût question de n'importe qui, plutôt que d'elle. Une pauvresse que j'ai fait élever parce que sa mère a été mon amie de pension, une fille qui me doit tout, à laquelle j'allais jusqu'à promettre une petite dot... En attendant qu'on lui trouve un mari, je la mets auprès de ta sœur... Claire est presque toute l'année seule, je me croyais bien inspirée en lui donnant une compagne de son âge... La récompense ne s'est pas fait attendre !

ROBERT, assis, courbé en deux, les yeux fixés sur le parquet.

Mlle Vatrin est incapable d'ingratitude... Assurément ce n'est pas sans de bonnes raisons que vous l'avez priée, cet été, d'aller vivre ailleurs... Mais je doute qu'elle se soit montrée oublieuse de vos bontés.

LA DUCHESSE

Tu doutes !... J'ai remercié Mlle Vatrin parce que ses façons avec vous autres hommes étaient beaucoup trop familières pour une fille de vingt-cinq ans. Je lui en ai fait l'observation qu'elle a prise de très haut. Nous nous sommes séparées.

ROBERT

Elle m'a raconté la scène, en ajoutant que vous lui aviez offert une pension qu'elle a refusée.

LA DUCHESSE, très émue

Raconté !... à toi ?... A quel titre ?... Mais alors...

ROBERT

Elle était ma maîtresse, oui... Nous nous aimions profondément. Ce que vous appeliez sa mauvaise tenue, c'était cela que vous ne compreniez pas et que nous n'avions ni l'un ni l'autre le pouvoir de dissimuler.

LA DUCHESSE, lui prenant les mains avec un trouble étrange.

Robert, tu ne sais pas, il est impossible que tu saches quelle émotion ta confidence me cause!...

ROBERT

Vous craignez peut-être que je vous supplie de me la laisser épouser... Non... Hélène se rend compte aussi bien que moi combien cela rencontrerait d'opposition dans la famille.

LA DUCHESSE

L'épouser!... L'idée ne m'en est même pas venue... Où ai-je la tête? Ah! tiens!... j'avais ce soir du chagrin plein le cœur, et voilà que je me sens toute ranimée!... Il ne faut jamais désespérer...

ROBERT

M'aimez-vous à ce point, Maman?... Ce grand attachement vous comble de joie!... — Ne vous en défendez pas, c'est d'une évidence!... — comme si le mot attachement voulait dire qu'un lien solide me retient sur cette terre. Enfin vous n'êtes pas trop fâchée, et je suis bien content!

LA DUCHESSE, le visage rayonnant

Je suis fâchée, au contraire, et je te blâme de toutes mes forces. Il m'est impossible d'approuver une conduite irrégulière, et comment as-tu pu te laisser aller avec une amie de Claire ? Ta sœur pouvait soupçonner, vous surprendre !... Il y a là un manque de respect pour elle, très vilain, je t'assure... Je ne veux pas te gronder davantage, mon cher Robert, ta vie est si triste !... C'est à regret que je lui marchande les rares sourires qu'elle rencontre.

ROBERT, souriant

Je vois bien que vous n'êtes pas implacable... Et si vous consentiez à être franche une seconde, une seule petite seconde, j'apprendrais que vous êtes contente.

LA DUCHESSE

Contente que sous mon toit tu aies séduit une jeune femme placée sous ma sauvegarde, une amie de Claire !

ROBERT

Vos motifs pour trouver que j'ai mal agi sont excellents, mais vous avez beau faire, il y a autre chose qui n'est pas triste, et à quoi vous pensez tout le temps.

LA DUCHESSE, souriant

Suis-je donc si peu maîtresse de moi-même ?

ROBERT

Ah ! aussi peu que possible !... Tenez, votre re-

gard brille... Apprenez-moi donc ce qui vous cause tant de plaisir ?

LA DUCHESSE, pensive.

Te le dire !...

ROBERT

Pourquoi pas ?

LA DUCHESSE, prenant un parti.

Tu ne t'en es donc jamais aperçu ?... J'ai été horriblement malheureuse. Un moment, je me suis figurée qu'il y avait quelque chose entre Mlle Vatrin et ton père... J'étais jalouse et humiliée...

ROBERT

Maman !... Mais c'était moi !... J'étais heureux, heureux au possible !... Nous avions du bonheur de quoi remplir la maison... Quand une rivière inonde la campagne, est-ce qu'on voit où est son véritable cours ?... Vous étiez dans un débordement de ten dresse, sans pouvoir en découvrir la source.

LA DUCHESSE

Tout n'était pas dans mon imagination. Je suis à peu près certaine que Claire a été hantée des mêmes terribles doutes. Claire, une nature si droite si peu encline à soupçonner le mal !... Preuve qu'il y avait au moins des apparences... Un jour, Claire est venue me trouver, c'était il y a six mois, au plus fort de mon inquiétude... je ne vivais plus, j'allais jusqu'à espionner ton père... Elle m'a dit que la société de Mlle Vatrin lui devenait pénible, que leurs

caractères ne s accordaient pas, qu'elle me serait obligée de l'en délivrer. Sous les termes modérés que lui imposait sa pudeur de jeune fille on discernait un trouble profond. La questionner, c'était trop délicat... Seulement, la mesure était comble. Je pouvais risquer mon repos, mais non pas sacrifier mon enfant... Le lendemain, Mlle Vatrin était partie.

ROBERT

Nous n'y avons pas assez pris garde : Claire est très fière, et je suis désolé qu'elle ait surpris notre liaison... Car c'est de nous qu'il s'agissait, vous le voyez maintenant.

LA DUCHESSE

Oui, oui, grâce au ciel!... Mais Claire a pris le change comme moi. A partir de cette époque, elle est devenue subitement très froide pour ton père... As-tu remarqué ?... Plus jamais le moindre mot gentil, la plus petite prévenance.... Même c'en est parfois gênant...

ROBERT

J'ai remarqué, oui... On pourra lui suggérer qu'elle a fait fausse route.

LA DUCHESSE

Oh ! tâchons ! Car j'aime infiniment ton père et mon premier devoir est de lui concilier votre respect. Aussi, Robert, il faut oublier ces confidences dans ce qu'elles ont de blessant pour lui, et ne retenir qu'une chose : ma joie presque scandaleuse en découvrant mon erreur...

ROBERT, gravement.

Maman, nous sommes également intéressés tous deux à n'y plus penser... (Après un silence, d'une voix plus basse.) J'ai annoncé que je vous adresserais une prière. La voici : je voudrais, avant de mourir, revoir Hélène. Permettez-lui de venir. C'est convenu, je réclame une chose exorbitante, mais...

LA DUCHESSE

Exorbitante, tu l'as dit... Comment veux-tu ?... Mlle Vatrin, chez nous !... Que Claire la rencontre, elles se parleront... Claire, ta sœur ! Réfléchis !

ROBERT

Pensez-vous que je fasse une pareille démarche à la légère ?... Cette visite est déplacée, je l'accorde ; pourtant il faut qu'elle ait lieu... si vous refusez, j'irai.

LA DUCHESSE

La trouver !... Seul !... Chez elle !... Sans soins dans l'état où tu es !... Ce serait te tuer !...

ROBERT, avec animation.

Oh ! un peu plus tôt, un peu plus tard !... Je vous en supplie, laissez-la venir !... Non seulement il faut que je la voie, mais je vous demande en grâce de l'accueillir.

LA DUCHESSE, énergiquement.

Non !... Cela, n'y compte pas !...

ROBERT

J'ai d'elle un fils...

LA DUCHESSE, aux cent coups

Un fils !... Mon Dieu, Robert, qu'est-ce que tu m'apprends !... Un fils !...

ROBERT, avec chaleur

N'ayant aucune fortune personnelle, je n'ai rien à leur laisser. L'existence d'Hélène et de l'enfant sont à votre merci. Je veux vous les confier... Mon fils !... Songez, Maman, où sera bientôt le vôtre !... Reportez sur le mien un peu de ce que vous ressentez pour moi... (Il reste haletant, suffoqué, la main sur la poitrine.)

LA DUCHESSE, dévorant ses larmes, gravement

C'est bon, Robert, calme-toi. Nous éloignerons ta sœur pendant un jour ou deux... Ton père l'emmènera... Que Mlle Vatrin vienne, je la traiterai chrétiennement... L'enfant ! Seigneur ! Si j'avais soupçonné son existence, tourmentée comme je l'étais, dans quel enfer j'aurais vécu !... Cette naissance, quand donc a-t-elle eu lieu ?

ROBERT

A Paris, il y a deux mois.

LA DUCHESSE, hésitant

Et comment ?... Sous quel nom ?... Je ne suis pas experte en ces sortes de choses... Je veux dire, comment s'appelle l'enfant ?

ROBERT, étonné.

Mais Vatrin, comme sa mère... Mon devoir est d'assurer l'avenir de ce petit être : je vous supplie à genoux de le faire... Mais quant à l'appeler autrement que Vatrin !...

LA DUCHESSE, délivré d'un gros poids.

Ah ! Robert, je respire !

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT

Le duc arrive en costume de chasse, suivi d'un domestique qui fait flamber un fagot, retourne au dehors et apporte les pantoufles du duc — La scène est vivement éclairée.

LE DUC

Bonsoir !

LA DUCHESSE

Que vous rentrez tard, Henri ! (Elle l'embrasse avec une tendresse dont il ne peut s'empêcher de marquer sa surprise.)

ROBERT, très curieux

Qu'avez-vous tué ?

LE DUC

Ah ! ne m'en parle pas !... Une déveine insensée !... En arrivant au bois, le matin, nous avions plus de trente sangliers au rapport... Nous devions faire une boucherie de tous les diables !...

ROBERT, impatienté.

Enfin, avez-vous tué quelque chose ?

LE DUC

Une laie de cent vingt. A l'attaque je l'ai traversée d'une balle et les chiens l'ont prise au bout d'un quart d'heure. (Le feu flambe joyeusement, le domestique attend, muni des pantoufles.)

LA DUCHESSE

Mettez donc vos pantoufles avant que la neige ne perce complètement vos chaussures. Voyez comme elle fond. Vous voilà déjà au milieu d'une mare...

LE DUC, allant s'asseoir devant la cheminée.

Cristi, le beau feu !... Ça ravigote !... (Il tend ses jambes au domestique qui le déchausse.)

ROBERT

Est-ce qu'il neige ?

LE DUC

Très fort... Ce soir, les perches commençaient à plier. On avait toutes les peines du monde à suivre les chemins.

LE DOMESTIQUE, se levant, ramassant bottes et molletières, avant de partir :

Le garde Nicolas demande s'il peut parler à monsieur le duc ?

LE DUC, vivement.

Oui, oui, dans l'antichambre, j'y vais...

LA DUCHESSE

Recevez-le donc ici !... Vous n'allez pas, fatigué comme vous l'êtes, courir après vos gardes...

LE DUC

Pas fatigué du tout !... Enfin !... (Contrarié, au domestique.) Alors qu'il vienne... (Le domestique sort.)

ROBERT

Nicolas n'était pas avec vous aujourd'hui ?

LE DUC, embarrassé.

Non, pas avec nous.

ROBERT

Vous verrez qu'il a eu toute la journée des sangliers plein son triage et qu'il demande des ordres pour demain.

LE DUC

Demain, tu sais bien qu'il y a ta consultation. Je ne bougerai pas.

LA DUCHESSE

La consultation a eu lieu ce soir.

LE DUC, fâché.

Comment, sans prévenir...

LA DUCHESSE

Le docteur Jaubert nous a télégraphié qu'il avan-

çait sa visite à cause d'une cérémonie officielle où il doit parler demain... Il y a eu des tempêtes du côté de Sedan, la dépêche est restée en route, et ces messieurs sont arrivés à l'improviste. Nous avons été tout surpris...

LE DUC

Eh bien, comment trouvent-ils que ça va ?

LA DUCHESSE, avec un geste désespéré, que n'aperçoit pas Robert.

Pas fort !

LE DUC

Ah !...

ROBERT

Pas fort du tout, papa... Nous ne tuerons plus de sangliers ensemble.

LE DUC, sombre.

Enfin, qu'ont-ils ordonné ?

LA DUCHESSE

Aller dans le Midi le plus tôt possible.

LE DUC

Quel Midi ?... Pau ?... Nice ?...

LA DUCHESSE

Nice.

SCÈNE VI

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT, NICOLAS

NICOLAS, debout contre la porte du fond, sa casquette à la main

C'est moi, monsieur le duc...

ROBERT

Bonsoir, Nicolas, vous avez des sangliers ?

NICOLAS, approchant.

Non, monsieur Robert, je viens pour des affaires.

ROBERT

Un beau de temps de chasse, hein, Nicolas ?

NICOLAS, secouant la tête.

Rien de trop, monsieur Robert. Il tombe des paquets de neige à faire trembler. Si ça continue, il n'y aura plus à mettre au bois ni un chien ni un traqueur.

ROBERT

Paraît qu'il y en a, cette année, des sangliers ?

NICOLAS

Passablement. On n'a pas à se plaindre... Nous avions aussi cinq loups hier au *Bois brûlé*.

ROBERT

Ils ont hurlé toute la nuit à la queue de l'étang.

Je les entendais de mon lit. (Les yeux brillants.) Cinq ! (Avec un soupir.) Ça ne me regarde plus, Nicolas...

NICOLAS

Monsieur Robert, est-ce que la santé ?...

ROBERT, avec un rire amer.

Ah ! ah ! ah ! Elle est jolie la santé !...

LA DUCHESSE, lui passant un bras autour du cou

Viens, mon enfant, il est presque l'heure du dîner. Ne mettons pas ton père en retard. Il doit avoir un appétit d'ogre. Bonsoir, Nicolas.

NICOLAS

Bonsoir, madame la duchesse... Allons, portez-vous bien, monsieur Robert. (Robert le remercie d'un signe de tête et sort avec sa mère.)

SCÈNE VII

LE DUC, NICOLAS

LE DUC, debout, adossé à la cheminée

Vous arrivez de la ville ?

NICOLAS

A l'instant, monsieur le duc.

LE DUC

Vous avez vu Mlle Vatrin ?

NICOLAS

Oui, monsieur le duc, mais ça n'ira pas comme Monsieur voulait.

LE DUC

Bah !... Qu'y a-t-il ? Elle a lu ma lettre ?

NICOLAS

Parfaitement, mais...

LE DUC

Alors ?... Voyons, que s'est-il passé ?...

NICOLAS

Voilà. Je suis allé, comme Monsieur m'a commandé, à l'hôtel du Cheval-Blanc...

LE DUC

Avec votre femme ?

NICOLAS

Naturellement, puisque Monsieur m'avait expliqué que c'était pour prendre l'enfant de Mlle Vatrin en nourrice chez nous... Ma femme reniflait un peu de voyager toute la journée par le froid qu'il fait... N'est-ce pas : trois semaines qu'elle est accouchée, elle est encore un peu douillante... Je lui ai dit : « Qu'est-ce que tu veux ?... C'est pour un fils à monsieur le duc, faut pas regarder à ses peines... »

LE DUC

Mlle Vatrin vous attendait ?

NICOLAS

Tout juste. Il n'y avait pas un quart d'heure qu'elle était débarquée de Paris, rapport aux neiges qui ont bloqué les trains. Et je vous garantis que l'enfant avait faim... Il s'est jeté sur ma femme comme un chien sur la soupe, au respect que je vous dois...

LE DUC

Enfin, il est chez vous... bien portant?

NICOLAS

Oh, ça, monsieur le duc peut y compter ! Au coin du feu, tout à l'heure, il faisait déjà risette à ma femme.

LE DUC

Alors, qu'est-ce que vous chantez que les choses vont mal !... Il me semble, au contraire, que tout s'est très bien passé.

NICOLAS

Pour le petit, rien ne cloche... La mère, c'est différent... Quand je lui ai dit que sa chambre était prête, qu'on lui demandait seulement de prévenir deux jours d'avance quand elle viendrait, pour avoir le temps de chauffer les murs, elle a répondu d'un ton... fallait voir !... qu'elle se passerait de chambre, n'ayant pas l'intention de venir plus de deux ou trois fois par an, histoire de rester une heure près du petit, et de tomber sur nous sans crier gare... De l'entendre, ça m'a donné un coup dans l'estomac, vu que l'idée de M. le duc était de la loger

chez nous des quatre ou cinq jours de suite... Aussi, je lui ai dit : « Minute !... Mademoiselle ne se souvient peut-être pas que la maison est au milieu des bois... Personne n'y vient... On peut y rester une année entière ; si ma femme et moi ne jasons pas, il n'y aura que les chevreuils à le savoir... » Elle a répondu, raide comme je vous le dis : « Je connais la maison. Souvent j'y suis allée en me promenant... C'est un bon air pour mon fils... Le reste, je ne sais pas ce que ça signifie... » Monsieur le duc, voilà... M'est avis qu'elle vous donne, comme on dit, à croquer le marmot. C'est pas gentil à elle, mais je crois qu'il n'y a rien à espérer de ce que monsieur le duc comptait en faisant arranger la chambre.

LE DUC

Elle ne vous a pas donné de lettre ?

NICOLAS

Non. Elle a seulement dit que cette nuit elle rentrerait à Paris.

LE DUC

C'est bien... Je m'arrangerai pour passer chez vous demain. (Au moment où Nicolas va sortir, le duc le rappelant. Dites donc, il est beau, le moutard ?

NICOLAS

Oh, pour ça, oui !... Ma femme s'émerveillait en le déshabillant... c'est bâti !... Et pas un bouton, pas une croûte !...

LE DUC, souriant.

Et sa figure ?

NICOLAS, riant.

Sa figure ! Dame, j'osais pas en parler à monsieur le duc, mais puisque c'est lui qui commence... eh bien, sa figure, faudra pas qu'un peu plus tard monsieur le duc mette la sienne à côté. Le monde s'apercevrait bien vite que ça retire fort l'une sur l'autre...

LE DUC, très sombre.

Ayez bien soin de lui !... Bonsoir !... (Nicolas sort)

SCÈNE VIII

LE DUC, seul.

Il marche à grands pas, très absorbé, jetant des mots entrecoupés de silences.

Lui se meurt !... Avoir l'autre... si vivant... appelé à de longs jours... N'en pouvoir faire qu'un Vatrin !... Petite plante vivace... où la transplanter ?... Le sol manque !... manque !...

SCÈNE IX

LE DUC, LA DUCHESSE

LE DUC

Ainsi, cela va plus mal ?

LA DUCHESSE, allant au duc et lui serrant les mains avec émotion

Plus mal encore que nous ne pensions, mon ami!

LE DUC, avec une rage concentrée.

Va-t-on se croiser les bras ?.. Est-ce qu'on n'essaie rien ?... Il y a de ces nouveaux remèdes qui souvent tuent net, mais qui sont parfois presque miraculeux.

LA DUCHESSE

Il faudrait un vrai miracle pour sauver Robert... Les organes sont consumés !...

LE DUC

Le dernier des Chantemelle !... Fini de nous !.

LA DUCHESSE, navrée.

Henri !

LE DUC

Vous savez combien je suis attaché à ces choses-là... Un ridicule par le temps qui court... N'importe !... Laissez-moi pleurer en mon fils ma race anéantie...

LA DUCHESSE

Moi je ne puis penser qu'à lui... Pauvre petit !... Il y a si peu de temps qu'il jouait dans le parc, en culottes courtes et revenait rouge comme une cerise, les mollets piqués par les orties... (Elle sanglote.) Un caractère si ardent, si noble, si fier !...

LE DUC

Il clôt dignement une glorieuse série... Robert de

Chantemelle !... Nous serons tous morts le jour où on l'ensevelira... Tous !... (Il accentue ce mot d'une façon si étrange, que la duchesse tressaille. Leurs regards se heurtent.)

LA DUCHESSE, répète d'une voix particulière

Tous !... (Un silence.) Henri, pourquoi me regarder ainsi ?... Savez-vous quelque chose ?

LE DUC

Quelle chose ?... Anne, quelle chose ?... A quoi faites-vous allusion ?...

LA DUCHESSE

Une allusion, moi ? C'est vous qui... Robert ne se doute guère que vous savez son secret...

LE DUC, s'emportant

Je ne sais rien du tout... Mais parlez donc, s'il vous a fait des confidences !

LA DUCHESSE

Robert a un fils.

LE DUC

Qu'est-ce que tu... ? Robert, un fils !... Et la mère ?...

LA DUCHESSE

Hélène Vatrin...

LE DUC

Tu prétends que... Tu es sûre ?..

LA DUCHESSE

Robert vient de me l'avouer formellement

LE DUC, *les yeux étincelants, les poings crispés, traversant la scène.*

Chienne !... Chienne !... Triple chienne !... Et Robert !... Misérable vaurien !... S'il n'était pas à moitié crevé, je le...

LA DUCHESSE, *éperdue, se jetant sur lui pour l'empêcher d'aller chez Robert.*

Henri !... Henri !... C'est horrible !... Mon Dieu !... Mon Dieu !... Reviens à toi...

LE DUC

Jolie maison !... Ils ont eu de la chance, ah ! mais une fière chance, que je ne les ai pas surpris...

LA DUCHESSE

Par pitié, calme-toi... Une scène le tuerait.

LE DUC

Lui, en effet, j'ai pitié... Mais elle, une...

LA DUCHESSE

Une pauvre fille que nous avons légèrement exposée à un grand péril... Libre tout le long du jour avec un jeune homme... C'était fatal !... Quand j'y songe !... J'ai cru bien faire et je la perdais...

LE DUC

Sacrées femmes, avec leur sensiblerie !... Non, mais vous la trouvez intéressante !... Vous ne voyez donc pas que Robert a eu cette fille à l'époque où on lui recommandait déjà tant de ménage-

ments !... Nous nous demandions ce qui le minait... Votre sympathique protégée, parbleu !...

LA DUCHESSE

Henri, je ne discute plus, ou prenez un autre ton... Vous êtes parfaitement injuste... Hélène est entrée chez nous honnête fille... Si elle en sort flétrie, à qui la faute ?... Je trouve peu glorieux de l'accabler pour nous éviter tout reproche.

LE DUC, après un silence.

Admettons !... Comme vous dites, il y a là dedans une part de fatalité... C'est évident, elle n'est pas sans excuse... Ses longues promenades avec Robert... Nous avons été stupides...

LA DUCHESSE

Aveugles, assurément... Nous aurons des devoirs à remplir envers elle.

LE DUC, fronçant le sourcil.

Hein ?

LA DUCHESSE

Quand ce ne serait pas pour elle, il y a le fils de Robert que vous n'avez pas l'intention d'abandonner, j'imagine ?

LE DUC, pensif.

Le fils de Robert !

LA DUCHESSE

En conscience, nous devons veiller sur lui.

LE DUC

Hé, qui dit le contraire ?... Ce fils... qu'il a... où est-il ?

LA DUCHESSE

A Paris, sans doute, avec sa mère.

LE DUC, songeur, avec un demi-sourire.

Ne ressentez-vous rien pour cet enfant... une espèce d'envie de... de l'embrasser ? Que diable ! il est fils de Robert !

LA DUCHESSE

Voyez, mon ami, comme, au fond, vous êtes bon !... Cela m'enhardit à vous avouer une promesse que Robert vient de m'arracher. Il veut voir Hélène avant de mourir !... J'ai consenti, espérant que vous vous laisseriez fléchir... (Mouvement du duc.) N'est-ce pas ?

LE DUC, rapidement.

Bien, très bien, c'est sans importance... (Il marche.) Qu'elle parte, reste, aille se faire pendre, je m'en moque !... C'est l'enfant qui m'occupe !... (Venant se planter les bras croisés devant sa femme.) En somme, ce n'est plus Robert le dernier des Chantemelle !

LA DUCHESSE

Comment, vous admettez que l'autre ?...

LE DUC

Que je l'admette ou non, il l'est.

LA DUCHESSE

Vous oubliez que la mère...

LE DUC

La boue !... Mais à mesure que j'y réfléchis, pas si méprisable... Sa fécondité me réconcilie...

LA DUCHESSE

Du moins, elle pourrait nous créer de grands embarras si elle cherchait à se faire épouser... Eh bien, il n'en est rien. Robert est loin de songer à un mariage.

LE DUC, d'une voix brève.

Il y songerait...

LA DUCHESSE, stupéfaite.

Quoi ?

LE DUC

Ce mariage vous paraît-il une catastrophe qu'on doive éviter à tout prix ?

LA DUCHESSE

Henri... Vous me faites peur !... Il y a cinq minutes, vous étiez fâché, ah mais fâché d'une façon terrible !... Maintenant, vous plaisantez ! Ce n'est pas l'heure !

LE DUC

J'étais furieux il y a cinq minutes et rien ne prouve que je ne le sois plus... En tout cas, je ne plaisante pas...

LA DUCHESSE

Comment voulez-vous qu'on prenne au sérieux ?... C'est fou !... Je suis prête à reconnaître qu'Hélène est gracieuse, intelligente, distinguée...

LE DUC, éclatant.

Cré tonnerre, toujours Hélène !... Sa distinction... Son intelligence... Je m'en soucie bien !... Elle vous a faite grand'mère... Méditez cela et vous reconnaîtrez avec moi qu'il faut les marier.

LA DUCHESSE

Un jour j'ai donné exactement le même conseil au père Claudot, votre meunier du Blanc-Caillou, lorsque sa fille a été rendue grosse, par son premier valet, garçon rangé, travailleur, et d'une honnête famille des environs... Ah j'ai été bien reçue !... Un Montmorency, sommé de marier sa fille à son cuisinier n'aurait pas été plus révolté. Le père Claudot a chassé sa fille plutôt que de consentir à une mésalliance. Seriez-vous moins difficile que vos fermiers ?...

LE DUC

Votre histoire prouve qu'il y a des aristocrates dans toutes les classes, parce que dans toutes les classes il y a des hommes de cœur... Le père Claudot n'a pas voulu loger sous son toit un nom qu'il jugeait inférieur au sien... Moi c'est le nom de Chantemelle que je prolonge pour des siècles en appelant sous mon toit ce petit enfant.

LA DUCHESSE

Accompagné par sa mère... Mlle Vatrin devenir la sœur de Claire ! Oh non, par exemple !...

LE DUC

Cette idée ne m'est pas agréable... loin de là !... Qu'y faire ? Nous souffrirons, vous et moi... Moi plus que vous... Je veux un petit-fils, je le trouve, je le prends...

LA DUCHESSE

Vous le ramassez !

LE DUC, se fâchant.

Assez, n'est-ce pas ?... Je veux... et quand je dis « je veux » il faut être malin pour me faire démordre !...

LA DUCHESSE

En effet, ma volonté n'a jamais compté auprès de la vôtre... Je désirais une autre existence... Si vous aviez consenti à quitter vos bois pour vivre une partie de l'année à Paris, Claire serait allée dans le monde, y aurait choisi un mari, et ne s'enfoncerait pas dans toutes sortes d'exagérations très belles et désolantes !... Robert, au lieu de s'enterrer à la campagne pour s'y pénétrer de la mélancolie du passé, serait probablement marié et je ne vous verrais pas réduit à introduire chez nous un petit-fils de contrebande...

LE DUC

Charmant !... Je suis cause de tout !... Eh bien, ma

chère, puisque ma volonté a été funeste j'entends qu'elle répare ses torts... Robert épousera Mlle Vatrin, tenez-vous le pour dit... Je ne me laisserai pas contrarier par les femmes en pareille matière.

LA DUCHESSE

Par bonheur, Robert n'est pas un timide... Il comprend la chose comme moi, et vous n'aurez pas raison de sa résistance comme de la mienne... C'est un homme !...

LE DUC

Il consentira.

LA DUCHESSE

Non !

LE DUC

Le voici qui va nous mettre d'accord.

SCENE X

LE DUC, LA DUCHESSE, ROBERT

LE DUC, s'avance au-devant de Robert, les mains derrière le dos plein de rondeur.

Ah ! ah ! mon gaillard !

ROBERT, interdit.

Papa !

LE DUC, tout à fait bonhomme.

J'en apprends de belles !... Jolie surprise à ton vieux père !... (Avec, dans la voix, une vibration menaçante.) qui devrait te fusiller...

LA DUCHESSE

Henri !

LE DUC

Ma foi non !... J'ai bien autre chose en tête que la morale !... (Très grave.) Tu as un fils... Je te remercie de révéler à la famille un nouvel avenir, lorsqu'on semblait en pleine déroute. Ton fils !... Je le réclame pour que notre nom survive, à moi qui suis vieux, à toi qui es faible... En même temps, je te demande un sacrifice très grand... pour nous tous... pour toi en particulier, car je connais tes... on appelle ça préjugés !...

ROBERT

Que j'épouse Hélène ?... L'idée m'en était venue quand je rêvais au moyen de maintenir le nom...

LE DUC

Eh bien ?

ROBERT

Eh bien ! j'aime Hélène...

LE DUC, avec une ironie farouche.

Je ne vois pas que ce détail rende la chose plus difficile.

ROBERT

Si... Vous traitez ce mariage comme une affaire... Moi, tout en acceptant vos raisons, je me préoccupe du sort de celle que j'aime... La voyez-vous entre maman et Claire ?... Le jour où on lui ferait sentir qu'elle n'est pas complètement une égale, je l'emmènerais.

LE DUC

Ta femme sera l'égale de toutes.

ROBERT

Alors je suis prêt à épouser Hélène... Je ne vous remercie pas... Il ne s'agit pas de mon bonheur... Nous voulons tous une même chose...

LA DUCHESSE

Pas moi toujours !... On a parlé de sacrifice... Voulez-vous que je vous dise ?... Eh bien, les vraies sacrifiées là-dedans, c'est Claire et moi.

LE DUC, avec un stoïcisme hautain.

Vous parlez sans savoir !...

LA DUCHESSE

Tous les deux contre moi !... Je me soumettrai donc ! La demoiselle de compagnie de ma fille, pour égale !... Ah non ! je n'y étais pas préparée !... (Sortie furieuse.)

SCÈNE XI

LE DUC, ROBERT

ROBERT

Il faut la suivre... lui faire comprendre que je n'obéis à aucun sentiment égoïste...

LE DUC

Charge-t'en. Surtout qu'elle ne parle à Claire...

Celle-là, nous la préviendrons à la dernière minute... Deux femmes qui se montent la tête !...

ROBERT, souriant

Je crois bien ! (Il sort.)

LE DUC, le suivant des yeux.

S'il savait !... Eh bien, il me tuerait, mais au fond il penserait que je gouverne bien ma maison... Un crime ?... Crime, soit... Le vieux ne manque encore ni d'énergie ni d'audace... Qu'importe à présent de qui est l'enfant... Il est de notre sang et je n'en demande pas davantage !...

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au premier acte. Au travers des fenêtres, on distingue un paysage d'hiver, éclairé par un soleil radieux. Jardin français sous la neige. Allées droites bordées d'ifs noirs, coiffées de macarons blancs, statues poudrées à frimas, bassin gelé d'où s'élance un jet d'eau cerclé de stalactites Au fond, forêts étincelantes de givre

---

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT, CLAIRE

Au lever du rideau, Robert est seul, aux aguets près d'une fenêtre. Toilette soignée, fleur à la boutonnière, rien dans la mise n'indique un malade qui se néglige. Au bout d'un instant, Claire entre. Elle va droit à son frère, maîtresse d'elle-même, mais manifestement sous l'empire d'une grande émotion.

CLAIRE

Robert, je sais qui tu attends... Maman sort de ma chambre... Je m'explique à présent les airs mystérieux que vous prenez depuis deux jours... Épouser Hélène !... Oh ! Robert !...

ROBERT

Ce qui me décide, maman ne l'a-t-elle pas dit ?

CLAIRE

Va, la conversation n'a pas traîné... M'annoncer cela, à moi qui ai exigé le renvoi d'Hélène !... Pauvre maman ! Elle a balbutié que tu aimes cette femme, qu'on t'accorde la satisfaction de l'épouser, puis elle a fondu en larmes et s'est sauvée... Vois-tu, j'avais pour ton caractère une grande estime... Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'éprouve à la sentir baisser.

ROBERT

Ma petite Claire, Hélène sera ici dans un quart d'heure, peut-être avant, car en traîneau, sur cette belle neige, on va vite... Je ne suis pas fort... Laisse-moi vivre en paix jusqu'à son arrivée ; qu'elle ne me trouve pas étendu sur un canapé, respirant à peine, dans l'état où me met la moindre alerte.

CLAIRE

Non, tu ne te débarrasseras pas de moi si facilement !... Je serais une mauvaise sœur si, pour t'épargner une contrariété, je permettais une pareille folie !... On n'épouse pas Hélène !...

ROBERT

Songe que papa m'approuve !

CLAIRE, *avec horreur.*

Lui !... Tiens, tu n'es qu'un sot !... Qu'on me donne des raisons !... Je vous en défie tous, papa tout le premier !... Ah ! Je les attendrai longtemps, ses raisons !... Les connais-tu, toi ?

ROBERT

Papa m'autorise à épouser Hélène, parce qu'il souffre, comme nous tous, de voir que ma fin entraînera celle du nom.

CLAIRE, déconcertée, moitié à elle-même.

Rien à dire... C'est un motif !... (A Robert.) N'y a-t-il pas d'autres femmes à épouser qu'Hélène ?

ROBERT

Je l'aime !

CLAIRE

Ah ! pauvre Robert !

ROBERT

Elle aussi, m'aime !... Il faut cela pour vouloir encore de moi.

CLAIRE

Sans fortune, sans conscience, elle est tout indiquée, c'est vrai !...

ROBERT

Ce que tu dis là est méchant... Méchant et inutile !... Il serait prouvé qu'Hélène mérite un peu de ton mépris, je l'épouserais quand même... Ce qui est doux à mon cœur deviendrait un sacrifice. Voilà tout.

CLAIRE

Un sacrifice à la famille ?

ROBERT

Oui... Personne mieux que toi ne devrait comprendre.

CLAIRE

Chacun comprend l'orgueil à sa façon. Je mets le mien à souhaiter que la famille disparaisse.

ROBERT

Oh !

CLAIRE

Nos familles !... Ah ! notre époque les traite bien ! Avoir conquis des provinces à son pays, l'avoir gouverné pendant des siècles, et n'y plus garder la moindre influence, au point que papa n'est même pas capable de se faire élire maire de son village !... Et c'est pour transmettre à des enfants nos existences de momies révoltées, que tu nous imposes une Hélène Vatrin !

ROBERT, avec un cri d'indignation.

Claire !... Fais-moi l'honneur de croire qu'en face de la mort je mesure la portée de mes actes. J'ai la conviction que malgré notre abaissement, l'existence de nos familles vaut la peine d'être prolongée. Le duc de Chantemelle n'est rien : ni ambassadeur, ni ministre, ni préfet... rien... pourtant j'épouse Hélène parce que je suis certain que le pays perdrait une force vive, si le duc de Chantemelle disparaissait à jamais...

CLAIRE, ironiquement.

Cette belle découverte, parions que tu l'as faite depuis que tu aimes Hélène ?

ROBERT

Qu'importe, si j'ai raison.

CLAIRE, ironiquement.

Raison de penser que nous sommes utiles ?

ROBERT

Parce que nous sommes bien nés. L'hérédité morale est un fait incontestable. Des siècles de valeur militaire, de culture intellectuelle, de politesse raffinée, doivent produire une descendance d'élite. La noblesse n'est pas un préjugé. L'aristocratie reste fatalement un conservatoire de sentiments généreux.

CLAIRE, amèrement.

Conservatoire isolé comme un hôpital !

ROBERT

Qui répand autour de lui la contagion du dévouement ! Je lisais dernièrement dans un livre de Goncourt que la science désintéressée, la science qui se moque des dividendes n'existe que dans les sociétés aristocratiques. Le rude et naïf héroïsme des chevaliers du moyen âge préparait la glorieuse pauvreté de nos savants ! Faisons la part de l'exagération, mais des idées pareilles réconcilient tout de même avec la vie. Nous ne sommes plus rien en

France ? Si, nous sommes les oubliés, les dédaignés, qui paient l'ingratitude en semant autour d'eux l'esprit d'abnégation.

CLAIRE, transportée.

C'est beau et vrai !... Nous restons dévoués !... Les pauvres ne vivent guère que par nous, maladroits politiques, mais ingénieux à consoler ceux qui nous renient ! Et lorsque la Patrie est en détresse, on peut juger s'ils marchandent leur sang, ces petits marquis inutiles qui ne savent que chasser et danser !... Robert, tu as raison, nous avons encore un rôle à jouer ici-bas !...

ROBERT

Alors, pardonne-moi de vouloir vivre !... Vivre, non dans ce corps exténué, mais dans ma race.

CLAIRE

Toi-même tu m'as appris ce qu'on doit à la race. Je suis née dans un repaire de chasseurs... Que de fois vous avez discuté sans vous gêner devant moi, les origines de vos chiens et de vos chevaux !... Aie pour ton propre sang le même respect que pour celui de ta meute !... Tu veux vivre, dis-tu ? Oui, certes, il faut vouloir, mais vouloir pour toi-même, pour ce corps affaibli que tuait le découragement, que guérira le sentiment d'être utile. Donne-moi l'autorisation de recevoir Hélène à ta place. Entre elle et moi cinq minutes d'entretien suffiront. Mes paroles sont prêtes. Aussitôt après les avoir entendues elle partira et pour toujours ! Ensuite, nous te sauverons.

ROBERT

Pourquoi raconter que je guérirai ? J'ai un espoir, mais tout différent... Voyons, si dans nos longs corridors déserts on entendait tout à coup des cris d'enfant, est-ce que tu n'en serais pas, malgré toi, joyeuse ?... Rien que d'y penser j'en suis tout secoué !... Que veux-tu ?... L'instinct !...

CLAIRE, durement.

Ce n'est pas à un être mené par son instinct que je venais parler !... Je sais à qui m'adresser, puisqu'avec toi je perds mon temps !... (Entrent le duc et la duchesse.)

SCÈNE II

ROBERT, CLAIRE, LE DUC, LA DUCHESSE

LE DUC, à Robert et à Claire.

On se chamaille ?

ROBERT, au duc.

Elle donne son avis sur mon mariage... un peu vertement... Je ne lui en veux pas : maman aurait dû tout lui dire... En attendant, elle renonce à discuter avec moi. C'est sur vous qu'elle compte. Expliquez-lui donc qu'en épousant Hélène j'obéis à votre ordre. (Claire écoute, pétrifiée.) Maman, tenez-moi compagnie, je veux qu'en arrivant, Hélène aper-

çoive d'abord ma figure à cette fenêtre, pour qu'il y ait un air de bonheur sur la façade rébarbative de Chantemelle.

LA DUCHESSE, pendant que Robert se dirige vers la fenêtre.

Cela fait pourtant plaisir de le voir un peu content ! (Elle rejoint Robert à la fenêtre et tous deux guettent la venue d'Hélène)

LE DUC, à Claire.

Robert dit vrai : c'est par mon ordre qu'il se marie.

CLAIRE, à mi-voix.

Cela dépasse en horreur tout ce que je craignais !

LE DUC

Qu'est-ce qui te prend ?

CLAIRE, montrant Robert.

Pas ici... dans ma chambre... Vous aurez pitié de lui... ou peur de moi...

LE DUC

Va, je te rejoins.

CLAIRE

En attendant, voici mon dernier mot : avant ce soir l'un de nous deux chassera d'ici Mlle Vatrin... Tâchez que ce soit vous ! (Elle sort, laissant le duc atterré. Il se dirige d'abord lentement vers la cheminée, revient pour suivre Claire, puis hésite, les yeux tournés vers sa femme et son fils. A ce moment, Robert l'appelle.)

SCÈNE III

ROBERT, LE DUC, LA DUCHESSE

ROBERT

Écoutez !... Les grelots des chevaux !... C'est elle ! (On entend un bruit de grelots qui se rapprochent.)

LE DUC, allant vers la fenêtre.

Vraiment oui, on entend...

ROBERT, le visage collé à la fenêtre.

Comment ne voit-on pas ?... A perte de vue, sur la neige, rien ne bouge.

LE DUC

Elle arrive par l'allée du bois... Tu vas la voir tourner l'angle des écuries...

ROBERT

Pourquoi par le bois ? C'est beaucoup plus long...

LE DUC

Je t'ai ménagé une surprise. Elle arrive de la maison forestière, où sur mon conseil elle a mis l'enfant chez Nicolas dont la femme vient d'accoucher et fera une excellente nourrice.. Ce sont de braves gens, capables de garder un secret...

ROBERT, interrompan

C'est bien gentil à vous, mais la voici !... Je vais...

LE DUC, l'arrêtant d'un geste impérieux.

Fais-moi le plaisir d'aller avec ta mère dans la salle de billard... Vous attendrez que j'appelle... Comme chef de la famille, je veux être le premier à recevoir Mlle Vatrin... Elle ne sait pas encore qu'elle vient pour être ta femme. Tu le lui annoncerais comme une joie... Je parlerai autrement... Elle ne fait pas chez nous une entrée glorieuse... Je crains qu'elle ne se rende pas assez compte de ce qu'elle devra au nom si facilement conquis... Laissez-moi, sur le seuil de cette maison, lui expliquer à quoi elle s'engage... Ensuite, Robert, elle sera toute à toi !... Allez... (Robert et sa mère sortent. Le duc va jeter un coup d'œil à la fenêtre, puis revient au-devant d'Hélène.)

SCÈNE IV

LE DUC, HÉLÈNE

Hélène, en costume de voyage des plus simples. Très jolie avec l'air triste et timide. En apercevant le duc, tremblante d'émotion, elle s'appuie contre la porte. Un silence. Le duc l'examine..

LE DUC, sèchement.

Approchez ! (Elle s'avance plus morte que vive.) Eh bien oui, c'est moi ! Cela vous étonne, hein ? La nourrice de votre enfant vous a prévenue que je partais en voyage. Elle était de bonne foi. Je le lui avais dit... Il fallait bien vous encourager à venir... Aussi est-ce la duchesse qui vous a écrit que Robert allait mal et que sa mère vous autorisait à le voir... De

son père, pas un mot... Robert aussi voulait vous écrire. Je l'en ai empêché. C'est à moi qu'il appartient de vous annoncer la grande chose... Voyons, remettez-vous... Est-ce que je me fâche ?...

HÉLÈNE, la voix blanche, les mains jointes.

Grâce !... J'ai eu la faiblesse de me donner à vous presque à mon arrivée ici. J'avais vingt-deux ans, je ne connaissais rien de la vie... M. Robert faisait alors son voyage en Palestine... A son retour, je me suis mise à l'aimer... Il s'en est aperçu... (Elle se cache la figure.) Ne me regardez pas avec mépris !... Je l'aime autant qu'on peut aimer. C'est la seule force qu'il y ait en moi... Je n'ai pas eu celle de rompre avec vous... Pendant deux ans j'ai mené une existence abominable... Pas un jour, je ne vous ai vu sans avoir l'intention d'en finir... mais avec vous on n'ose pas... De lâcheté en lâcheté, j'ai attendu... Ensuite est venu l'enfant... Je dépendais de vous... Une fois partie, loin de vos fureurs, j'ai montré un peu plus de volonté en refusant de loger quelquefois chez le garde... C'était un pas de fait...

LE DUC, brutalement.

Qu'est-ce que vous me chantez là ?... Il n'y a jamais rien eu entre la maîtresse de Robert et le père de Robert... Guérissez-vous de cette vision... Robert est fou de vous. Épousez-le !

HÉLÈNE, atterrée

L'épouser !... moi !...

LE DUC

Il le faut... je veux un héritier de ma race, et je l'ai... Oui, n'importe comment, je l'ai... Laissons de côté la femme que vous êtes... Il y a la mère!... Vous aimez votre fils, n'est-ce pas?... Vous m'avez écrit une lettre pas mal touchante pendant que vous ressentiez les premières douleurs... C'était pour me recommander l'enfant si vous mouriez en couches... Oh, vous n'étiez pas exigeante... Un peu de pitié pour le mioche... Et voilà qu'on le prend, ce mioche, on en fait un duc... Nom, fortune, il a tout!...

HÉLÈNE

Mais il n'y a pas que mon fils!... Il y a Robert!... C'est votre enfant Robert!... Et vous songez à un mariage pareil!

LE DUC

Robert est mon enfant... l'autre ne m'est-il rien?... La fatalité m'oblige à frapper un des miens... Entre l'un qui est plein de sève et celui que nous pleurons déjà, comment hésiter? Et puis, j'ai promis ce mariage à Robert... Allez donc refuser, maintenant! Il vous questionnera, vous pressera, et s'il entrevoit la vérité, hein, qu'en dites-vous?... Allons, pas tant d'histoires! Ce mariage pour vous, un nom à prendre, un titre à transmettre au fils de Robert. Ce fils est tout!... Pour l'avoir, je tuerais... Donnez-nous-le, donnez-le de manière qu'on ne puisse jamais le reprendre! Donc, c'est conclu!... Ne répondez pas!... Vous ne pouvez pas répondre!... Devant Robert vous direz oui... D'ici là, un grand

danger nous menace. Claire, je ne sais comment, a tout découvert. Elle est en pleine révolte. Si elle parle, adieu le mariage, la famille sombre ! Robert, frappé au cœur, exige une explication et je... Ah ! ma foi, que lui répondre ?

HÉLÈNE

Pourquoi suis-je venue !

LE DUC

Claire ne sait pas encore qu'il y a un enfant. Elle est attachée au passé plus qu'aucun de nous. Peut-être partagera-t-elle la passion désespérée qui m'emporte. Je vais la trouver. Dans cinq minutes nous serons fixés. (Il sort par la porte du premier plan.)

SCÈNE V

HÉLÈNE, CLAIRE

CLAIRE, s'avance par la porte du fond à gauche et s'arrête assez loin d'Hélène.

Mon père me cherche, n'est-ce pas ?... (Geste vague d'Hélène.) Mademoiselle, je réussis à vous trouver seule, nous n'avons que peu d'instants à causer, je n'ai qu'un mot à dire... Ce mariage n'aura pas lieu...

HÉLÈNE

Pour moi, je ne réclame rien... qu'on pense à Robert !...

CLAIRE

Est-ce que le sauver d'une abomination n'est pas penser à lui ?... Je sais ce que vous êtes... Cet été, je me promenais un soir le long de l'étang... vous étiez dans une barque avec mon père, trop peu méfiante des bords... moi, debout dans la nuit, à trois pas de vous, j'ouvrais la bouche pour demander une place, quand j'ai entendu des choses qui m'ont glacée... En une seconde, ma pureté d'âme a été détruite, détruites aussi ma plus grande affection et ma plus grande estime !... La vie, entre vous deux, m'est devenue lamentable... J'ai obtenu qu'on vous fît partir, mais vous n'avez pas emporté mon supplice... Et voilà que votre retour va le rendre plus atroce... Non, cela ne sera pas ! Quand je devrais tout révéler à Robert !

HÉLÈNE

Pour le tuer !

CLAIRE

Il me remerciera de le délivrer quelques jours plus tôt d'un monde où Dieu permet de pareilles choses !

SCÈNE VI

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE

D'un coup d'œil, le duc juge la situation. Il se place entre les deux femmes.

LE DUC, *sévèrement.*

Claire, qui t'a priée de venir ? Tu devais m'attendre chez toi.

CLAIRE

J'ai changé d'avis... On n'apprécie pas du premier coup une action comme la vôtre... Même ayant réfléchi, je ne comprends qu'à demi... Décidément, je renonce à supplier : je menace.

LE DUC, avec violence.

Ah, tais-toi !...

CLAIRE

Rien ne me fera taire, si ma conscience élève la voix !...

LE DUC, furieux.

Tais-toi !... Et ta conscience aussi !... Il y a des choses qu'une fille ne dit pas à son père... Si tu t'oubliais jusque-là, tu finirais dans un couvent, tu serais jetée dans la rue, tu...

CLAIRE

Je finirai dans un couvent, je mendierai de porte en porte, plutôt que de respirer une atmosphère de honte...

HÉLÈNE

Monsieur le duc, je n'ai plus qu'à partir... J'accepte de ne pas voir Robert, j'accepte d'être chassée, j'accepte tout... Seulement, que mademoiselle épargne son frère, et vous aide à expliquer ma fuite.

LE DUC, radouci, après courte réflexion, à Hélène.

Permettez-moi de lui dire un mot en particulier...

Hélène s'incline. Il la conduit jusqu'à la porte du premier plan par où il

la fait sortir, puis il revient.) Claire, je cède. Pour la première fois, l'un de vous met en question mon autorité... Tu as un moyen de me contraindre... Je ne discute pas... Sache seulement que mon cœur t'est fermé pour toujours !...

CLAIRE

Je m'attends à être malheureuse... Ce sera courageusement...

LE DUC

C'est ton affaire... Apprends au moins le coup que tu portes à Robert... Oui, à Robert et à nous tous !... C'est facile d'accuser son père en faisant étalage de ses dégoûts, quand on n'est qu'une pensionnaire ignorante !... Ta mère, parlant à une jeune fille, a eu scrupule de dévoiler la vérité entière... Moi, qui m'adresse à un justicier, au grand redresseur de nos torts, je n'ai rien à ménager. Robert a un fils de Mlle Vatrin.

CLAIRE, à elle-même.

Il a un fils !...

LE DUC

Que nous prenons pour que la famille ne s'éteigne pas... Robert, si l'enfant mourait, renoncerait sur l'heure à la mère... Quant à moi, j'ouvre cette maison à une femme qui porte dans ses bras un présent sacré !... C'est à dessein que j'emploie ce mot : « Sacré ! » Que cela te rende un peu moins sûre de ton jugement. Tu as reproché à Robert d'être égoïste en face de la mort, en même temps

tu m'accusais de le sacrifier à je ne sais quelles monstruosités... Rien de cela n'est vrai !... Robert est sacrifié, oui, mais je le suis aussi, sans avoir le droit même de le penser... Donc, sacrifiés lui et moi, mais, grâce au Ciel ! pas l'un à l'autre, mais à un idéal dont tu n'as plus envie que nous de faire bon marché.

CLAIRE

Un fils !... Pauvre Robert ! Il avait les larmes aux yeux en disant que des cris d'enfant rendraient ce grand château moins triste... Et moi qui l'écoutais toute bouleversée, comment ai-je eu la force de prendre une figure méchante et de répondre durement ?... C'est qu'il m'a déroutée en parlant d'instinct... Cela signifiait amour paternel : j'ai cru qu'il s'agissait d'un sentiment tout autre... Pourtant je n'aurais pas dû m'y tromper !... Je n'avais qu'à me souvenir... Parfois le soir, là, au coin du feu, pendant que le vent hurle derrière cette porte, et que les loups hurlent sous cette fenêtre, au milieu de ce concert d'une indicible mélancolie, tout à coup des voix claires gazouillent autour de moi et je me réveille berçant contre ma poitrine un bout de fantôme joufflu... C'est le même instinct qui passe... Il passe... oui, pour moi... mais pour Robert, il reste !... L'enfant existe !... Il est peut-être dans les environs!... Papa, vous me regardez !... Déjà dans la maison, n'est-ce pas ?

LE DUC

Presque... Il est chez Nicolas... Je n'ai pas résisté à la tentation d'aller le voir...

CLAIRE

Et moi, si je résiste ?... (Lentement.) Alors, ce n'est plus une douce petite vision que je dissipe : je repousse une créature vivante, un bébé que je pourrais vraiment serrer dans mes bras, et que Robert, avec une sécurité navrante, adore comme la chair de sa chair !... Si vous l'entendiez !... Il décrète que son fils aura toutes les perfections, parce qu'une naissance distinguée entraîne forcément une supériorité morale... Le malheureux !... Il oublie la mère !... Jolie hérédité que son alliance nous réserve !...

LE DUC

Je ne connais rien à toutes ces rengaines !... La plupart de nos grands-parents ont été hommes d'État ou généraux célèbres... J'aurais voulu, comme eux, ramasser de la gloire... Ma vie s'est passée à ronger mon frein !... J'ai tâché de m'abrutir avec les chevaux, les chiens, la chasse... Il n'y a encore que la campagne pour endormir un orgueil qui souffre !... Pendant la guerre je n'étais plus un jeune homme, il ne tenait qu'à moi de rester au coin du feu. Eh bien, je suis parti, simple soldat, à la recherche d'une belle mort ou d'une action d'éclat. On m'a vu revenir malade et vaincu, n'ayant rien ajouté au nom qu'on m'a légué... Mais au moins, sacredieu ! ne le laissons pas périr !... C'est encore travailler pour la gloire, que de maintenir celle qui nous est transmise, jusqu'à ce qu'un Chantemelle plus intelligent ou plus heureux fasse jaillir de nouvelles sources !... Tu

ne sens pas cela, toi, le besoin de se survivre, de laisser une trace à travers le monde, longtemps après soi?...

CLAIRE, hors d'elle-même.

Ah! papa, c'est toute mon âme!...

LE DUC

Non, tu ne le sens pas!... sans cela tu aurais pitié de ma détresse!... Robert et moi n'attendons plus de longs jours!... Tu ne nous ôterais pas notre suprême espoir...

CLAIRE

Indifférente, moi!... Ah, Seigneur!... Moi qui n'existe pas, qui n'existerai jamais en tant que femme, parce que vos angoisses d'hommes me rongent... (Baissant la voix.) Mais puisque vous réclamez ma pitié, ne me refusez pas la vôtre. En me prenant pour... complice, vous me mettez dans une situation qui dépasse mes forces... Je demande grâce!...

LE DUC

De quoi, complice?... Tu n'as qu'à garder le silence!...

CLAIRE

Et vous pensez que ce n'est pas une responsabilité terrible!... Ce mariage, qu'un mot de moi peut rompre, s'il se fait, je l'aurai voulu!

LE DUC

S'il ne se fait pas, tu seras le bourreau de ta race!

CLAIRE

Eh, c'est bien ce qui me torture !... Me trouver devant cette formidable alternative avec mon ignorance de jeune fille !... Quels malheurs vont s'abattre sur nous, jusqu'où s'étendra ma faute, si je ne préviens pas Robert ?... Son enfant, c'est notre gloire, nos ambitions, notre éternité, tout enfin !... Faut-il oublier la mère ?... Oh ! cette femme !... Vous ne soupçonnez pas dans quelle horreur de vous tous et de moi-même j'ai vécu à cause d'elle !... Si elle reprend sa place au milieu de nous, je perdrai à jamais toute paix intérieure !... Pourtant, je consens à être misérable, à succomber sous le poids d'infamies qui ne sont pas les miennes, si le supplice doit être pour moi seule... Mais qui me l'assure ?... Hélas ! je suis une pensionnaire... qui voudrait être morte pour n'avoir pas de résolution à prendre !

LE DUC, avec solennité.

Claire, je jure que tu peux consentir... Obéis au chef de la famille... T'aurais-je élevée dans le culte de nos grands souvenirs, pour te conseiller une action indigne d'eux ?... C'est en leur nom que je te supplie !... Sur mon honneur, sur celui de mon fils qui va mourir, je promets que ce mariage sauvera le nom, sans rien ajouter aux anciennes misères.

CLAIRE

Je vous crois.

LE DUC

Merci, ma fille !

CLAIRE, allant à la porte derrière laquelle Hélène s'est retirée.

Hélène, venez !... (Hélène entre.) J'accepte une grande responsabilité. Je n'abandonnerai pas celle que je laisse devenir la femme de Robert... Il ne dépend pas de moi d'être une amie dans le sens affectueux du mot, mais je vous promets d'être une sœur dévouée... Dans vos chagrins, ayez recours à moi... C'est offert loyalement, Hélène !

LE DUC

Allons trouver Robert... (Il s'efface pour laisser passer Hélène et Claire. Claire cède le pas à Hélène, qui sort la première, tremblante sous les regards de Claire et du duc. Le rideau ne doit tomber que lorsque la scène est vide, toutes portes fermées.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Villa aux environs de Nice. En pleine campagne. Grand hall avec mobilier élégant et un peu banal de ville d'étrangers. Portes à droite et à gauche. Tout le fond de l'appartement est occupé par un immense vitrage qui laisse voir la mer sous un ciel étincelant. Vers la gauche on distingue un groupe de récifs autour desquels blanchit le flot

---

SCÈNE PREMIÈRE

ROBERT. HÉLÈNE

Robert est seul, étendu sur un canapé, les jambes recouvertes d'un plaid et semble dormir. Hélène entre, ferme la porte avec précaution et s'avance sur la pointe du pied. Robert ouvre les yeux et lui parle sans tourner la tête.

ROBERT

C'est vous, Hélène ?

HÉLÈNE, penchée sur lui, l'embrasse sur le front.

Avez-vous un peu dormi ?

ROBERT, toujous étendu

Pas moyen !... je m'agite, je pense tout le temps. Cette crise d'hier... Si ma mère n'était pas entrée, par hasard, au moment où je perdais connaissance, je mourais... (Portant sa main à ses lèvres.) Toujours ce goût de sang dans la bouche !... L'hémorragie est

là, prête à m'étouffer... (Avec une détresse contenue.) Dites donc, le Midi qui devait me guérir !... Hein, ce fameux Midi !

HÉLÈNE

Quinze jours à peine que nous y sommes !... Cela tiendrait du miracle si...

ROBERT, l'interrompant.

Pauvre chérie, notre mariage... Le premier mois ne s'achèvera pas ! (Long silence, il tient pressée sur ses lèvres la main d'Hélène.) Pourquoi ne m'a-t-on pas amené Henri ce matin ? Où est-il ?

HÉLÈNE

Devant la maison, sur le sable. (Faisant un mouvement vers le vitrage.) Faut-il crier qu'on l'apporte ?

ROBERT

Plus tard. J'ai tant de recommandations à vous faire !... Mes parents sont vieux : bientôt il n'aura plus que vous, et vous-même auriez tant besoin d'appui... (Se reprenant avec angoisse.) et d'amour !... Je ne peux pas, non, je ne peux pas me faire à l'idée que votre bonheur ne dépend plus de moi !

HÉLÈNE, gravement.

Si, Robert, il est entre vos mains.

ROBERT

Que voulez-vous dire ?

HÉLÈNE

Écoutez, je n'en aurais jamais parlé la première...

Plutôt rester misérable jusqu'à mon dernier jour. Mais puisque cela vient de vous... Je vous en supplie, Robert, arrangez les choses pour que, si j'avais l'affreux malheur de vous perdre, je puisse me retirer avec le petit Henri là où il me plairait d'aller. Que j'aie un chez moi indépendant.

ROBERT, se levant.

Quitter la famille !... Je m'effrayais de votre abandon, et vous voulez être plus seule encore !...

HÉLÈNE

Vous parti, croyez-vous que je ne resterais pas dans le plus horrible abandon, parmi ces gens qui me font peur... oui, peur ! Le duc surtout !... Et moi qui ose à peine élever la voix devant lui, je serais à sa merci !... Venez à mon secours. On me méprise trop ici.

ROBERT

Je n'ai jamais entendu un mot dont ma femme pût se froisser... Je ne l'aurais toléré de personne.

HÉLÈNE

Ce mot n'a jamais été dit. Forcés de me traiter en égale, ils le font, et le font bien. Ils sont polis avec héroïsme. Si polis qu'à la moindre attention je rougis de honte.

ROBERT

Vous ne parlez pas de Claire ?... Claire si bonne pour vous ?

HÉLÈNE, ironiquement.

Bonne pour moi, Claire ?

ROBERT

Vous en doutez ? Pourtant sans elle, peut-être notre mariage n'aurait-il jamais eu lieu. Maman, avec une mauvaise foi qui est bien loin de son caractère, soulevait toutes les difficultés imaginables. Claire est allée lui jurer Dieu sait quoi, et tout obstacle a disparu. Après la cérémonie, rappelez-vous que Claire a trouvé moyen, et avec quelle divine gaucherie, d'avouer qu'elle connaissait l'existence de l'enfant et qu'il ne fallait pas l'éloigner par respect pour elle. Qui donc a décidé mon père à nous précéder en éclaireur sur cette côte ? Qui l'accompagnait ? Qui a découvert ce coin ignoré où nous pouvons, sans jeter le ridicule sur notre union, goûter la paix de ces quelques jours avec notre fils entre nous ? C'est-à-dire que dans ces dernières semaines, je ne vois rien d'un peu doux que nous ne devions à Claire !...

HÉLÈNE

Croyez-vous donc que sa bonté s'adresse à moi ? Elle a surmonté son aversion pour avoir l'enfant, tout de suite, parce que l'enfant, c'est l'avenir du nom, et qu'elle est folle de cela.

ROBERT

Belle folie, en tout cas !... Tant pis pour ceux qu'elle fait sourire !... L'honneur de l'humanité ré-

side dans un petit nombre d'abnégations, creuses quand on les pèse, sublimes quand on les sent.

HÉLÈNE, avec dignité.

C'est entendu, je ne les sens pas !... Je n'ai ni vos délicatesses ni vos fiertés. (S'animant.) Faut-il, en effet, que je ne les aie guère, pour m'entendre dire du matin au soir que je suis une créature inférieure, et rester !... Ah ! si je n'étais pas une pauvre sotte qui supporte tout parce qu'elle aime !

ROBERT, consterné.

Hélène !... Mais a-t-on idée ! Trouver dans mes paroles une allusion blessante ! Tenez, voilà qui prouve combien souvent vous devez prêter à mes parents des dédains qu'ils n'ont pas !

HÉLÈNE, ironiquement

Vous trouvez !

ROBERT

Pourquoi, élevés autrement que vous, n'aurions-nous pas, Claire et moi, un idéal différent du vôtre ? En quoi cela vous rabaisse-t-il ? Ayez donc un peu de sympathie pour l'illusion qui mène ma vie. C'est vrai, je suis fier de mon titre : on dit que la richesse est du travail accumulé, je tiens ma noblesse pour de l'honneur accumulé. Hélène, délivrez-moi du chagrin de penser que cette noblesse vous est odieuse, votre premier devoir étant d'élever notre enfant à la respecter.

HÉLÈNE

Mon ami, je ferai mon devoir vis-à-vis de l'enfant, pourvu qu'il reste mon enfant, et non celui d'un clan tyrannique et jaloux. Aussi, prenez ma prière au sérieux ! Est-ce que j'aurais la force de parler du temps où vous ne serez plus, si je ne me voyais pas au seuil d'un enfer ! Sauvez-moi !... Faites qu'on ne m'entraîne pas dans ce triste Chantemelle peuplé de visages durs comme ceux des vieilles armures. Je vous ai chéri, parce que seul là-bas vous aviez le cœur un peu fait comme mon pauvre cœur aimant et faible... ce cœur qu'ils briseront.

ROBERT

Mais pourquoi vouloir, dès maintenant, opposer mon autorité à la leur, puisque, légalement, ils ne pourront pas vous retenir de force ?

HÉLÈNE

Avec mon caractère indécis, que je retourne à Chantemelle, ce sera pour n'en plus sortir !... Si je veux bouger, ils m'opposeront votre volonté, toute la famille criera au parjure, et je me ferai toute petite, bien humble et bien soumise... Ah ! délivrez-moi de cette terreur !

ROBERT

Je me reproche déjà trop l'existence de garde-malade que vous menez, pour qu'au moins après moi, je ne garantisse pas votre liberté ! Je ferai un

testament où sera marquée ma volonté formelle que vous viviez indépendante et je parlerai à Claire.

HÉLÈNE, vivement.

Oh ! pourquoi lui parler ?... Elle ne sera pas de votre avis, et cela vous agitera... Votre écrit suffira.

ROBERT

Claire n'est pas habituée à ce que j'agisse en me cachant d'elle, et je ne prendrai pas la décision si grave de vous séparer des miens sans lui avoir exposé mes raisons. Soyez sans inquiétude, elle aura beau me contredire, je serai ferme. Vous avez ma parole.

SCÈNE II

ROBERT, HÉLÈNE, CLAIRE

Claire arrive du dehors en toilette de promenade, carton sous le bras

CLAIRE, ôtant ses gants, son chapeau.

Le soleil est aveuglant. J'étais allée devant le poste des douaniers pour dessiner le récif qu'on voit là-bas, mais il n'y a pas moyen, c'est un éblouissement.

HÉLÈNE

Que trouvez-vous de si curieux à ce récif? A ma connaissance, vous en avez déjà trois vues dans votre album.

CLAIRE

Il m'intéresse avec son aiguille de pierre qu'on

croit voir chanceler sous le choc des vagues, comme un pêcheur debout dans l'eau.

ROBERT

Plutôt comme un berger gardant ses blancs moutons... Voyez, le troupeau gambade.

CLAIRE, souriant.

Troupeau !... Que ce mot m'aurait semblé vulgaire là-bas, pendant que je dessinais... Je me figurais des choses... Ce flot bouillonnant, même par les plus beaux jours, on dirait que des créatures le soulèvent, des créatures qui luttent pour monter au soleil, des Sirènes peut-être, qui regrettent le temps où elles prenaient leurs ébats sur cette plage. Car, n'en doutez pas, autour de mon rocher, elles ont mené leur existence cruelle et délicieuse.

ROBERT, riant.

Délicieuse !... Est-ce pour avoir croqué de hardis marins ?

CLAIRE

Mais oui, avec les tendres petits mousses pour dessert.

ROBERT

Que d'imagination !... La mer te monte à la tête.

CLAIRE

Moque-toi, je te conseille ! Si la mer me pousse au lyrisme, les bois ne t'exaltent pas moins. Lors-

qu'après une absence tu revenais à Chantemelle, ta première action était de courir à la forêt, tout seul, vêtu comme un voleur, et le soir il fallait t'entendre raconter ce que tu avais vu sous tes chères futaies.

ROBERT

Oui, les grands bois de Chantemelle ! Je n'étais jamais plus heureux que là... Oh ! cela ne m'empêche pas d'aimer aussi la mer. Les forêts et la mer m'ont toujours attiré d'une étrange façon... J'ai été passionné pour la chasse, et ce n'était pas uniquement la rage de tuer des animaux : non, il y avait autre chose : l'épaisseur du fourré, un sentiment d'inconnu... J'écoutais avec délices les coups de vent arriver dans la futaie, s'annoncer au loin par un bruit de flots, s'approcher, grandir lentement, mystérieusement, et tout à coup la crinière des bouleaux et la toison des hêtres s'agitaient sur ma tête : j'étais dans le tourbillon ! Et puis les sangliers qui accourent en brisant les perches, en pliant le taillis... On espère une apparition faunesque. Et quand le sanglier saute dans l'éclaircie, noir, hérissé, la queue en vrille, on n'est presque pas déçu... et le trot léger des loups sur les feuilles mortes... leur tête fausse et oreillarde qui s'encadre dans les ronces, regarde, s'évanouit, sans qu'on puisse dire par où... Et la silhouette falote des renards sur la neige !... Je m'exalte en pensant à tout cela !

HÉLÈNE, assise à l'écart et cherchant à ramener l'attention sur elle.

Décidément oui, vous préférez les forêts à la mer.

ROBERT

J'aime les deux, mais pas avec le même cœur. En moi, l'aristocrate adore ces futaies aussi anciennes que nous, dont les rameaux protègent tout un peuple d'arbustes. Ne sommes-nous pas frères des chênes et des hêtres géants ? Impossible de me promener parmi eux sans partager leur arrogance. Je plane sur les basses tiges, je prends pour moi toute la lumière, et sème dédaigneusement des faînes et des glands pour les affamés de la lande. Ici, devant la mer, un autre homme s'éveille. Des vagues, toujours pareilles, viennent en troupeaux s'ébattre sur la plage, toutes également parées d'un rayon de soleil, toutes également petites par le calme, toutes également hautes par la tempête. Je me dis alors qu'il y a là une image de l'humanité très différente de celle que présentent les bois. L'uniformité de ces flots qui portent indistinctement le fardeau des navires, et parmi lesquels les mouettes n'ont pas de choix à faire pour se poser, trouble un peu mes instincts forestiers. Je me demande si les hommes ne pourraient pas cheminer parallèlement comme les vagues qui, sans se heurter, courent toutes ensemble jusqu'à la grève. Mais aussitôt il me vient une crainte : je doute que l'humanité, si l'on en réalise le nivellement parfait, continue à monter vers ses mystérieuses destinées comme la légion des vagues qui se soulève en bloc sous l'attraction d'en haut. Mes préférences hésitent au souvenir des arbres monstrueux qui sont des merveilles à condition d'étouffer ce qui grandit aux environs;

et il faut me plaindre, écartelé que je suis entre le forestier et le marin, l'homme des futaies et l'homme des vagues.

CLAIRE

O Robert, que voilà bien le frère et la sœur ! Depuis leur naissance ensevelis dans un vieux château, consumés du désespoir de ne rien être, ils supplient la forêt, le vent, le nuage, de leur chanter la vie. Moi qui ai peu lu et entends dire sans cesse que tout est mal à notre époque, c'est la vie du passé que les choses me peignent. Toi, tu les interroges sur l'avenir... Lequel a raison ?

ROBERT, tout le temps tourné vers Claire.

Moi ! bien que parler d'avenir et mourir demain, cela s'accorde mal. Mais j'ai un fils, et sur le point de revivre en lui, je cherche avec angoisse quelle destinée l'attend. Pauvre petit, peut-être lui ai-je fait un triste cadeau en l'accueillant parmi nous. Aura-t-il seulement ce qui m'a manqué : un coin où respirer à l'aise ? Non, pas même à Chantemelle, je n'ai jamais eu cela ! Je vous aime tous beaucoup, et fatalement nos conversations dégénèrent en disputes. (Souriant.) Pour vous tenir tête je deviens socialiste contre papa, esprit fort contre maman, républicain contre toi, et cela finit par un concert de malédictions. A Paris, lorsque j'y suis allé compléter mes études, je n'étais pas mieux à ma place. La plupart de mes camarades pensaient à l'opposé de vous. Moi, votre contradicteur, j'aurais dû m'entendre avec eux. Eh bien non !... Avec eux je deve-

nais plus autoritaire que papa, plus religieux que maman, plus royaliste que toi. La vérité, c'est qu'il y a des déclassés d'en haut comme il y a des déclassés d'en bas. Je suis un déclassé !... Mon siècle me prend par le cerveau, le passé garde mon cœur !... En quelque endroit que j'aille, c'est l'exil pour une moitié de moi-même. Il faut sauver mon fils de ce supplice !...

CLAIRE

Ah certes !... Il n'en sera pas réduit comme toi, pauvre Robert, à n'oser être soi qu'au milieu de ses livres, de peur que les vivants ne voient en lui un renégat. Qu'il marche avec son siècle, je surmonterai mes répugnances jusqu'à être moderne pour ne pas le quitter. Mais tu permets, n'est-ce pas, que je préserve dans mon âme l'orgueil de son nom ? Je lui expliquerai tes idées sur la noblesse qui doit rester pour le pays une pépinière de généreux cœurs.

ROBERT

Oui, présente-lui comme des réalités les illusions qui m'ont soutenu, et qui depuis quelques jours, m'abandonnent. Peut-être est-ce la maladie qui trouble ma vue et me montre notre milieu prêt à rendre l'âme, tandis que seul je me meurs ? N'importe ! je suis presque heureux d'échapper au devoir de diriger mon fils. Ah ! que j'aime bien mieux vous le confier, à vous qui êtes des rustiques, droits et sains comme les hêtres à l'écorce claire. Il n'aura qu'à regarder autour de lui pour prendre des

leçons d'honneur. Papa est la loyauté même et toi, j'en suis sûr, pour sauver ta vie, tu ne mentirais pas !

CLAIRE, troublée

Enfin, sois tranquille ; j'élèverai ton fils dans une atmosphère si haute qu'aucun sentiment bas ne l'atteindra jamais.

HÉLÈNE, allant à Robert, le prenant à part.

Ah ! c'est trop fort ! Confier mon enfant à une autre, devant moi, et après vos promesses...

ROBERT, bas

Calmez-vous, Hélène ! Plus que jamais vous avez ma parole !

HÉLÈNE, haussant les épaules, allant au vitrage.

Tenez, je l'entends qui pleure. (Regardant au dehors.) Ah ! cette nourrice !... Allez, ruminez de grandes choses, c'est tout de même sa maman qui le consolera. (Elle décroche un chapeau de jardin et sort furieuse.)

SCÈNE III

ROBERT, CLAIRE

ROBERT, revenant à Claire.

Claire que je te gronde ! Tu parles du petit Henri comme s'il n'avait pas de mère, et sa mère t'entend !

CLAIRE, souriant.

Robert, que je te gronde ! Tu exprimes tes volontés au sujet de ton fils, toujours tourné vers moi, et sa mère te voit.

ROBERT

Si je l'ai fait, c'était sans intention. Je m'adressais également à vous deux. On est vraiment peu charitable envers ma femme. Aussi, qu'arrive-t-il ? Hélène déclare qu'après moi, il lui est impossible de continuer l'existence en commun. Elle entend s'établir dans un endroit où elle ne soit pas exposée lorsque je n'y serai plus à être humiliée en présence de son fils.

CLAIRE, bouleversée.

Elle emmènerait l'enfant ?... Elle a déclaré cela ? Qu'as-tu répondu ?

ROBERT

A regret, je lui donne raison. Dans mon testament, j'approuverai son désir d'être indépendante.

CLAIRE, affolée.

Robert, ne fais pas cela !

ROBERT

J'ai promis.

CLAIRE

Ne fais pas cela !

ROBERT

Claire, je ne suis pas moins navré que toi d'enlever l'enfant au vieux nid. Il y a là des souvenirs

sacrés parmi lesquels j'aurais voulu le voir grandir. Mais on ne peut pas condamner une femme de l'âge d'Hélène à s'ensevelir pour le reste de ses jours. Du moment qu'elle souffre parmi vous, et s'en plaint, je dois la laisser libre. Libre, d'ailleurs, ne le sera-t-elle pas ? Je lui commanderais de rester à Chantemelle, qui l'obligerait à obéir ? Dans un an, elle partirait brouillée avec vous tous, tandis qu'il ne tient qu'à vous de la retenir à force d'affection.

CLAIRE

Écoute, il n'y a rien de plus grave au monde! A tout prix, laisse-nous l'enfant...

ROBERT

Le voudrais-je, il n'y a pas moyen... et je ne le veux pas ! L'enfant est à sa mère, et si Hélène consentait à l'abandonner, moi, tout le premier, je...

CLAIRE, au comble de l'émotion.

Un duc de Chantemelle élevé par Hélène Vatrin, pensant comme elle, indifférent à nos enthousiasmes, à notre foi ! Et tu acceptes cela !... Dire qu'une créature comme Hélène t'a mis sous le joug !... Ah ! maintenant, je comprends pourquoi, dans l'uniformité des vagues, tu distingues si bien l'image d'une société nouvelle ! Ses idées de fille du peuple t'envahissent ! En les adoptant, tu les imprègnes de la noblesse de ton cœur, tu les rends séduisantes, mais tu subis la contagion. Robert, rentre en toi-même. Avant ton mariage, tu m'as juré que si

Hélène ne t'apportait pas un fils, tu ne l'épouserais pas. C'est ce fils aujourd'hui que tu lui sacrifies.

ROBERT

Tu ne réfléchis pas à une chose : nos parents vieillissent : après eux fatalement Hélène resterait seule gardienne de son fils.

CLAIRE

Mais moi, je suis jeune, et plus forte qu'Hélène !... Réclame toute ma vie, Robert, je l'offre à ton enfant.

ROBERT, luttant pour surmonter son émotion.

C'est impossible !

CLAIRE, avec violence.

Tu le dis, et lorsque tout à l'heure tu exposais comment le futur duc doit être élevé, pourquoi t'adresser à moi seule, sinon parce que moi seule comprenais ?

ROBERT

Veux-tu, laissons cela ?

CLAIRE

Alors, dans ton estime, Hélène est mon égale ?

ROBERT

Claire, que tu aies des préventions contre Hélène, cela s'explique : tu as le droit d'être sévère du haut de ton passé sans tache. Il faut pourtant t'habituer à juger les choses autrement qu'en petite fille bien

élevée. La femme peut avoir une heure de faiblesse et rester très digne de respect. C'est le cas d'Hélène.

CLAIRE, avec violence.

Ne lui laisse pas ton fils.

ROBERT

Répète-le jusqu'à demain, et après ?

CLAIRE, désespérée.

Souviens-toi, Robert, souviens-toi !... Mlle Vatrin chassée de Chantemelle pour sa mauvaise tenue...

ROBERT

Elle m'aimait !

CLAIRE, dans un cri de détresse.

...Pour sa mauvaise tenue avec tout le monde !...

SCÈNE IV

ROBERT, CLAIRE, LE DUC

LE DUC, sortant d'une chambre voisine.

Claire, es-tu folle ? Vous criez !... On entend du fumoir !... Tu sais pourtant ce qu'ont dit des médecins... Tu le sais aussi, Robert ?

CLAIRE

Il y a un danger plus grand que de jeter Robert dans une nouvelle crise. Papa, j'ai voulu avec vous

le mariage de mon frère... Vous savez comment j'ai été conquise à vos projets... ce que j'ai foulé aux pieds... ce qu'il m'en a coûté... mes larmes, ma conscience à jamais troublée... Mais il s'agissait de la famille... On lui apportait ce petit Henri en qui nous vivons tous... Eh bien, la famille est volée, et nous n'avons plus qu'à contempler notre œuvre avec d'affreux regrets. Comment n'avons-nous pas prévu qu'Henri, avant de nous appartenir, appartiendrait à sa mère ?... Et alors — cela c'est le dernier coup — Robert dans son testament encourage sa femme à se séparer de nous et à emmener l'enfant.

LE DUC, à Robert.

C'est vrai ?

ROBERT

Oui.

LE DUC

Ne fais pas cela !

ROBERT

J'en ai le droit.

LE DUC

Soit !... Ne fais pas cela.

ROBERT

Donnez une raison.

LE DUC

Mille, si tu veux.

CLAIRE, au duc

Je les ai données... celles qu'on peut donner !

LE DUC

Il y en a d'autres, entends-tu ? L'origine d'Hélène, on ne songe pas à la lui reprocher... Mais à notre époque il y a encore des choses qui font se dresser les cheveux sur la tête... Quand nous porterions le nom le plus obscur, je te dirais : ne confie pas notre honneur à cette femme !

ROBERT

Je vous défends d'insulter Hélène !

LE DUC, se redressant de toute sa hauteur.

Tu défends !

ROBERT, avec effort.

Encore un mot injurieux pour elle et, à l'instant, je quitte la maison, je l'emmène.

LE DUC

Elle est là, dans le jardin. Qu'elle monte, que devant moi elle parle de ses droits... qu'elle ose !... Ah ! qu'elle ose !...

CLAIRE

Tu la verrais pas fière.

ROBERT

Elle va monter, mais pour faire ses malles et me suivre.

LE DUC

Je garderai l'enfant malgré toi, malgré sa mère.

ROBERT

L'enfant est à moi !

LE DUC

A nous !

ROBERT

A moi.

LE DUC, d'une voix terrible

A nous !

CLAIRE, avec effroi.

Papa ! Papa ! Écoutez-vous !

LE DUC, repoussant Claire.

Toi, va-t'en !... va-t'en !... c'est entre lui et moi !

CLAIRE

Par pitié !...

LE DUC

Va-t'en !... (Il prend Claire par les épaules, la pousse dehors. On la voit s'arrêter derrière la porte qui n'est pas fermée.)

SCÈNE V

ROBERT, LE DUC

LE DUC, bondit jusqu'à Robert dans un élan de passion terrible.

A nous ! J'ai eu la mère à Chantemelle avant toi ! J'ai commis le crime de te la faire épouser pour perpétuer le nom qui s'éteignait. Et je ne te laisserai pas nous arracher, pour le livrer à des mains indignes, l'enfant payé si cher ! Il appartient à la

famille, je te défends d'y toucher! Voilà qui est dit. (Subitement calme et hautain.) Maintenant, si tu veux que je meure, je suis prêt !

ROBERT, regarde longtemps et fixement le duc, ensuite il se dirige en chancelant vers la porte. Au moment de sortir, il rassemble ce qui lui reste de forces pour se redresser et dire :

Il faut qu'un de nous deux meure ! (Il sort en chancelant ; à la porte, il tombe dans les bras de Claire qui l'attendait.)

SCÈNE VI

LE DUC, HÉLÈNE

LE DUC, allant à la fenêtre et appelant.

Hélène, venez !...

HÉLÈNE, du dehors

Oh! pourquoi ?... Il fait si bon dehors !

LE DUC, frappant du pied.

Venez !... (D'une voix tonnante.) On vous dit : venez ! (Il revient au milieu de la pièce, et attend debout, face à la porte Hélène entre, et devant le regard que lui jette le duc, elle reste saisie.)

LE DUC, d'un ton bref.

Vous avez voulu nous voler l'enfant... Vous portiez le plus beau nom de France, vous étiez riche et honorée, cela devait suffire. Vous avez voulu davantage : justice est faite. J'ai tout dit à Robert.

HÉLÈNE, dans un sanglot.

Mon Dieu !

LE DUC

En parlant, j'ai tué quelqu'un : Robert ou moi, je ne sais... J'ai offert à Robert de mourir ; il a répondu qu'un de nous est de trop : c'est vrai ! Il réfléchit en ce moment au moyen d'en finir. Il trouvera : j'ai confiance !

SCÈNE VII

LE DUC, HÉLÈNE, CLAIRE

Claire entre. Le duc l'interroge du regard.

CLAIRE

Pas un mot !... Rien !... Une immobilité de statue !... J'ai essayé de parler, il m'a jeté un tel regard !... Je n'ai pas osé rester... Il sait que je savais...

LE DUC

Répète-le-lui, malheureuse, au lieu de te sauver ! Que tu sois ma complice, toi la pureté même, c'est l'honneur de mon crime ! Retourne le lui dire, qu'il n'en puisse pas douter.

SCÈNE VIII

LE DUC, HÉLÈNE, CLAIRE, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE, entre, bouleversée.

Je ne sais pas ce qui arrive, Robert est tout changé !... Je l'ai trouvé effondré dans un fauteuil.

A ma vue, il s'est levé, et m'a déclaré net qu'il partait ce soir pour Chantemelle. Impossible de lui faire entendre raison, et pas un mot d'explication.

CLAIRE, allant au duc, le regard fixé sur lui.

Retourner là-bas, mais c'est la mort !... Hier encore, le régisseur écrivait qu'il y a vingt degrés au-dessous de zéro.

LA DUCHESSE

Je le lui ai dit, il n'écoute même pas... J'ai offert d'aller chercher Hélène, il est resté le regard perdu... Pourtant, on ne peut pas l'abandonner ainsi. Comment, Hélène, n'êtes-vous pas déjà auprès de lui ?

HÉLÈNE, avec effroi.

Oh! non ! Pas tout de suite !...

LA DUCHESSE

Y a-t-il quelque chose entre Robert et vous ?... Qu'est-ce qui vous retient ? (Geste indécis d'Hélène.)

LE DUC

Il vaut mieux qu'elle reste ! Vous voyez bien, elle est nerveuse, ses genoux tremblent : une malade que vous envoyez secourir un malade...

LA DUCHESSE, au duc.

Alors parlez à Robert, vous qui avez tant d'influence sur lui.

LE DUC, hésitant.

Que j'y aille, moi ?... (Jetant à Claire, un regard signifi-

catif.) Claire, c'est plutôt toi qui devrais lui parler.

LA DUCHESSE

Pourquoi pas vous, Henri?... Vous voilà presque aussi troublé qu'Hélène... On dirait que vous avez tous peur... Toi aussi, Claire, tu changes de figure!

CLAIRE

Mais cela n'a rien d'étonnant, Maman! c'est le chagrin qu'il soit plus souffrant!

LA DUCHESSE

Pourquoi regardes-tu ton père de cette façon-là?... Qu'avez-vous tous?... Vous savez une chose qui m'échappe... Il y a un secret, je veux le savoir... c'est mon droit!... Je ne peux pas être seule dans la maison à ignorer ce que tout le monde connaît... Hélène, je m'adresse à vous, parlez. (Hélène se cache la figure et sanglote, tandis que la duchesse l'examine en silence.) Hélène, une fois déjà, nous nous sommes trouvées ainsi, moi questionnant, et vous, comme en ce moment, la figure dans les mains... Ah, vous aurez beau pleurer, aujourd'hui vous parlerez!...

LE DUC

Laissez-la, je réponds pour elle!...

CLAIRE, affolée.

Je réponds pour tous!

LA DUCHESSE

Toi, Claire!... L'été dernier, c'est toi qui me sup-

pliais de la chasser de Chantemelle. Tu ne donnais pas de raisons, je n'en demandais pas. Nous restions l'une en face de l'autre, épouvantées. Tes yeux racontaient... cela, n'est-ce pas ?... Cela, que Robert vient de découvrir... Ce qui leur fait baisser la tête, à elle ! à lui !... Oh ! c'est horrible !... Mais non !... Il y a chez nous de telles infamies que l'horrible n'est plus rien !... Elle a épousé mon fils !... Et toi, Claire, tu savais !... Tu n'as rien dit, et tu savais !... Oui, oui, tu savais !...

CLAIRE

Maman, à partir de l'heure où ce mariage a été décidé, je n'ai connu qu'un sacrifice perpétuel à quelque chose qui est au-dessus de nous tous...

LA DUCHESSE

Rien n'est au-dessus de la foi jurée... Tu n'es pas une honnête femme si tu penses autrement.

CLAIRE

Je n'ai vu que l'enfant !...

LA DUCHESSE

L'enfant !... Vous dites ce mot avec une candeur !... Que le plus pauvre de nos paysans perde son fils, il pleure son fils. Robert meurt, vous pleurez un titre !... Et pas même !... Le titre est sauvé !... Il va revivre dans toute sa gloire, puisque vous mettez une couronne d'ignominie sans pareille sur la tête d'un triste bâtard...

LE DUC

N'insultez pas l'enfant... Robert ne le permettrait pas !...

LA DUCHESSE

Robert ne le... (Elle fond en larmes.) Tué par vous et quand même avec vous !... Qu'il juge donc !... Vous n'avez plus à compter avec moi...

SCÈNE IX

LE DUC, LA DUCHESSE, CLAIRE, HÉLÈNE, ROBERT

Robert entre, il est d'une pâleur effrayante, peut à peine se soutenir, mais il montre beaucoup d'empire sur lui-même. Dès qu'il paraît, la duchesse se compose un visage assez calme. Claire se précipite au-devant de lui et le soutient.

ROBERT

Ne pensons plus à nous, sauvons le petit Henri. Il est toute la famille ! Qu'on se serre autour de lui.

LA DUCHESSE

Tout, pourvu que tu restes !

ROBERT

Je ne renonce pas à partir ce soir pour les Ardennes... Il y a des pressentiments qui ne trompent pas... j'ai celui que ma mort est très proche, et je veux qu'elle me trouve là-bas, au milieu des souvenirs, non pas seulement de ma jeunesse, mais d'un passé si ancien et si grand que j'ai l'impression d'exister depuis des siècles. Un voyage par le

froid hâtera peut-être ma fin de quelques jours, mais j'aurai donné à tous, dans la mesure où cela m'est permis, un exemple de dévouement aux idées !

LE DUC

Aux idées ?

ROBERT

Aux vôtres, aux miennes, aux nôtres à tous, l'honneur du nom qui couvre tout. Enfin, c'est entendu, nous partons, Hélène, Claire et moi... Vous pourrez prolonger votre séjour ici, maman avec mon père et le petit... Vous le ramènerez à Chantemelle, quand l'hiver y sera moins dur.

CLAIRE

J'irai avec Robert. Je ne sais comment exprimer à quel point je l'admire. (A Hélène.) Venez, Hélène, nous avons nos préparatifs de voyage à faire, et ceux de Robert... Venez... (Elle prend la main d'Hélène et l'entraîne.)

LE DUC, sans s'approcher de son fils.

Robert, j'ai abdiqué ! Tu es chef de famille : commande, tous t'obéiront... Adieu !... (Il prend son chapeau, son paletot et sort du côté de la plage. La duchesse se précipite dans les bras de Robert avec un cri déchirant.)

RIDEAU

ACTE IV

La grande salle du château de Chantemelle où se sont passés les deux premiers actes. — Il fait nuit. — Le fond est transformé en chapelle ardente, fortement éclairée, où est exposé le corps de Robert.

La duchesse et Claire prient à genoux devant la chapelle. — Autour d'eux sont groupés des paysans et des paysannes qui contemplent le corps et prient.

A gauche, au premier plan, est assis le duc, accoudé à une table, morne, la figure dans les mains. — Derrière lui, près de la porte principale, se tient un domestique en livrée, qui pendant toute la première partie de l'acte, dirige le va-et-vient des paysans, leur indique le corps de Robert, leur fait des recommandations de silence. — Les paysans restent devant le mort, le temps de dire un Pater *entre deux signes de croix et sortent après avoir jeté de l'eau bénite sur le corps.*

Au lever du rideau, pendant une minute, jeux de scène muets. — En traversant la pièce, les visiteurs s'inclinent profondément devant le duc, qui lève rarement les yeux sur eux.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, UN FERMIER

En quittant la chapelle, un gros fermier en redingote des dimanches, s'approche et offre au duc ses compliments de condoléance.

LE FERMIER

Monsieur le duc, quel malheur !... Un si beau jeune homme !... Et puis qui était si fort !... On le voyait galoper tout l'hiver derrière ses chiens...

Peut-être seulement qu'y s'y est trop fatigué... Ma femme me le disait encore ce matin, il n'avait peur de rien... Ainsi dimanche, tout malade qu'il était, nous l'avons vu à la grand'messe et ensuite il est resté dans le cimetière, sur les anciennes tombes de la famille, nu-tête, plus d'un grand quart d'heure... Ça avait-y du bon sens ?... Il aurait voulu se faire périr exprès...

LE DUC

C'est un très gros chagrin, mon cher Renaud... J'aurais dû partir le premier.

LE FERMIER

Oh ! monsieur le duc est encore solide !... M. Robert venait souvent à la ferme... Il aimait les bêtes et les gens... Plus tard, ça nous aurait fait un bon maître !

LE DUC

On tâchera que son fils lui ressemble et soit attaché à nos amis de Chantemelle comme il l'était !... (Il secoue la main du fermier qui s'éloigne.)

SCÈNE II

UN VOISIN DE CAMPAGNE, LE DUC

Après un va-et-vient de campagnards, entre un gentilhomme du voisinage venu à pied... Bonnet fourré et grosse canne, souliers de chasse et molletières. Veston et pantalon noirs. Le domestique lui montre le duc, il vient à lui.

LE VOISIN

Ah ! cher ami !... (Poignée de main affectueuse.) C'est seu-

lement à midi que j'ai appris la triste nouvelle... De bon matin, j'étais sorti pour tirer des oies sauvages... et en rentrant pour déjeuner on m'a dit... Et vous n'avez pas pu arriver à temps ?

LE DUC

Il y a une heure que nous sommes ici.

LE VOISIN

Et c'est hier, dans la soirée, que tout s'est terminé ?

LE DUC

Nous avons reçu la dépêche à quatre heures de l'après-midi.

LE VOISIN

Au moment de monter en chemin de fer ?

LE DUC

Oui !...

LE VOISIN, se tournant vers la chapelle.

Je voudrais ne pas déranger ces dames... Comment vont-elles ?...

LE DUC

Bien tristes... Bien fatiguées...

LE VOISIN

Mlle Claire était présente, n'est-ce pas ?

LE DUC

Oui... Elle a été admirable... Ma belle-fille aussi.

LE VOISIN

Pauvre Robert ! Je vais le voir pour la dernière fois... (Après avoir serré la main du duc, le voisin marche vers la chapelle, suivi par le duc. Celui-ci est arrêté en route par une religieuse qui vient d'entrer par la porte de gauche, au premier plan. C'est une religieuse garde-malade qui a aidé à soigner Robert pendant les derniers jours.)

SCÈNE III

LE DUC, UNE RELIGIEUSE

LA RELIGIEUSE

Monsieur le duc, on m'annonce que le forgeron du village attend pour souder le cercueil.

LE DUC

A peine si nous sommes ici depuis une heure !... La duchesse voudrait garder encore un peu son fils... Est-ce qu'il faut déjà ?...

LA RELIGIEUSE

Mon Dieu, oui ! Il est grand temps !

LE DUC

Tâchez que les étrangers s'éloignent. Qu'au moins il n'y ait pas de témoin pendant que sa mère lui dira un dernier adieu. Et puis on vous fera venir avec les ouvriers. (Le duc retourne s'asseoir à sa place primitive devant la table. La religieuse prévient le domestique de ne plus laisser entrer personne, et va chuchoter à l'oreille de Claire, pendant que le domestique renvoie les paysans qui sortent en silence ainsi que le voisin. La religieuse part la dernière. La duchesse reste aux pieds du mort, insensible à ce qui arrive. Claire vient s'entretenir à mi-voix avec le duc.)

SCÈNE IV

CLAIRE, LE DUC

CLAIRE

Papa, on va mettre Robert dans le cercueil... (Montrant une feuille de papier mise entre les feuillets de son paroissien.) Il a fait un testament que je voudrais lire devant vous tous, pendant qu'il est encore présent. Et puis, je vous raconterai sa fin. Non pas son agonie dont vous savez déjà les détails, mais je dirai quels ont été les derniers actes de sa volonté et de son cœur. L'une et l'autre grands jusqu'au bout.

LE DUC

Tu représentes ton frère. Ordonne en son nom.

CLAIRE

Merci... Je fais appeler Hélène... (Elle va dire quelques mots au domestique qui sort. Au même instant la duchesse se lève, puis le visage trempé de larmes, rejoint son mari en même temps que Claire.)

SCÈNE V

CLAIRE, LE DUC, LA DUCHESSE

LA DUCHESSE, jetant sur le corps un regard désolé.

Il n'est pas du tout changé... L'air de dormir !...

CLAIRE

C'est aussi qu'il dort !... Il a fermé les yeux dou-

cement, sans une révolte, après avoir songé jusqu'au dernier instant, non pas peut-être au bonheur, mais à l'honneur des siens...

LA DUCHESSE

Hélène était présente ?

CLAIRE

Je l'ai fait appeler pour les derniers instants.

LA DUCHESSE

Robert l'a reconnue ?

CLAIRE

C'est lui qui la demandait.

LA DUCHESSE

Alors, pendant ces huit jours de maladie elle ne l'approchait pas ?

CLAIRE

Souvent, au contraire... Nous n'avions aucun parti pris de l'éloigner... Robert n'a jamais cessé ni pendant, ni après le voyage, de la traiter avec les mêmes égards qu'autrefois... On ne saisissait en lui qu'un seul changement : il ne voulait plus vivre...

LA DUCHESSE, *dans un sanglot.*

Il est exaucé !...

CLAIRE

Courage, Maman !... Il vous en faudra encore aujourd'hui et beaucoup... J'ai fait appeler Hélène et

devant elle, dans un instant, vous saurez les résotions de mon frère... (Long silence.)

LA DUCHESSE

Je retourne près de lui... C'est là qu'Hélène me trouvera... En présence de celui qui a tant su se dominer j'aurai la force de tendre la main... je l'espère... (La duchesse va s'agenouiller auprès du corps.)

SCÈNE VI

LE DUC, CLAIRE

LE DUC

Ta mère se surmonte d'une façon inouïe; mais combien de temps cela pourra-t-il durer?

CLAIRE

Que cela dure le temps des funérailles et nous serons sauvés.

LE DUC

Quelle illusion, ma pauvre Claire!... Vivre tous ensemble et affecter une union parfaite avec cet horrible secret dans le cœur, cela te semble facile? Nous le ferons aujourd'hui dans une crise d'exaltation, sous le regard de tous... Mais après?...

CLAIRE

Après, le supplice de maman prendra fin... Elle vous est trop attachée, elle sait trop ce que la religion lui commande, pour ne pas revenir à vous.

LE DUC

Oui, mais face à face avec Hélène...

CLAIRE

Hélène ne sera pas un obstacle...

LE DUC

Est-ce qu'elle doit partir ?... Sans emmener l'enfant, alors !... Je suis certain que Robert ne le livre pas à des mains débiles. D'un autre côté, si Hélène s'en va seule, que pensera le monde ?

CLAIRE

Soyez sans crainte, ma belle-sœur ne s'éloignera pas seule... Le martyre que vous redoutiez pour maman, une autre personne l'accepte.

LE DUC

Toi, Claire ?...

CLAIRE, prête à pleurer.

Par pitié, ne questionnez pas... Robert va vous apprendre lui-même ce qui est convenu. Lorsqu'il s'expliquera par ma bouche, j'annoncerai sans faiblesse quelle est ma destinée.

SCÈNE VII

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE (Hélène entre et reste debout au milieu de la salle dont Claire et le duc occupent le devant vers la droite.)

CLAIRE

Hélène, ma mère vous attend là... (Elle montre la cha-

pelle. Hélène s'en va jusqu'auprès du mort. Là elle attend debout derrière la duchesse qui prie agenouillée. Celle-ci se relève enfin, et les deux femmes se trouvent face à face. . La duchesse tend la main, sans quitter des yeux le mort. Puis, elle rejoint Claire et le duc Claire prépare le papier qu'elle doit lire Tous se groupent de la façon suivante : le duc accoudé à droite de la table au premier plan. La duchesse est assise à gauche de la scène. Hélène reste debout devant le lit. Tournant le dos au mort, Claire, à côté d'elle, fait la lecture du testament)

SCÈNE VIII

LE DUC, CLAIRE, HÉLÈNE, LA DUCHESSE

CLAIRE, un papier à la main.

Voici le testament de Robert. A entendre le commencement, on le croirait choisi dans nos archives parmi ceux que dictaient, il y a six cents ans, les vieux Chantemelle qui signaient d'une croix. (Elle lit.) « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit, moi, Robert-Charles-Henri de Chantemelle, sur le point de paraître devant Dieu, je demande pardon aux miens de tout le mal que je leur ai fait et je jure qu'il n'y a pas dans mon cœur le moindre ressentiment contre n'importe lequel d'entre eux. Que mon père le sache bien, j'ai compris et partagé son violent chagrin à la pensée de voir disparaître notre race. Il a oublié qu'il était père, pour se rappeler qu'il était duc. Il a eu l'énergie de fouler aux pieds des sentiments sacrés, j'ai celle d'étouffer en moi-même la voix qui crie vengeance et quelle vengeance ! Je remercie Dieu de reprendre ma vie dès qu'elle devient impossible. C'est, j'espère, un gage de pardon pour tous.

» Moi mort, je veux que l'on prenne les dispositions suivantes :

» Je supplie respectueusement mon père et ma mère de persévérer dans l'existence si chrétiennement soumise qu'ils ont acceptée en restant ensemble, tandis que je m'éloignais. En cela je dois à ma mère une admirable leçon qui m'a soutenu jusqu'au bout et m'aide à bien mourir.

» Claire n'a pas de torts à se reprocher envers moi. C'est en voyant que je ne puis plus vivre, qu'elle a compris jusqu'où va sa responsabilité. Et combien elle est prête à expier le crime touchant d'avoir été trop jalouse de nos gloires !

» Mais il y aurait une sorte d'indélicatesse à dire moi-même ce qu'elle promet. Je lui laisse le soin d'expliquer dans quelle mesure et comment elle entend se dévouer. C'est Claire qui me représentera au milieu de vous. Je place Hélène et l'enfant sous sa sauvegarde. Tout ce qu'elle commandera, c'est moi qui l'ordonne.

» Je demande à mes parents de donner à Hélène le château des Écluses, en Normandie. Elle m'a promis de s'y retirer et d'y mener une vie entièrement consacrée à son fils. Qu'elle soit considérée comme parjure si jamais elle se détourne le moins du monde de ce but unique. Le serment qu'elle m'a fait, j'avais le droit de l'exiger en retour du pardon que je lui accorde. (Hélène tombe à genoux prosternée sur le sol.)

» Dès que le petit Henri atteindra l'âge de quinze ans, j'autorise Hélène à s'installer avec lui à Paris pour y chercher les ressources d'éducation qu'on

ne trouve que là. Il faut que le futur duc de Chantemelle soit élevé dans la conviction que son rang ne le dispense pas d'avoir une valeur personnelle. Qu'on ne néglige rien pour en faire un homme moderne au sens profond du mot. Qu'il aime son temps et en comprenne la grandeur. Nous nous perdons à éterniser des haines, très légitimes lorsque le sang versé par la Révolution fumait encore, mais qui ne serviront bientôt plus qu'à déguiser une tendance avilissante à l'égoïsme et à l'oisiveté. Sous le prétexte que la Révolution a guillotiné nos grands-parents d'abord si enthousiastes d'elle, ne soyons pas hostiles à toute amélioration sociale. Restons au contraire dans la tradition en payant de nos vies de généreuses erreurs ; affirmant en cela le devoir d'une noblesse d'être une école de désintéressement, montrant le chemin à son siècle, audacieuse d'esprit et dupe de cœur ! Lorsque les malheureux et les humbles réclament une plus large part au soleil, sachons marcher à leur tête avec le scepticisme de nous dire que nos propres troupes nous tireront dans le dos. Pour nous c'est un moyen de bien finir. Il me semble que la noblesse a fait son temps. On l'a trop recrutée par l'or, trop peu par le talent. Elle a toujours été fermée aux hommes éminents que lui envoyait le peuple, à son tour le peuple lui est fermé. Avant qu'elle disparaisse, il faut que, par un pieux mensonge, ses derniers représentants laissent la même impression de grandeur que les gigantesques fossiles qui font rêver aux âges disparus.

» Plus tard, quand l'héritier du nom sera un

homme, j'exige que Claire lui conte comment je suis mort, comment ses grands-parents, sa tante, sa mère se sont immolés, pour que lui, petit être chétif, garde un nom respecté. Il comprendra que ce nom, transmis par une monstruosité, doit être porté avec une dignité surhumaine. Que Claire lui répète la parole qu'elle me disait hier : — Nos existences à tous finissent avec la tienne. Mais qu'importe ? On a fauché toute la prairie pour sauver une petite fleur ! »

LA DUCHESSE, sanglotant.

Robert ! Ah ! c'est tout lui !... Quelle âme s'est envolée !

LE DUC

L'âme de toute une race !

CLAIRE

Le testament n'est pas complet, il y manque ce qui me concerne. J'ai promis à Robert de ne jamais me marier et de rester toute ma vie avec Hélène et l'enfant.

LA DUCHESSE

Ah non, ma fille, pas cela, c'est trop !... M'abandonner, toi, mon amie, ma seule, ma grande amie !...

CLAIRE, très calme.

J'ai juré !... (Se tournant vers le corps.) Robert, je renouvelle devant toi l'engagement sacré de suivre partout ta femme et ton fils, et de les aider à traverser fièrement la vie. C'est une dette d'honneur con-

tractée envers toi le jour où j'ai laissé admettre Hélène dans la famille. Elle et moi nous travaillerons à faire de l'enfant un honnête homme d'abord, et quelque chose de mieux, un homme capable de mourir pour des idées, comme tu disais... comme tu faisais...

LA DUCHESSE

Claire, devant lui, je te dis adieu!... Plus tard, je n'aurais pas la force ! (Claire se jette dans les bras de sa mère et l'entraîne auprès du corps.)

LE DUC les suit, il fait une courte prière devant son fils, puis, après un grand signe de croix, il marche droit à Hélène et les yeux dans ses yeux dit d'une voix profonde.

Adieu, ma fille ! (Il s'en va rapidement.)

RIDEAU

TABLE

DU TOME DEUXIÈME

4725 — Tours, imprimerie E. Arrault et Cie

